CHARLES BIETRY

Préface de
HENRI MICHEL



LE LIVRE D'OR DU FOOTBALL 1980





2010 sports
SOLAR

Charles BIÉTRY

LE LIVRE D'OR DU FOOTBALL 1980

Préface de
Henri MICHEL

SOLAR
8, rue Garancière
75006 Paris

VIVRE LA COUPE D'EUROPE AU PRINTEMPS
par
HENRI MICHEL

J'en avais assez de cette étiquette qu'on nous collait sur le dos depuis des années. Peut-être l'avez-vous dit vous-mêmes : « Nantes est une belle équipe, mais elle ne fait pas le poids au niveau international. » Alors nous, les Nantais, nous avions pris la Coupe d'Europe comme objectif.

Je voulais être là quand débuteraient les quarts de finale, quand il ne resterait que les grands, quand les regards de tout un continent se tourneraient vers le football, le temps de quelques mercredis soir. C'est merveilleux de vivre une Coupe d'Europe au printemps. Ce sont des moments de bonheur qu'on ne s'imagine même pas dans ses rêves les plus fous.

Ce sont aussi des regrets et, aujourd'hui encore, je me dis que Valence ne devait pas être un obstacle insurmontable. Mais Kempès...

Et pendant que nous vivions cette aventure entre l'Irlande et l'U.R.S.S., entre la Roumanie et l'Espagne, nous avons aussi réussi à conduire un championnat presque parfait. Quelle récompense pour un club où jamais on n'a cessé de travailler. Le centre de formation notamment a pris une importance vitale, et qui sait ce qui serait arrivé si les jeunes tels Ayache, Touré, Bibard ou Picot n'avaient pas été à la hauteur chaque fois qu'ils étaient parmi nous ?...

Ils appartiennent à une nouvelle et impressionnante génération qui ne cesse de monter dans le football français et qui promet quelques belles satisfactions. En équipe de France, notamment. Celle-là m'a abandonné pendant quelques mois, sans doute parce que j'étais dans une période expérimentale qui me voyait voguer entre le milieu de terrain et le poste de libéro. Mais je compte bien la retrouver. Et à Charles Bietry, j'ai déjà donné un nouveau rendez-vous. Après la Coupe du monde.

Pour la préface du LIVRE D'OR DU FOOTBALL 1982...



ISBN 2-263-00471-8

LES QUATRE MOUSQUETAIRES DE L'AN NEUF

La saison prochaine, ils seront cinq. Mais, en 1979 comme en 1980, ils n'étaient encore que quatre à avoir le droit de connaître les grands frissons de la fièvre du mercredi soir. Quatre à se lancer dans des aventures européennes qui finissent toujours trop tôt mais qui portent en elles un grandiose contingent d'émotions. Strasbourg en Coupe des champions, Nantes en Coupe des coupes, Saint-Etienne et Monaco en Coupe de l'U.E.F.A. Et, au sein de ces quatre équipes, ils étaient au moins quatre mousquetaires, anciens du Mundial 78, prêts à ferrailler jusqu'au bout de leurs forces. Il y avait Dominique Dropsy, le Strasbourgeois, Henri Michel, le Nantais, Christian Lopez, le Stéphanois, et Christian Dalger, le Monégasque, qui tous savaient combien le premier tour européen est important. Aujourd'hui encore, ils se souviennent des titres de la presse du 4 octobre : « Il n'en manque pas un ! » Ces matches face à Kristiansad, Cliftonville, Lodz et Donetsk, ils pourraient presque les recommencer les yeux fermés.

« Notre expédition en Norvège avait pourtant failli bien mal commencer, raconte Dropsy. Nous étions sur une Caravelle spéciale et, alors que les roues allaient se poser au sol, le pilote a remis les gaz et nous sommes remontés à toute allure. Il a fait ensuite une nouvelle approche, s'est cette fois posé apparemment sans problème mais je dois avouer que j'ai eu quelques suées. » On apprit plus tard que la piste ne mesurait que 1 400 mètres et que le pilote prenait un risque en y atterrissant...

« Ce devait être une des rares émotions du séjour avec, peut-être, la crise de foie de Specht, due à un abus de concombres. Le match, en revanche, s'est bien déroulé malgré un mauvais ballon, petit et à moitié dégonflé. L'année précédente, à Elfsborg, nous avions fait le jeu et ça s'était assez mal passé. A Kristiansad, nous avons été très prudents, nous alignant souvent au milieu du terrain pour mettre les attaquants norvégiens hors jeu. Cela m'obligeait à sortir en dehors de la surface et, en seconde mi-temps, j'ai même dû dégager de la tête. J'ai eu alors la surprise de voir Thundberg frapper instantanément d'un formidable retourné en ciseau des 30 mètres qui s'en est allé percuter la barre pour finalement me revenir dans les mains.

Ce but que les Norvégiens n'avaient pas obtenu sur cette action, ils allaient le réussir un peu plus tard par un tir des 16 mètres en pleine lunette. Je n'ai pas esquissé le moindre geste. Dès le départ, je savais qu'il était dedans. Mais nous avions déjà marqué deux fois, et une victoire par 2-1 à l'extérieur était rassurante.

Nous avons pourtant préparé le match retour avec un maximum de précautions. Au vert dans un motel, au bord du Rhin, et au lit de bonne heure. Sauf Bracci, passionné de télévision, qui nous a raconté la fin du film, le lendemain matin. Gress nous avait répété de prendre le match au sérieux. Ce fut réussi d'entrée sous le regard d'un arbitre qui boitait et qui avait dû recevoir une piqûre à une cheville. Deux buts de Carlos Bianchi en première mi-temps, un autre de l'Argentin et un de Decastel en seconde, ce fut net et sans bavure...

Je n'ai pratiquement jamais été inquiété. En début de match seulement, quand leur stoppeur est monté sur un



DROPSY DEVANT HAUGEN (KRISTIANSAD), NOVI, DOMENECH ET TANTER
Je n'ai été pratiquement jamais inquiété

corner et m'a heurté de la tête au moment où je dégageais du poing. J'en ai été quitte pour un bleu, mais lui a saigné du nez.

4-0, une qualification sympathique, Carlos Bianchi qui semblait devoir tenir ses promesses, et un beau maillot gris et bleu que m'avait échangé le gardien norvégien, je n'étais pas mécontent de la soirée. »

« Comme les Strasbourgeois, nous avions, en apparence, un adversaire facile en la personne des Irlandais de Cliftonville, raconte à son tour Henri Michel. Nous étions arrivés à Belfast le mercredi seulement, mais notre match n'avait lieu que le jeudi. L'hôtel était à 20 kilomètres de la ville et il était assez désagréable de voir les policiers et les chiens qui le gardaient. En ville, c'était encore pis, avec les fouilles incessantes.

Jean Vincent n'était pas très rassuré et sa causerie avait été une longue mise en garde. « Il ne faut pas s'attendre à une partie de plaisir, avait-il dit. Ils vont se battre comme des chiens pendant 90 minutes. Il faudra donc jouer avec le plus de sérieux possible. » Ce sérieux, nous n'allions pas en manquer même si, comme les Alsaciens en Norvège, nous étions gênés par un mauvais ballon. Avant la rencontre, j'avais indiqué à l'arbitre qu'il n'était pas gonflé, mais il n'avait jamais voulu en changer...

Ce n'était pas de nature à m'inciter à prendre des risques. D'ailleurs, le milieu du terrain était déjà bien embouteillé. Les Irlandais, en effet, ne s'étaient pas jetés dans le hourra-football prévu. Il nous était donc assez facile de garder le contrôle du jeu, et ce fut presque sans surprise que je vis Muller et Rampillon réussir un superbe échange pour marquer le premier but. Et aussi le seul. Et pourtant, à la dernière seconde, Victor Trossero avait à nouveau marqué. Le juge de touche remontait au centre du terrain quand l'arbitre indiqua que le temps réglementaire était écoulé. Il n'avait à coup sûr pas sifflé avant le but. Bizarre, cet arbitre... Je ne suis pas resté longtemps discuter avec lui. Je me suis dépêché de prendre ma douche dans notre minuscule vestiaire. J'avais peur qu'il ne reste plus d'eau chaude...

Le match retour s'annonçait bien et j'avais même profité d'une demi-journée

de repos du lundi pour jouer au tennis avec ma femme. C'était bien agréable, car Suzanne ne cesse de faire des progrès. Les soucis étaient pour le lendemain quand, successivement, Amisse et Rio durent quitter l'entraînement, l'un avec une douleur à un mollet, l'autre avec une talonnade. C'est le même jour qu'en compagnie de Bertrand Demanes je suis allé discuter des primes de match en Coupe d'Europe et ça s'est bien passé. Très bien même...

Le mercredi, comme chaque jour de match, je me suis levé tôt. A 6 h 30. Ma femme et mes deux enfants dorment encore, la maison est silencieuse. J'en profite souvent pour faire mon courrier. J'ai fait pourtant une petite entorse à ma préparation habituelle en acceptant un rendez-vous vers 11 heures avec un journaliste de la télé, Pierre Fulla. Il a toujours été gentil avec moi. C'est à peu près à la même heure qu'Amisse a procédé à un essai qui s'est révélé concluant. Ce devait être insuffisant pour rassurer Jean Vincent que je n'avais jamais vu dans un état pareil. J'avais l'impression qu'il voulait que l'on tue tout le monde. Il nous insufflait un esprit farouche.

Effectivement, nous avons bien débuté et, dès la troisième minute, par Victor Trossero, nous avions ouvert la marque. Eric Pécout enchaînait avec un second but. Vraiment, je prenais du plaisir à jouer. Et c'est là que je me suis blessé. Sur un tacle que j'aurais pu éviter de tenter en « jouant moins sérieux », ma jambe arrière s'est bloquée dans le gazon. Sur le coup, je n'ai pas eu très mal, mais, en me relevant, le genou s'est dérobé. J'ai tenu jusqu'à la mi-temps (4-0), mais je savais que je ne pourrais pas continuer. Ayache m'a remplacé et je suis resté seul dans les vestiaires. Pendant que je me rhabillais, j'entendais le public applaudir et je pouvais compter les buts. Il y en avait six quand je suis remonté dans la tribune de presse pour suivre la fin de la rencontre avec de la



AMUNDSEN, LE GARDIEN, ET QUATRE NORVÉGIENS ATTERRÉS
Net et sans bavure

glace sur le genou. J'ai vu le septième, qui était aussi le troisième d'Eric Pécout.

Sans doute l'adversaire n'était-il pas un des grands d'Europe, mais tout de même, sept buts ! Dommage que cette entorse d'un genou m'ait empêché de savourer pleinement notre qualification. »

« La première chose qui m'a frappé lorsque j'ai découvert le terrain de Lodz, intervient à son tour Lopez, c'est que les poteaux étaient carrés. Ceux qui ont une bonne mémoire voient ce que je veux dire. Je n'ai pas oublié la finale de Glasgow et ces deux tirs sur la barre... A chaque fois que j'y repense, j'ai des frissons. Mais à Lodz, nous n'en étions qu'au premier tour de la Coupe de l'U.E.F.A. Cela ne nous empêchait pas d'être tous assez tendus, conscients de la valeur du football polonais. Une de mes deux filles, Géraldine, m'avait pourtant bien encouragé avant le départ en me disant : « Si tu ne gagnes pas papa, tu auras une fessée en rentrant. »

Robert Herbin avait d'autres arguments pour nous motiver, mais ils étaient presque inutiles. A Saint-Etienne, on aime la Coupe d'Europe. Il fallait d'ailleurs voir quelle ardeur tout le monde déployait à l'entraînement. Lors de l'ultime séance de jeu de tête, Zimako arborait un pansement à l'arcade qui l'avait fait surnommer Jo Kimpuani, Platini avait été mis K.O. et Larios et Rep avaient eu un sérieux accrochage...

A Lodz, tout était oublié, mais j'étais si tendu que j'ai pris un cachet pour dormir. Et le lendemain, je n'ai cessé de penser au match depuis l'aube. Je me voyais dégager de la tête au-dessus de la mêlée, tacler à l'ultime instant un attaquant ou encore réussir un tir des 30 mètres. Et, à l'heure de la sieste, j'ai surtout passé mon temps à parler avec Farizon de Boniek ou de la vitesse de leurs attaquants. Il n'y avait guère que Rep à être décontracté. Lui, il fait toujours le clown.



CARLOS BIANCHI FACE A PEDERSEN
Les promesses de l'Argentin

Dans sa causerie, Robert Herbin nous avait recommandé d'être vigilants en défense et d'appliquer au départ une stricte individuelle. Il s'agissait de suivre son adversaire direct jusqu'à la fin de l'action, mais de revenir se placer ensuite. Et si nous récupérions le ballon, nous devions laisser les demis organiser le jeu. Juste avant le début de la rencontre, il ajouta encore de ne rien dire à l'arbitre et d'être agressifs sans être méchants. Les derniers mots avant le coup d'envoi ont été du président qui m'a tapé sur les fesses en murmurant : « Tu fermes le portail derrière... »

Dans les premières minutes, j'ai eu une balle à repousser de la tête et c'est à peu près tout. Au contraire, Platini et Zimako avaient déjà eu deux belles occasions de la tête quand Platini a tiré en force un coup franc bien placé qu'un défenseur a détourné dans son but.

En fin de mi-temps encore, Zimako est parti seul et j'étais persuadé qu'il allait marquer. Il a tellement tergiversé qu'un défenseur l'a contré. Sur le coup, j'ai râlé. « C'est pas possible de rater des buts pareils », ai-je lancé, alors qu'à côté de moi Santini répétait : « C'est pas vrai, c'est pas vrai. » Dans les vestiaires, nous n'avons plus rien dit mais ce pauvre Zimako offrait triste mine.



PLATINI, BALLE AU PIED, POURSUIVI PAR DEUX POLONAIS DE LODZ
Je ne l'avais jamais vu aussi tendu

Dès la reprise, je me suis rendu compte que nous ne leur posions plus de problèmes et les petites frictions ont commencé. Une montée inopportune de Borel, rentré en cours de jeu, a d'abord semé la panique chez nous. « Qu'est-ce que tu es parti foutre devant », ai-je hurlé. Curkovic, aussi, avait senti que ça allait mal. « Dis aux milieux de s'écarter pour recevoir le ballon », me demanda-t-il.

Pourtant, je ne croyais pas au pépin. J'étais persuadé que nous allions tenir. Peu après, Curkovic avait le ballon dans la main. Je me suis écarté pour recevoir la balle, mais il a préféré servir Platini, cerné par deux Polonais. Michel, légèrement poussé, l'a perdue et, pour la récupérer, a commis une faute. Les Polonais ont immédiatement joué le coup franc et je suis arrivé une fraction de seconde trop tard pour empêcher le tir de Boniek.

Il n'y avait pas encore de raisons de s'affoler, mais je me suis inquiété lorsque j'ai vu que nous n'arrivions plus à garder le ballon, que personne ne bougeait, que personne n'offrait jamais une solution. L'orage menaçait un peu plus à chaque instant. Je me suis retrouvé seul face à deux Polonais, et l'un d'entre eux a complètement « queuté » son tir, avec le tibia, à trois mètres des buts, et j'ai pu dégager.

Un peu plus tard, sur un corner, nous étions au moins six verts pour deux Polonais. Et c'est l'un d'eux, Kowenicki, qui a marqué de la tête au premier poteau. Alors là, j'ai gueulé... et fort...

Il ne s'est plus passé grand-chose ensuite, comme si Lodz se satisfaisait du résultat. C'est vrai que nous aurions peut-être signé pour une courte défaite avant la rencontre, mais je trouvais rageant d'avoir eu ainsi le match en main et de l'avoir laissé filer.

Deux semaines plus tard, nous abordions donc le match retour avec un but de retard. Et moi particulièrement avec mauvaise humeur, parce que ma Porsche venait d'être accidentée. Il ne fallait pas compter sur moi pour m'amuser pendant la concentration. Sur Platini non

plus. Je ne l'avais jamais vu aussi tendu. C'était son premier match européen à Geoffroy-Guichard. Et, lors de notre ultime repas, on n'entendait que des chuchotements.

Robert Herbin avait recommandé à Santini de s'intégrer au milieu pour donner un point d'appui supplémentaire, mais, durant les premières minutes, ce fut impossible. Les Polonais attaquaient. Comme s'ils étaient chez eux, comme s'ils n'étaient pas impressionnés par notre bruyant public. Pas suffisamment pour nous donner des angoisses, mais assez pour nous obliger à rester en place. C'était donc aux avants de créer la décision. Rep allait s'en charger d'abord d'une belle volée après une longue balle que j'avais expédiée dans le paquet, ensuite par un penalty sifflé pour une faute sur Zimako, enfin après une bien belle percée sur l'aile droite.

J'en oubliais vite les frayeurs que m'avait données un certain M. Foote en arbitrant bien étrangement en première mi-temps, et même cette intervention du bout du pied que j'avais dû faire devant Pieta alors que nous ne menions que 1-0. Et, à la fin, Curkovic, Santini et moi, nous sommes retrouvés tous les trois. Sans un mot, mais avec des sourires qui en disaient long. »

« Nous aussi, nous avions affaire à une équipe de l'Est, raconte maintenant Christian Dalger. Des Russes exactement, ceux de Chakhtior Donetsk. Et ce n'était pas la porte à côté. C'est drôle le bruit d'un réveil qui sonne à 5 heures. C'est pourtant ce qui m'a réveillé le mardi matin. J'ai fait mon café tout seul, ma femme dormait. Une demi-heure plus tard, une voiture s'arrêtait devant la maison avec Gardon, au volant, Courbis et Barral. Pas de problèmes pour être avant 6 heures à l'aéroport. C'était un charter avec aussi à son bord des journalistes et une quarantaine de supporters. J'ai profité du voyage pour prendre au tarot un peu d'argent à Emon et à Onnis. Il n'y a pas de petits profits, il n'y a pas de petites victoires.

Le jour du match, j'ai d'abord songé à quelques emplettes pour ma fille, Karin. A chacun de mes déplacements, je lui rapporte un cadeau. Là-bas, j'ai trouvé pour elle une petite robe, des poupées qui s'emboîtent et un jeu d'échecs. Mais j'étais surtout venu pour jouer un match de Coupe d'Europe et M. Banide ne l'avait pas oublié. « Ce qui change d'un match habituel de championnat, nous a-t-il dit, c'est non pas la manière de jouer, mais essentiellement ce qu'on attend de nous. Et à tous, je vous dis d'être agressifs. » Il avait raison, Banide. Ce qui manque, ce qui a toujours manqué à notre équipe, c'est l'agressivité. Il essaie d'y remédier, mais...

Les vestiaires étaient assez confortables avec, notamment, un fauteuil pour chacun. J'y suis resté longtemps car je suis sorti le dernier pour m'échauffer. Je n'aime pas tellement courir. Ce que j'aime, c'est toucher le ballon.

J'étais marqué par le capitaine soviétique, mais nous ne nous sommes pas vus beaucoup tant nous permutions en attaque. La circulation était excellente chez nous et je me suis trouvé dans un maximum de bons coups :

— J'élimine trois adversaires, je donne à Emon qui change pour Tano (Onnis) dont la tête est manquée d'un rien.

— Emon centre, Onnis remet pour moi. J'arme mon pied gauche juste au moment où Jean Petit passe devant moi. Nous nous gênons et un défenseur dégage.

— Une-deux avec Emon qui frappe des 20 mètres mais bon arrêt du gardien.

— Une-deux avec Petit. Je centre devant le but vide, Onnis se jette et la manque.

Vraiment, tout allait bien et j'avais l'impression qu'il ne pouvait rien nous arriver. Cela ne m'empêchait d'ailleurs pas de beaucoup parler, d'avoir quel-



MILLS, BARONCHELLI, QUINN (CLIFTONVILLE)
Cliftonville : oui, mais...

ques coups de gueule. Je ne peux pas me refaire. Et encore, quand j'étais plus jeune, c'était toujours aux arbitres que je m'en prenais. Maintenant, c'est à mes copains.

A la mi-temps, M. Banide avait l'air content. « Pour le moment, ça va, disait-il, et devant ça ne devrait pas tarder à rentrer. »

Et c'est rentré... Chez nous. Sur un long centre qui venait de la droite, Staroukhine a gêné Vitalis et le 8 est arrivé pour marquer d'une reprise de volée du gauche. Ce n'était certes pas une action bien construite, mais c'était un but. Un but qui les a réveillés. Encouragés par un public devenu soudain bruyant, ils nous ont empêchés de garder le ballon. Ils sont revenus à un football primitif, mais diablement gênant, avec de longues balles dans le paquet. C'était pressing, pressing et toujours pressing.

Je n'avais plus beaucoup le ballon. Je décrochais pour le chercher, mais j'étais isolé et il fallait éliminer un ou deux adversaires avant de pouvoir entamer une action. Pendant ce temps, les Soviétiques donnaient tout ce qu'ils avaient dans le ventre et un quart d'heure après le premier but, un second a suivi. Pour une faute inutile de Vitalis, ils ont bénéficié d'un coup franc au coin des 18. Lucarne. 2-0.

Et si Ettori n'avait pas réussi un petit miracle face à Staroukhine qui se présentait seul un peu plus tard, l'affaire aurait tourné à la catastrophe. Ce devait être le tournant du match. A 3-0, nous aurions été irrémédiablement condamnés. A 2-0, nous n'avions pas lieu d'être fiers non plus, mais la réussite nous guettait quelques minutes plus tard. A la suite d'un corner, Moizan a récupéré sur le côté gauche, jonglé quelques instants et envoyé un grand coup de pompe vers les 18 mètres. Justement là où se trouvait Jean Petit. Amorti de la poitrine, deux foulées, un tir qui passe entre quelques jambes qui accouraient, et nous avions marqué notre petit but à l'extérieur.

Quel soulagement ! Notre sérénité retrouvée, nous avons terminé tranquillement le match, gardant un peu d'énergie pour le retour.

Un match que nous avions abordé bien tendus. Je ne retrouvais plus la décontraction qui est la nôtre habituellement en championnat. L'ambiance me rappelait un peu celle, de sinistre mémoire, qui avait précédé notre élimination devant Malmoë. Gérard Banide lui-même me paraissait nerveux et il disait un mot à chacun. Pas à moi. Je suis déjà un vieux...

Et, d'entrée, nous n'avions pas su les prendre à la gorge. C'était inquiétant et il nous avait fallu au moins vingt minutes pour prendre la direction du jeu. Alors, peu à peu, comme mes camarades, je me suis libéré. J'éliminais mon adversaire pratiquement à chaque action et Petit, à deux reprises, puis Onnis, furent bien près de marquer.

A la mi-temps, on en était toujours à ce triste 0-0 mais, en dix minutes, l'affaire était réglée. Une tête d'Onnis sur un centre de Moizan d'abord, et un petit but de... moi, ensuite. Onnis avait contré un Russe aux 25 mètres, Petit a récupéré et m'a vu m'enfoncer devant lui. Lorsqu'il m'a servi, je me suis déporté sur la gauche et ai frappé du gauche alors que ni mon défenseur ni le gardien ne s'y attendaient. C'est fou ce que ça m'a fait. Habituellement, lorsque je marque, je reste assez calme. Là, j'ai couru comme un dingue vers les tribunes. C'était un moment exaltant, plus fort que tout ce que l'on peut imaginer.

J'étais certain que nous étions qualifiés. Sans problèmes. Sans histoires. Et d'un seul coup a surgi le mauvais Monaco. Celui qui perd le ballon, qui devient fébrile, qui s'emberlificote au milieu. La saison dernière, nous avions ainsi perdu le championnat dans de médiocres derniers quarts d'heure. Alors, j'ai eu peur. Je ne quittais plus la pendule des yeux. Heureusement, Ettori était dans un grand jour et, malgré la sortie de Petit, remplacé par Nogues, plus fait pour enflammer le jeu que pour le calmer, nous avons préservé notre qualification en jouant comme une équipe très moyenne. Sans doute n'étions-nous pas encore à maturité, mais le sommes-nous aujourd'hui ?

Enfin, l'arbitre a sifflé la fin et nous avons couru boire ensemble une coupe de champagne dans les vestiaires. Les journalistes, ensuite, sont entrés. Ils avaient le sourire. Moi aussi...

LAISSEZ SES JAMBES A PLATINI !

Depuis qu'un triste soir de mai 76, en Ecosse, un Allemand du nom de Rohr a abattu Saint-Etienne en finale de Coupe d'Europe, le Bayern de Munich est un os éternellement fiché en travers de la gorge du football français. Et, chaque fois que quelqu'un peut lui administrer une bonne râclée, on n'est pas mécontent du côté de Geoffroy-Guichard et d'ailleurs.

Et, en ce mois d'août, alors qu'on était encore à se demander si la « bande des quatre » — Strasbourg, Nantes, Saint-Etienne, Monaco — maintiendrait sa domination, le Bayern de Munich s'en venait au Parc des Princes avec une belle insolence. Pour un match d'entraînement face à l'équipe de France, disait le programme. Pour une vengeance pensaient plutôt les Stéphanois de la sélection. Et des Verts, on en trouvait à chaque coin des vestiaires. Hidalgo en avait appelé six. Quatre pour débuter la rencontre et deux pour la finir au sein d'une véritable sélection franco-stéphanoise. L'idée n'était pas mauvaise et les Allemands s'en aperçurent assez vite. Pas pendant les vingt premières minutes, où ils s'assurèrent la maîtrise du ballon, prouvant déjà qu'ils ne vivaient plus sur le passé et qu'ils auraient les moyens de reprendre le titre aux Hambourgeois



DUEL AÉRIEN ENTRE PÉCOUT ET JUNGHANS
Maier n'était plus là

de Kevin Keegan. Le temps aussi de faire maugréer Michel Hidalgo contre ces matches face à des équipes de club où la Fédération prend des sous mais le sélectionneur souvent des coups.

Heureusement, Jean-François Larios, dès la 23e minute, décontracta toute la troupe des Bleus aux yeux verts. Un tir en force du pied gauche que Sepp Maier lui-même aurait regardé passer. Maier n'était pas là. Il ne serait même plus jamais sur un terrain de football, déjà bien heureux, après son accident, de pouvoir de temps en temps jouer au tennis. C'était donc Junghaus qui avait la lourde tâche de lui succéder. Et ce n'est pas en cette belle soirée du Parc qu'il allait faire oublier son prédécesseur. Un tir brossé de Lopez, une reprise de Zimako, l'inévitable coup franc de Platini, et il repartait chez lui avec quatre petits buts bien propres, bien nets, offerts par les envoyés spéciaux de Saint-Etienne.

Certes, tout n'avait pas été parfait dans l'équipe de France. Un début de match pénible, des tirs au but trop rares, un Platini en demi-teinte, un Pécout trop collectif et pas assez efficace, mais on n'en était encore qu'au mois d'août. La moitié de la France se dorait au soleil, on ne pouvait exiger des footballeurs qu'ils soient au sommet de leur forme. Ce match contre le Bayern ne servait qu'à resserrer les liens entre chacun et à préparer la suite de la saison.

Et Platini, promu pour la première fois capitaine, en tirait ainsi la conclusion : « J'ai retrouvé la même ambiance que celle qui régnait il y a deux ans quand nous étions si proches les uns des autres, quand nous allions nous qualifier pour la Coupe du monde. »

C'était la promesse de nouvelles et belles aventures pour cette équipe de France que Michel Platini commandait encore un mois plus tard à Stockholm. Le capitanat, pourtant, aurait dû revenir à Henri Michel qui s'apprêtait à fêter sa 58e sélection. Le stage du Touquet l'avait montré en excellente forme et même si Jean Vincent ne savait pas encore s'il serait à Nantes un numéro 8 ou un numéro 5, Michel Hidalgo était persuadé que Michel était indispensable. Mais il était dit qu'il ne faisait pas bon être un milieu de terrain cette semaine-là.

Jean-François Larios, déjà, avait abandonné le stage, victime d'une angine. Et, à Stockholm, c'est Henri Michel à son tour qui fut frappé. Il terminait son échauffement et, pour bien se persuader qu'une petite douleur à l'aine qu'il avait ressentie les jours précédents, avait disparu, il se lança dans un dernier sprint vers les vestiaires. Hélas ! Le mal s'était caché pour mieux revenir. « Comme un coup d'épingle », me raconta-t-il un peu plus tard, après avoir en quelques secondes averti Hidalgo, donné son brassard à Platini et son maillot à Moizan qui n'en revenait pas.

« Je devais avoir le 13, expliquait ensuite le Monégasque. Peut-être m'a-t-il porté bonheur. »

C'était d'ailleurs le jour des débutants puisque, dans ce stade Rasunda qui avait abrité une merveilleuse finale de Coupe du monde en 1958, le commentaire en direct de la rencontre était assuré pour la première fois, aux côtés du vénérable Corse Pierre Cangioni, par le tout jeune Didier Roustan. Ancien junior de l'A.S. Cannes que le travail semblait d'abord effrayer, ce sosie de Larios a pris cette saison son envol et, mélangeant les innovations et ses connaissances, il s'est déjà taillé une belle place dans le cercle fermé des téléreporters et a sans doute signé un long bail avec TF 1.

Pour sa première expérience, il avait la chance d'assister à une victoire française. Une victoire qui était nécessaire pour garder un peu d'espoir en championnat d'Europe des Nations, une victoire qui, surtout, devait préparer les



ROCHETEAU ENTRE DEUX JOUEURS DU BAYERN
Pour une vengeance

prochains éliminatoires de la Coupe du monde face à la Hollande, la Belgique, l'Eire et Chypre. Les premières minutes pourtant avaient été assez ternes jusqu'à ce qu'une bonne fée les illumine d'un coup de baguette magique. Une action de Bossis relayée par Platini, poursuivie par Amisse, redressée par Lacombe, déviée par Platini de la plus lumineuse des talonnades et terminée encore par Lacombe. Un but à voir et à revoir. Un but comme on ne les construit plus.

De quoi vous enlever tous vos complexes pendant des années. De quoi mettre K.O. l'adversaire le plus solide. L'affaire paraissait alors facile et, pourtant, elle fut, dans un premier temps, manquée.

Pour trois raisons :

1. Une faute tactique de Rocheteau qui se mit dans la tête de permuter avec Amisse, permettant au jeune défenseur suédois Ronnberg de reprendre ses esprits alors que jusque-là il n'avait cessé d'appeler au secours ses ancêtres vikings, totalement débordé qu'il était par la verve du petit Nantais.

2. La position repliée de Platini, troublé par ses nouvelles options stéphanoises, qui permettait aux Suédois de se lancer vers les buts français sans craindre les coups de génie du Stéphanois.

3. Le manque de constance général de l'équipe qui se désunit pendant une demi-heure au point d'être rejointe à la marque par une tête d'un nouvel avant centre prometteur, Backe.

C'était tout de même bien agaçant de voir cette équipe de France ne pas se dépêtrer d'une formation suédoise limitée et largement à sa portée. On croyait par instants voir resurgir ces vieux démons d'autrefois qui tiraient les Français par la culotte pour leur laisser croire qu'ils n'étaient que des bons à pas grand-chose et que ce serait déjà pas



LARQUÉ A L'ENTRAINEMENT AVEC LE TACHYFOOT
Un appareil révolutionnaire

mal d'empêcher les autres de marquer des buts.

Il fallut donc qu'à la mi-temps Hidalgo élève la voix pour convaincre tout son monde que l'objectif était la prise du drakkar Hellstroem et non la surveillance stricte et renforcée d'un quelconque Groenhagen. Hidalgo ne voulait pas non plus d'un Platini obscur tâcheron du milieu comme semblait l'aimer Robert Herbin. Il le souhaitait attaquant, créatif, inspiré, génial, libéré de toute contrainte. Ce Platini-là n'a pas beaucoup d'égal au monde et, après cette seconde mi-temps où il se montrait rayonnant il aurait rougi s'il avait pu entendre les compliments de Georg Ericsson, le coach suédois (« Ah ! si nous avions un Platini dans notre équipe ! ») ou d'Enzo Bearzot, l'entraîneur italien (« Avec Platini, la squadra azura serait irrésistible »).

Ils venaient effectivement de voir du bien beau Platini auteur d'un tir aussi soudain que puissant à l'occasion du deuxième but, auteur encore d'une ouverture de 40 mètres relayée par Zimako et conclue par Battiston d'un tir fracassant qui laissa Hellstroem plusieurs secondes à genoux. L'équipe de France venait ainsi de faire la preuve des bienfaits du stage du Touquet où Hidalgo avait particulièrement insisté sur les séances de tir. Elle venait aussi d'enlever une belle victoire à l'extérieur en imposant, durant les 45 dernières minutes, un style propre porteur de belles promesses, même si le championnat d'Europe des Nations était déjà presque au rayon des souvenirs.

Pour qu'il en soit autrement, il aurait fallu en effet que les Suédois s'en aillent réussir un exploit en terre tchécoslovaque, le jour même où les tricolores accueillaient au Parc des Princes une horde de pionniers venus des Etats-Unis. Hellstroem a déjà réussi pas mal de miracles dans sa vie de gardien, mais celui-là était au-dessus de ses forces. Et quand Platini et les siens arrivèrent au stade, ils apprirent sans surprise que

les Tchèques avaient surclassé les Suédois (4-1) et que la cause était donc entendue.

Il convenait donc simplement de régler le sort de ces primitifs d'outre-Atlantique qui avaient déjà mordu la poussière à New York quelques mois plus tôt et qui avaient le front de s'aventurer en Europe.

Ces Américains avaient pourtant quelques arguments à présenter, même s'ils étaient tout neufs dans le « soccer », et notamment des qualités physiques assez exceptionnelles. Elles devaient être démontrées de manière irréfutable par un appareil révolutionnaire qui fait son entrée sur le marché du football, le tachyfoot. Il donne électroniquement la mesure de la vitesse de la balle. Dans les jours précédant la rencontre, Français et Américains se sont livrés à quelques tests et on a eu la surprise de voir que le tir le plus puissant était celui de l'ailier Liveric, mesuré à une vitesse de 112,7 km/h, un tout petit peu plus que son compatriote Lawson, 112,5 km. Les Français étaient restés légèrement en retrait, Bathenay menant le peloton avec 107,9 km/h devant Pécout 107,2, Bossis 104,1, Larios 103,9 et Lopez 102,9.

L'appareil n'avait été, dans ce cas, utilisé que comme un gadget, presque un jeu, mais il va devenir un outil pour les clubs. Paris - Saint-Germain a été le premier à l'acquérir (un cadeau de ses supporters), car Georges Peyroche a très vite compris qu'ainsi il pourrait, tout au long de la saison, avoir une mesure de la forme physique de ses joueurs, de l'évolution de leur condition physique, et pouvoir aussi contrôler la remise sur pied des blessés.

La puissance ne suffit pas pour faire de grands footballeurs et les Américains, s'ils en avaient douté, allaient vite en être persuadés. En 23 minutes, ils eurent droit à leur leçon. Magistrale. Sans réplique. Mieux qu'au tableau noir. Un coup franc de Platini, une reprise de volée de Wagner, un tir foudroyant d'Amisse, et Arnie Mausser, le gardien habituel de Fort Lauderdale, regrettait de ne pas être resté folâtrer sur ses pelouses synthétiques. L'équipe de France, alors, était particulièrement séduisante, avec un jeu ondoyant et frais comme un ruisseau de montagne. De belles envolées, de beaux gestes, la soirée était belle et l'on croyait retrouver un football d'un autre temps d'où étaient exclus les mauvais gestes.

On se trompait. On se trompait parce que ces élèves américains étaient en fait de bien vilains garnements. Ils en eurent soudain assez d'avoir cette figure d'enfants bien sages. Ce n'était sans doute pas dans leur tempérament. Alors, ils sortirent ce que les rugbymen appellent la boîte à gifles. Ils se mirent en tête de détruire.



LE DOCTEUR VRILLAC EXAMINE LE GENOU DE PLATINI
Une agression à la limite de l'ignoble



LARIOS ET DEUX AMÉRICAINS A TERRE, LACOMBE DEBOUT
Des élèves ? Non, de bien vilains garnements

Et par qui commencer, sinon par Platini ? L'exécuteur des hautes œuvres eut pour nom Bandov. Un anonyme d'en face qui avait bien des difficultés à se saisir du ballon mais qui n'en éprouva guère pour trouver les jambes de Platini. Ce fut une agression à la limite de l'ignoble. Le genre de coup qui, donné dans la rue, vous conduirait tout droit en prison. Un tacle au niveau du genou, du genre à laisser infirme toute une vie. Platini allait heureusement rejouer quelques semaines plus tard, mais je me demande encore comment l'arbitre a pu oser ne même pas donner un avertissement à Bandov. Ce Hollandais, M. Van Ettekoven, fit semblant d'avoir de l'autorité en expulsant, en fin de match, Janvion coupable d'avoir échangé des crachats avec un adversaire, mais auparavant il n'avait pas rempli sa mission. Si les arbitres ne protègent pas les bons joueurs contre les éternels casseurs, ils n'ont rien à faire sur un terrain. Ils ont tout pouvoir pour garder sa loyauté au football.

Platini grimaçant sur le banc de touche avant de regagner les vestiaires, Wagner l'accompagnant bientôt avec une entorse de la cheville, le match revêtit une tout autre allure. Les Français songèrent surtout à ne plus prendre de risques face à cette bande de voyous et il ne se passa plus rien. Pendant la rencontre du moins. Parce qu'après, il fallut entendre les éternelles jérémiades du président Rocher qui pleurait son Platini blessé. Il accusa tout le monde : les Américains, l'équipe de France, Hidalgo, le Conseil fédéral, et même le groupement, dont il fait partie, qui avait mis sur pied un calendrier international, qu'il avait approuvé.

Il est vrai que deux semaines avant les Coupes d'Europe, ce match coûtait cher à Saint-Etienne et à Strasbourg qui devaient se frotter à Eindhoven et à Prague, mais si le football devait se réduire aux Coupes d'Europe, ou même simplement aux matches de compétition, il n'y aurait plus de sport possible.

LES RÊVES DE MICHEL HIDALGO

Alors, Michel Hidalgo a fermé les yeux comme pour mieux s'évader. Les ballons qui ne tournent pas rond, les arbitres qui sifflent, les joueurs qui trébuchent, les présidents qui gémissent, les ministres qui n'administrent pas, les censeurs, les chasseurs, les fouineurs, les tricheurs, tout avait disparu. Chassé d'un coup de baguette magique. Envolé de l'enfer qu'est parfois la réalité.

Il était seul. Il pouvait rêver. Rêver à 1980. A 1981. Rêver à une saison toute rose pour les Bleus...

« Chypre... Ouf ! ce n'est pas le terrain de sable et de bosses annoncé. En quelques semaines, il est poussé un merveilleux gazon dont le vert attire le beau jeu. Le nôtre, bien sûr. Et nous voilà avec un but marqué d'entrée. De quoi nous décontracter. De quoi empêcher les autres de prendre confiance. Elle me plaît, mon équipe de France. Elle joue avec une âme. C'est capital pour un premier match. Elle ressemble à celle qui avait évolué en Bulgarie pour les éliminatoires du Mundial. Je la trouve cohérente, solide, ambitieuse. Tout de suite ambitieuse. J'aime ça. Elle sait donner une dimension importante à notre victoire. Et la différence de buts sera décisive pour la suite des événements...

Vite, on se retrouve au Parc avec ces diables d'Irlandais. Toujours empoisonnants, ceux-là. Pas facile d'imposer son jeu devant des professionnels si expérimentés. Une seule chose compte, le résultat. Je vois bien deux buts du genre de ceux réussis avant le Mundial par Bathenay et Platini.

Et la Belgique... Et la Hollande... Et l'Allemagne... C'est à l'extérieur qu'on se bâtit un prestige. Une victoire en Allemagne. Quelle meilleure preuve de nos progrès !...

Je me sens bien. Je me sens heureux. Les bonnes nouvelles succèdent aux bonnes nouvelles.

C'est voté. Le championnat réunira la saison prochaine seulement 18 clubs. Enfin vont être terminées ces acrobaties pour élaborer le calendrier. Et je pourrai prendre qui je veux en équipe de France. Pas comme l'année dernière où j'en retenais trois d'un club, mais pas quatre à cause des Coupes d'Europe. Et la tournée. Enfin, je l'ai, ma tournée. Tous les trois ans. La prochaine nous conduit au Brésil, en Argentine et en Uruguay, là même où nous devions aller cette saison.

C'est voté aussi. Le budget des sports est multiplié par trois. Cela s'est obtenu facilement, en supprimant la construction d'un sous-marin nucléaire. La France a simplement agi comme les autres puissances qui enfin se sont rendu compte que le coût de l'armement nucléaire équivalait aux besoins du tiers monde. Aujourd'hui, on ne parle plus de guerre mais seulement de soulager les misères.

La France alors est devenue un pays sportif. On a compris que le sport (dépolitisé) pouvait être un merveilleux moyen préventif contre l'alcool, la drogue ou le tabac. L'Education nationale a aménagé ses rythmes scolaires. Désormais, les activités intellectuelles cessent à 15 heures pour laisser la place à la culture et au sport. Belle occasion pour les enfants de découvrir le sport au lieu d'attendre 40 ans et de le transformer seulement en un produit hygiénique.



HIDALGO AU MICRO DE JEAN-JACQUES BOURDIN SOUS LES YEUX DE CHARLES BIETRY
Elle me plaît, mon équipe de France

Le nombre de joueurs a augmenté, celui des spectateurs aussi et Paris a enfin son grand stade. A l'hippodrome de Vincennes, avec 80 000 places, et des parkings géants. En province aussi, on a agrandi et on ne refuse plus de monde. Le prix des places a d'ailleurs baissé un peu partout et on n'est plus obligé, comme en 1979, de choisir ses rencontres.

Sur les terrains, la vie est devenue très belle. Le championnat s'achève sans le moindre carton jaune ou rouge. Les contrôles anti-dopage ont été supprimés. Il était évident qu'ils étaient devenus inutiles et que personne ne pouvait être soupçonné.

Le football français est plus florissant que jamais. L'arrivée de jeunes tels Stopyra ou Anziani lui a fait le plus grand bien et, pour la première fois depuis longtemps, ce ne sont pas des étrangers qui monopolisent les premières places du classement des buteurs. Il faut peut-être voir là aussi le résultat du merveilleux travail effectué au tout nouveau centre technique, construit en forêt de Rambouillet. C'est devenu un immense carrefour où se côtoient en stage aussi bien les minimes que les « A ».

Tout le monde il est beau, tout le monde il est gentil. Moi-même, je ne cesse de faire des progrès au tennis. J'accumule les exploits, j'arrache ma qualification pour les Internationaux de Roland-Garros. Et, au premier tour, je tombe contre Borg. Il est là, en face de moi. Il va servir. Il sert. Sur mon revers... »

Réveille-toi, Michel, réveille-toi. Il est l'heure d'aller à l'entraînement. Marc Bourrier secoue Hidalgo qui s'était assoupi pendant la sieste. Hidalgo ne saura jamais s'il aurait renvoyé le service de Borg. Ses rêves étaient allés trop loin.

« PERSONNE N'AURAIT PU NOUS PRENDRE NOTRE VICTOIRE »

Le dîner s'achève. Gilbert Gress rassemble tout son monde dans un des salons de l'hôtel. Strasbourg est tout proche mais les lumières sur le Rhin se font rares. Dans cet hôtel, juste à la frontière allemande, le calme et le silence sont presque une religion. Autour de l'entraîneur, chacun se tait. Il va annoncer la composition de l'équipe qui jouera le lendemain contre Prague et qui tentera d'arracher une historique qualification pour les quarts de finale de la Coupe d'Europe des champions.

Léonard Specht n'est pas inquiet. Il sait bien sûr qu'il est un titulaire indiscutable, mais il est tracassé par le poste que lui confiera Gress. A l'aller, en Tchécoslovaquie, il avait porté un numéro 8 qu'il n'affectionne guère. Aussi esquisse-t-il un sourire quand son nom suit le 4. Il sera stoppeur, et c'est mieux ainsi.

Les noms tombent un à un. Quand Gress arrive au poste d'avant centre, sans changer de ton, il annonce : « Tanter ! »

« Là, j'ai été étonné, m'a raconté plus tard Specht. J'étais persuadé que Carlos Bianchi jouerait. C'était un match à domicile, c'était un match où il nous faudrait marquer des buts. Il me paraissait l'homme idéal. »

Gilbert Gress pense autrement. Il n'a pas aimé la faible sortie de Bianchi, trois jours plus tôt, au Parc des Princes, et même s'il a expliqué : « Cette défaite à Paris est grave, mais un match de Coupe d'Europe est tout autre chose », il préfère jeter dans l'arène ce batailleur qu'est Joël Tanter. Se réservant la possibilité, une fois que le frelon aura bien asticoté les défenseurs tchèques, d'aligner son remplaçant de luxe, plus apte peut-être à profiter des faiblesses des autres.

Léonard Specht est maintenant devant la télévision. Il regarde distraitement le juge Fayard. Il pense surtout à la tristesse de Carlos Bianchi. En déplacement, l'Argentin et lui sont toujours les deux premiers levés. Ils prennent le petit déjeuner ensemble. Jamais Carlos ne s'est plaint, mais Specht sait bien quelle est sa peine. Et elle ne fera que grandir au fil de la saison. Un jour, l'un des proches de Bianchi me dira même : « Carlos n'avait jamais été capable du moindre mauvais sentiment. Aujourd'hui, je crois qu'il ressent de la haine pour Gress. »

On n'en est pas encore là. Specht ne soupçonne pas que les relations vont se tendre à ce point entre le « goléador » et son entraîneur. Pour le moment, il essaie surtout de dormir, mais une foule d'images se bousculent dans sa tête. Celles du match aller surtout :

« Dire que, pour un incident stupide, j'avais bien failli ne pas le jouer. Je porte des verres de contact que je suis incapable de poser si je n'ai pas une glace. Et voilà que, dans ce froid et triste stade de Dukla, il n'y avait pas la moindre glace. Je sentais une certaine angoisse me gagner quand, quelques minutes avant le coup d'envoi, un des employés du stade a trouvé un vieux morceau de miroir et m'a sauvé. Heureusement, car il fallait voir clair dans ce match.

D'entrée ils nous ont pris à la gorge. J'avais à peine touché le ballon qu'il y avait déjà un penalty contre nous. C'est Novi qui était dans le coup, mais il m'avait bien semblé qu'il ne commettait



aucune faute. Lorsque j'ai revu l'action à la télévision, c'était évident. Le Tchèque avait simulé, et bien sûr cela avait marché. J'avais un petit espoir que Dropsy l'arrête parce que nous avions vu ensemble Vizek en tirer un à la télé. Il l'a effectivement tiré de la même façon, mais trop fort pour Dominique.

Ça débutait plutôt mal et, plus grave encore, nous n'arrivions pas à nous dépêtrer de leur pressing. C'était tout un bloc qui poussait et, plus tard, Dropsy devait me dire qu'il n'avait jamais connu une telle pression de toute sa carrière. A deux reprises, j'ai essayé de partir à l'attaque, à deux reprises ils m'ont descendu sans hésitation. Heureusement qu'ils étaient maladroits devant le but...

A la mi-temps, ils n'avaient toujours marqué que ce penalty, mais j'en avais un peu marre de ce Berger et de ses accélérations qui rendaient bien difficile mon marquage individuel.

Lorsque nous sommes rentrés dans les vestiaires, Gress a dit aussitôt : « Toi (Bracci), tu sors. Jean-Jacques (Marx) tu rentres. » Et il a enchaîné : « Accrochez-vous, accrochez-vous. Essayez aussi de partir de derrière avec des dégagements à la main de Dominique. Mais si le pressing reste aussi fort, tu dégages au pied. »

Et ils ont continué à nous presser. Pour nous, c'était toujours pareil. Défendre, défendre, défendre. Sur tous les corners il fallait sauter. C'était dur, et ce l'aurait été encore plus s'ils ne s'étaient pas obstinés à chercher Nehoda que Jodar prenait très bien. J'ai dû regarder au moins cent fois la pendule. Les cinq dernières minutes n'en finissaient pas. Enfin, l'arbitre a sifflé. J'étais mort, défoncé, cuit. J'avais l'impression aussi d'avoir fait un bon match, mais j'avais envie d'un petit mot gentil, d'une parole de réconfort pour me remettre. Un journaliste s'est approché de moi et m'a dit : « Tu t'es cherché pendant tout le match... » Il ne s'est même pas rendu compte du mal qu'il me faisait... »

Deux semaines ont passé mais ces images-là sont toujours aussi réelles

LEONARD SPECHT EN ACTION
J'ai même cru que c'était moi qui marquerais

CARLOS BIANCHI DEVANT NETOLICKA
Carlos a remisé pour Piasecki qui a marqué

dans la tête de Léonard Specht, et elles tournent, tournent, tournent. Dans l'autre lit, tout proche, Decastel dort. « Celui-là, je l'envie. Quel que soit le jour, quelle que soit l'heure, quel que soit l'endroit, il se met au lit et dort immédiatement. » Ce n'est pas le cas de Specht qui fermera enfin les yeux à plus de minuit.

Il sera pourtant le premier debout pour le rituel petit déjeuner avec Carlos Bianchi. La journée va être longue. Il faut l'occuper. Les journaux, le plein d'essence en Allemagne (« c'est moins cher »), un billard avec Marx (« il me met une raclée à chaque fois ») et le déjeuner. « Un menu sportif, bien sûr. Pas très éloigné de ce que me fait ma femme Nicole. Elle n'est visiblement pas une intime de Bocuse, mais elle a fait beaucoup de progrès. Et lorsque je veux manger un peu mieux, je vais chez les parents ou les grands-parents. »

La télévision constitue l'essentiel du programme de l'après-midi. Gress n'est pas d'accord, mais comment empêcher ces amoureux du football que sont toujours tous les professionnels de suivre Hambourg-Tbilissi sur une chaîne allemande, puis Bucarest-Nantes sur TF 1 ?

Il est 17 h 45 quand Gilbert Gress sonne le rappel de tout son monde pour la traditionnelle conférence d'avant-match. « Parfois, je me demande s'il n'est pas un peu devin, raconte aujourd'hui Specht. Il avait attaqué en nous recommandant bien de savoir attendre, de ne pas partir la fleur au fusil. L'idéal, avait-il ajouté, serait de marquer en fin de match et de réussir un deuxième but pendant la prolongation... »

Chacun prend ensuite sa voiture pour se rendre au stade. Marx monte avec Specht et tous deux ont la même surprise. « La Meinau était en folie. Il y avait une ambiance fantastique. On sentait les gens tout proches de nous. Rien à voir avec le championnat. Dans les vestiaires, je les entendais chanter. J'en avais des frissons. Nos gestes n'étaient guère différents de ceux que nous faisions habituellement avant les matches de championnat, mais, pourtant, chacun de nous avait un peu plus de mal à respirer. J'ai même tâtonné un peu pour mettre mes verres de contact. Au fait, vous ne savez peut-être pas qu'il existe dans l'équipe un joueur encore plus myope que moi et qui, je n'arrive jamais à y croire, ne porte pas le moindre verre. C'est... Carlos Bianchi lui-même. »

Pendant une bonne demi-heure, les Alsaciens ne surent par quel bout prendre ces Tchèques que, visiblement, ni l'enjeu ni l'ambiance n'impressionnaient.



Certes, l'immense Netolicka, celui-là même qui l'année précédente avait livré un duel homérique au Nantais Henri Michel, avait dû se coucher sur quelques tirs de Piasecki, Tanter ou Deutschmann, mais il n'y avait pas là de quoi faire une différence. La fin de la première mi-temps pourtant avait montré des Strasbourgeois nettement plus décidés, trouvant visiblement le rythme indispensable à la réalisation d'exploits européens.

Gilbert Gress avait compris que les siens étaient sur la bonne voie. « Continuez ainsi, avait-il dit au repos, ne prenez pas de risques en défense et bougez en attaque ! » Jacky Novi avait aussi exprimé le désir de quitter sa place mais l'entraîneur avait répondu assez sèchement qu'il n'en était pas question.

« Nous sommes repartis avec une volonté fantastique, se souvient Specht. Chaque ballon semblait être de l'or qu'il nous fallait à tout prix gagner. L'avant centre que je marquais jouait plutôt comme un milieu défensif, alors je me retrouvais souvent devant, souvent à l'aile droite. Comme je suis essentiellement gaucher, j'étais un peu gêné et j'ai changé de Tchèque avec Decastel. A chaque minute, nous étions un peu plus dangereux. Au bout d'une heure, Carlos a remplacé Tanter, et immédiatement Dukla a eu une occasion que Gajdusek a manquée. Il devait avoir encore la tête dans les mains quand Carlos a remisé pour Piasecki qui a marqué. J'étais à peine quelques mètres derrière lui. Je me suis jeté sur lui avec la meute de tous les autres, je crois bien qu'on a failli le blesser.

J'étais certain alors qu'on allait ajouter un second but tout de suite. J'ai même cru que c'était moi qui le marquerai quand j'ai placé une bonne tête que cette araignée de Netolicka est allée chercher. On les pressait, on les poussait mais... rien. Et, à la fin du temps réglementaire, tout restait à faire. »

Dukla Prague et le Racing devaient donc jouer trente minutes supplémentaires alors que déjà l'épuisement les avait gagnés. Et l'arbitre, l'Espagnol M. Lomo Castello, n'avait pas particulièrement envie d'être généreux. Il ne leur accorda que sept minutes pour récupérer. Juste le temps pour Gress de désigner les tireurs de penalties si rien n'était marqué pendant cette prolongation : « Carlos (Bianchi) en numéro 1, Francis (Piasecki) en 2, Raymond (Domenech) en 3, Marx en 4, Leon (Specht) en 5... »

« Il avait un peu hésité sur mon nom, raconte le brave Leon, et, pendant la prolongation, je n'ai pas cessé de penser à ce penalty. Comment vais-je le tirer ? A droite, à gauche ? En force, en finesse ? Je ne pensais qu'à ça, et j'ai bien dû changer dix fois de manière.

Pendant ce temps, nous dominions et, soudain, à deux minutes de la fin, Decastel a marqué. Je n'y croyais plus, je ne pensais qu'à mon penalty. Alors, je suis tombé sur les genoux à l'endroit même où j'étais. C'était une sensation fantastique. Je m'étais tellement donné... Je savais que c'était le match le plus important de ma vie, le plus important de toute l'équipe, de notre public aussi. Je ne sais pas combien de temps je suis resté ainsi à genoux, les bras en l'air.

Et, lorsque le jeu a repris, les Tchèques n'avaient plus de force. En auraient-ils eue que cela n'aurait rien changé. Personne n'aurait pu nous prendre notre victoire.

Les embrassades, la liesse, les journalistes, la douche, tout a ensuite été très vite pour moi. Mes frères étaient à la maison, j'étais pressé. Peut-être aussi avais-je une certaine envie de savourer mon bonheur loin de la foule. A une heure du matin, j'étais au lit. Mais les images étaient trop fortes. Je ne me suis endormi que lorsque le jour se levait... »

Le Racing Club de Strasbourg était quart de finaliste de la Coupe d'Europe des champions depuis la veille au soir.

ETTORI : « NOUS SOMMES VRAIMENT DES C... »

Blazer noir à rayures bleu nuit, pantalon gris, chemise blanche, cravate grise. Jean-Luc Ettori était superbe. Les autres Monégasques aussi, qui portaient pour la première fois le nouveau costume du club. Il est vrai que l'affaire était importante : une expédition en Bulgarie à l'occasion du deuxième tour de la Coupe de l'U.E.F.A.

Et, à l'aéroport de Sofia, ils avaient causé si belle impression que les douaniers, sans doute pour les admirer, les avaient retenus encore plus longtemps qu'en Russie. Pas très accueillants, ces messieurs. Le stade non plus, qui affichait un aspect triste et glacial. Plus sympathique était ce petit bois proche de l'hôtel où Banide emmena tout son monde le matin du match. Le temps d'une petite promenade, le temps aussi, en quelques mots, de rappeler l'importance de la rencontre. La vraie causerie, tactique, technique et psychologique était pour le milieu de l'après-midi.

« L'entraîneur a surtout insisté pour que nous soyons calmes, raconte Ettori, pour que nous n'hésitions pas à monter et à les éloigner ainsi de notre but. A chacun, ou presque, il a dit un mot en particulier, me demandant ainsi de dégager à la main chaque fois que ce serait possible. Il ne s'agissait pas de leur four-

CHRISTIAN DALGER S'ENFONCE ENTRE DEUX BULGARES
J'étais certain de notre qualification



nir trop de munitions mais bien de chercher à s'assurer la maîtrise de la balle. »

Il était l'heure ensuite d'aller au stade. Ettori avait préparé son sac très tôt le matin et tout y était. De ses quatre paires de gants (il joue pourtant toujours avec la même) à son vieux maillot fétiche rouge et blanc qu'il porte toujours en dessous de ses couleurs habituelles, jaunes ou vertes. Le car, le vestiaire (à côté de Culetto), l'échauffement avec les remplaçants, les sifflets du public, le trac avant le début du match, tout était presque normal. Restait à attendre cette fameuse première balle qui décide souvent pour un gardien s'il sera en confiance ou non.

« C'était un centre, au deuxième poteau, que j'ai dévié en corner, se souvient Ettori. Un ballon pas trop méchant qui terminait l'une des rares attaques bulgares en début de rencontre. Nous dominions et j'étais persuadé que Lokomotiv Sofia ne nous poserait guère de problèmes.

Et, d'un seul coup, j'ai vu tout s'effilocher. J'ai senti venir la catastrophe. Les passes n'arrivaient plus, le placement devenait mauvais. De mes buts, j'ai essayé de gueuler, mais personne ne m'entendait. Et tout est venu très vite. Leur numéro 9 qui s'élance derrière une balle en profondeur, Ninot qui veut s'interposer, un crochet, Ninot au contact, le Bulgare qui s'affale, et un penalty, un !

J'ai couru vers l'arbitre pour lui dire à quel point je n'étais pas d'accord mais, visiblement, il ne me comprenait pas ou ne voulait pas me comprendre. Mikhailov, pendant ce temps-là, avait posé son ballon. Je l'ai bien regardé dans les yeux mais il n'était pas du genre à paniquer. Il a frappé du pied gauche sur ma droite. C'est là que j'avais plongé. Un instant, j'ai été persuadé que j'allais l'avoir. Hélas ! je l'ai seulement effleuré et il m'a glissé sous la main.

Il ne s'était pas écoulé dix minutes que cet avant centre arrivait à nouveau pratiquement seul. Je suis sorti au-devant de lui. Alors, bien sûr, il a donné en retrait et, malgré une intervention de Gardon, Mikhailov a marqué son deuxième but de la journée. J'ai serré les dents mais je n'ai rien dit à personne. Je n'aime pas accabler quelqu'un et celui qui avait commis l'erreur le savait bien.

Nous étions donc menés 2-0 à la mi-temps et, dans les vestiaires, M. Banide a fait du bruit. Moi, je me suis assis sans dire un mot et j'ai bu un verre de thé. Mais lui nous a dit ce qu'il pensait. Et ce n'était pas très flatteur. Il a surtout demandé à toute l'équipe de montrer plus de rigueur et d'assurer les passes.

Son discours dut causer un certain effet car les Bulgares, pendant un bon moment, ne nous gênèrent plus. Mais il nous fallait un but. Il vint quand, pour empêcher un tir de Petit d'entrer, un défenseur mit la main. Pour voir le penalty qu'allait tirer Onnis, je suis monté à la hauteur des défenseurs. Le coup de pied n'a pas posé le moindre problème à Delio, et j'ai pu retourner dans mes buts en levant les bras.

Les Bulgares alors étaient K.O. Ils ne savaient plus où ils étaient et les occasions se multipliaient pour nous. Et puis, soudain, encore un drame. Cet avant centre maudit qui, après deux contres, récupère je ne sais comment le ballon. Ninot un peu en retard qui lui accroche le pied, et deux penalties, deux ! Je croyais bien que la sanction s'imposait mais, pour la forme, je suis allé rouspéter auprès de l'arbitre. Sans résultat évidemment. J'étais donc à nouveau face à face avec Mikhailov. Je suis parti du même côté que pour le premier penalty. Il a tiré exactement... dans l'autre coin.

Toute l'équipe aurait pu se décourager. Elle n'a pas cédé. Elle a continué à attaquer et a été récompensée par une action de Milla terminée par notre inévitable Onnis. A 3-2, c'était nettement mieux et j'en ai sauté en l'air. Il devait rester à peu près quatre minutes. C'était



MILLA, ONNIS ET GORANOV, GARDIEN DE SOFIA
Comment n'avons-nous pas marqué un troisième but

dans la poche. Une défaite certes, mais si courte qu'elle nous autorisait tous les espoirs. Je me trompais. A la dernière minute, ce diable de Mikhailov a encore frappé. Du gauche à la sortie d'un dribble. Le ballon m'a touché le pied d'abord, le bout des doigts ensuite et, finalement, il est entré. Quelle déception... Perdre ainsi par deux buts d'écart un match que l'on avait à notre portée. On entendait les mouches voler dans le vestiaire et mon habituelle cigarette n'avait pas vraiment bon goût.

Ce quatrième but surtout me faisait mal et, en attendant le match retour, j'y pensais souvent. Quarante-huit heures avant de retrouver Sofia, le lundi, Banide avait justement inscrit à notre programme la vision du film de l'aller, et ce ne fit qu'aviver mes regrets. A coup sûr, j'aurais dû arrêter ce dernier tir de Mikhailov. J'étais même si en colère que j'ai demandé au coach une séance d'entraînement spéciale. Juste pour moi. Les autres étaient au repos. Sur le petit stade de Peille, au-dessus de Monaco, j'ai donc eu droit à 1 h 15 de bombardement et j'en suis ressorti complètement lessivé.

Les dernières heures qui précèdent une rencontre sont toujours pénibles. Pour moi, elles se passèrent relativement

bien car j'étais en train d'aménager le nouvel appartement où j'allais vivre avec ma fiancée. Un canapé à choisir, des mesures à prendre, un petit truc par-ci, un petit truc par-là, des places à retirer au secrétariat pour les grands-parents qui venaient de Marseille, et il était l'heure du rassemblement. De la causerie de l'entraîneur aussi. « Rentrez tout de suite et à fond dans le match, disait-il. Faites du pressing. Défenseurs, aidez vos attaquants. » Il a parlé à tout le monde, sauf à moi. J'étais parcouru de sentiments étranges. Une confiance, énorme confiance certes, mais aussi l'impression que le match serait bizarre.

Dans les vestiaires, entre Gardon et Courbis, pendant que j'enfilais un maillot jaune, comme à l'aller, mais neuf et plus grand, j'entendais les autres qui se remontaient : « On va se les bouffer... On se défonce les gars... »

Et, dès les premières minutes, on ne vit plus que nous. Je n'avais même pas encore touché le ballon que, dès la deuxième minute, Christophe reprenait de la tête un coup franc de Dalger et ouvrait la marque. J'étais comme un fou dans mes buts. Je gambadais tout seul et ne pouvais même pas partager ma joie avec les autres. Ils étaient tous devant...

Ça ne pouvait pas mieux démarrer. Les Bulgares étaient pris à la gorge et nous attaquions sous tous les angles. Les défenseurs ainsi n'hésitaient pas à prendre des risques. Et c'est sur une montée de Ninot qu'Onnis allait réussir de la tête le deuxième but. Avant la mi-temps donc, notre retard était refait, j'avais l'impression de ne jamais avoir le ballon, j'étais certain de notre qualification.

Et qui n'y aurait cru encore en ce début de seconde mi-temps où les occasions succédaient aux occasions ? Comment n'avons-nous pas marqué un troisième but ? J'ai beau y repenser, je ne comprends toujours pas. Et, peu à peu, notre pression est devenue moins nette. Les Bulgares n'étaient toujours pas dangereux, mais ils s'approchaient de mes buts.

Et ça s'est passé à la 77e minute. Mikhailov, que je n'avais pas encore vu une seule fois du match, était le dos au but. Il s'est écarté, a pivoté et a frappé. Je l'ai vu faire et je me suis détendu aussitôt. Elle était un peu loin de moi et je pensais qu'elle allait sortir. Quand je me suis retourné, elle était dedans.

Quel coup ! Personne n'a rien dit, mais tout le monde était touché. Alors, ce fut la grande débandade. Chacun montait de son côté pour obtenir un troisième but qui nous aurait qualifiés. J'y ai cru quand Delio a amorti une balle pour Christian qui a tiré... au-dessus. Alors, j'ai pris ma tête à deux mains. Je savais que c'était cuit.

Au coup de sifflet final, je me suis dit que, vraiment, nous étions des... couillons de laisser échapper des chances pareilles. Comme devant Malmöe, la saison dernière. Et quand j'ai appris que Strasbourg, Nantes, Saint-Etienne étaient passés et que nous étions les seuls éliminés... »

JOHN DEVINE EN AURAIT PLEURÉ

Après 15 jours fous au cours desquels ils avaient disputé quatre fois une demi-finale de la « Cup » pour éliminer Liverpool, quatre matches de championnat et la finale de la « Cup » (0-1 contre West Ham), les footballeurs d'Arsenal restaient assoiffés de football, bien qu'un peu fatigués ! Un exemple de cette folle envie de jouer : John Devine, le jeune défenseur londonien, lorsqu'il apprit que Terry Neill, son entraîneur, attendrait le dernier moment pour l'inclure ou non dans l'équipe devant disputer la finale de Wemblay, a failli en pleurer de rage : « Tous les jours, ma fiancée me téléphone pour savoir si je jouerai, et 15 copains devaient venir me voir jouer ! C'est mauvais pour mon moral, coach ! » (G.M.)

LES VERTS ENTRE CIEL ET TERRE

Robert Herbin n'était pas content, mais pas content du tout. Et aux journalistes que quelques cerbères hollandais avaient parqués à l'entrée des vestiaires, il avait seulement jeté : « Vous avez vu le match comme moi... » Un match, aller des 1/16 de finale de l'U.E.F.A., qui visiblement restait en travers de la gorge de l'entraîneur stéphanois, toujours plus agréable lorsque son équipe a gagné.

Et sur la pelouse d'Eindhoven, elle avait perdu. Bien perdu même, puisque les Hollandais de Rijvers qui, en 360 minutes, les saisons précédentes, n'avaient jamais réussi à marquer un seul but aux Verts, venaient de battre Curkovic à deux reprises, et surtout de démontrer que l'ère du grand Saint-Etienne était révolue. Mais la colère d'Herbin allait au-delà de la défaite. Il ne voulait pas se souvenir d'un premier quart d'heure où les Hollandais, emmenés par un René Van de Kerkhof, insaisissable, avaient obligé Curkovic à quelques interventions miraculeuses. Il ne voulait pas se souvenir non plus de la terrible pression de P.S.V. maître du jeu pendant presque tout le match au point que Van Beveren avait passé la plus confortable des soirées alors que Lopez, par exemple, avait perdu des cheveux tant il avait dégagé de ballons de la tête.

Mais Robert Herbin emmenait à Saint-Etienne d'autres souvenirs. Un premier but de Van de Kerkhof que l'arbitre suédois, M. Eriksson, aurait dû refuser pour un hors-jeu de Van der Kuylen, une succession d'agressions de Brandts et de Van Kraay que ce même arbitre aurait bien dû sanctionner à la mesure de celle de Santini sur Van de Kerkhof, des injustices qu'il estimait permanentes, les sourires pataudes et goguenards de Rijvers, et surtout l'impression sournoise et dévorante que l'on avait pris les Verts pour des c...

La colère d'Herbin était alors telle qu'il aurait voulu que le match retour se joue là, tout de suite, pendant que chacun avait encore dans la bouche une folle soif de vengeance. Mais il fallait attendre quinze jours pour tenter de combler ce retard qu'une tête de Koster avait porté à deux buts en seconde mi-temps. Quinze jours pour dresser des plans de bataille, quinze jours aussi pour récupérer Platini qu'un ouragan américain du nom de Bandov avait blessé à un genou un mois plus tôt.

Platini ou pas Platini, ce devait être la grande question des heures précédant le match retour et Robert Herbin s'amusait bien des supputations des journalistes. Il avait même été jusqu'à tenir secrète la composition de son équipe, à la manière d'un Rijvers, promettant d'ouvrir une enveloppe cachetée avant le coup d'envoi. Tout le monde alors s'était livré à un concours de pronostics et tout le monde avait perdu. Personne n'avait misé sur l'entrée de Thierry Oleksiak, un gosse encore de 18 ans, qui n'avait jamais évolué en équipe première et qu'Herbin lançait tout simplement pour neutraliser Van der Kuylen. « Quand j'avais l'âge de Thierry, devait expliquer son entraîneur, Jean Snella n'avait pas voulu m'aligner en Coupe d'Europe contre les Glasgow Rangers. J'en avais été marqué et je n'ai pas voulu agir de la même façon. »

Pendant que le petit Oleksiak s'habillait nerveusement dans les vestiaires aux côtés de Platini, heureux comme un gosse de faire sa rentrée, aux côtés aussi de Larios promu avant centre par



RENÉ VAN DE KERKHOF DEVANT CURKOVIC
La terrible pression de P.S.V.

l'une des plus belles ruses d'Herbin, ce même Herbin était debout dans la tribune d'honneur. Les mains dans les poches, le regard un peu noir, il ne quittait pas des yeux les Hollandais qui s'échauffaient. Les deux jumeaux Van de Kerkhof devisaient joyeusement, Van Beveren faisait des signes au public, Van Kraay et Brandts se passaient et repassaient tranquillement le ballon. Ce n'était pas l'image d'une équipe qui s'attendait à un terrible combat. « Là j'ai su, devait dire plus tard Herbin, que les Hollandais seraient trahis par leur suffisance. Ils étaient trop confiants en eux-mêmes, croyant avoir maté Saint-Etienne au match aller. »

P.S.V. aurait pourtant dû se souvenir que Kiev ou Split, en Coupe d'Europe, Nantes en Coupe de France, avaient subi de sévères humiliations à Geoffroy-Guichard après avoir cru leur qualification assurée à l'aller.

A l'excès de confiance des Hollandais, au sentiment de révolte des Stéphanois qu'Herbin avait fort bien su entretenir, allaient aussi s'ajouter quelques invraisemblances tactiques de Rijvers. Le petit bonhomme à lunettes, ancien Stéphanois, avait une telle envie de se ven-

ger des échecs des précédentes saisons qu'il avait tissé une multitude de pièges plus machiavéliques les uns que les autres, dans lesquels allaient tomber... ses propres joueurs. Déjà, en annonçant des fausses équipes et des faux blessés, il avait sans doute perturbé les siens. Mais ce fut pis encore quand, voulant troubler les Stéphanois, il imposa à ses joueurs d'incessantes permutations en début de rencontre. « Toi, tu feras semblant d'être ailier gauche, toi tu feras comme si tu étais arrière, toi tu monteras devant... » C'était peut-être beau sur le papier, et encore, mais sur le terrain ce devait être catastrophique. Les Stéphanois se moquaient comme de leurs premiers crampons des manœuvres hollandaises. Peu leur importait que les deux Van de Kerkhof se prennent pour des arrières latéraux, que le libero Van Kraay, avec un beau numéro 9, se lance comme un ailier. Eux étaient là pour attaquer et tout renverser sur leur passage. A commencer par Larios, devenu pour la circonstance, avant centre et tout heureux de voir que les Hollandais l'oubliaient dans l'irrationalité de leur système de défense.

Alors, l'affaire fut vite entendue.

2e : Elie (seul) s'enfonce, sert Larios (seul) qui marque. 1-0.

3e : centre de Rep (seul). Larios reprend mais est contré. Platini (seul) récupère et marque. 2-0.

5e : échappée de Farizon (seul). Santini (seul) hérite du ballon à 20 mètres et marque à ras de terre. 3-0.

Geoffroy-Guichard n'arrivait plus à hurler. Rijvers était livide. Herbin n'en pouvait plus d'être impassible. La Coupe d'Europe vivait un de ces événements dont elle est friande. Trois buts dans les cinq premières minutes, c'était du jamais vu. Du jamais encaissé non plus pour un Van Beveren qui n'en finissait pas de maudire tous les Rijvers du monde. Il aurait suffi, pensait-il, d'un peu de rigueur, d'un système défensif légèrement renforcé, et la catastrophe n'aurait jamais vu le jour. Au lieu de cela, en cinq minutes, les Stéphanois avaient fait mieux que les Hollandais en une heure et demie à l'aller.

Pelotonné sur son banc, Rijvers vivait un cauchemar et il voyait avec terreur les siens multiplier les n'importe quoi, n'importe où. Dans cette panique, Willy Van de Kerkhof se signalait par une agression sur Lopez qui n'était qu'une preuve de l'impuissance des Hollandais. Et ce n'est pas leur entraîneur qui leur redonna la sérénité en remplaçant Stevens par Koster à la 25e minute, puis en sortant ce même Koster moins d'une demi-heure plus tard, pour appeler Postuma.

Mené 3-0 à la mi-temps, P.S.V. aurait pu se dire, et c'était vrai, qu'un seul but réussi les qualifierait. Mais aucun de ces rouge et blanc qu'on avait vus superbes deux semaines plus tôt, n'avait la force de se révolter. Ils étaient assommés et le pressing stéphanois les avait laissés sans force. Pour eux, comme pour tous les spectateurs, ce début de match avait dépassé les limites de l'invraisemblable. Et le calvaire n'était pas terminé.

L'habituel coup franc de Platini des 25 mètres, une percée du nouveau joker Laurent Roussey, un penalty de Rep que ses compatriotes n'avaient guère ménagé, et les Hollandais repartaient planter leurs tulipes avec un 6-0 en bandoulière. « Plus jamais je ne reviendrai jouer à Geoffroy-Guichard », laissait tomber Van Beveren. « Le match n'était pas commencé depuis cinq minutes que déjà il était fini », ajoutait Rijvers que l'on n'avait encore jamais vu aussi petit et qui semblait se terrer dans un coin des vestiaires.

Derrière la porte d'en face, au contraire, Robert Herbin était fier comme un paon. Il était incontestablement plus bavard qu'après le match aller, et il ne se privait pas de répéter que cette vic-



PLATINI, DANS LE BROUILLARD, PLUS HAUT QUE VENOS ET FIROS
Une purée de pois londonienne

toire était la meilleure réponse aux critiques, qu'il avait toujours eu confiance en la fierté de ses joueurs, que les Hollandais avaient péché par vanité et que le grand Saint-Etienne existait toujours.

Mais la plus belle conclusion de cette folle soirée, c'était encore Platini qui la donnait : « Je crois que, dans des années et des années, nous raconterons encore l'histoire de ce match. Et alors, nous serons tout heureux de pouvoir dire que nous y étions... »

Il fallait avoir la tête solide pour oublier trois semaines plus tard cette équipée sauvage. Pour ne pas se dire que lorsqu'on avait balayé un Eindhoven, on ne craignait pas grand-chose d'un Aris Salonique. Mais il ne pouvait être question d'excès de confiance face à une équipe qui venait de sortir tour à tour le grand Benfica de Lisbonne et les Italiens de Pérouse, submergés 3-0 sur leur propre terrain, malgré un certain Paolo Rossi. Comment imaginer pourtant que quelqu'un pourrait, à Geoffroy-Guichard, se mettre en travers des stars de l'attaque stéphanoise ? Il faudrait une intervention divine... Justement, les Grecs ont pas mal de dieux dans leurs ancêtres et c'était peut-être la cause de cet épais brouillard descendu du ciel quelques minutes avant le coup d'envoi.

« D'abord, nous avons cru que nous n'allions pas jouer, devait raconter plus tard Michel Platini, ensuite que le match aurait lieu à 21 heures. Et finalement, il a débuté à 20 h 30. Incontestablement, nous avons été perturbés et c'est l'explication d'une première mi-temps où nous donnions l'impression de ne pas avoir envie de gagner. »

Effectivement cette première mi-temps n'était pas digne de la légende des Verts. Mais l'aurait-elle été que l'on n'en aurait rien su. Saint-Etienne, ce soir-là, n'avait rien à envier aux plus belles purées de pois londoniennes et l'on n'y voyait pas plus à six mètres qu'à dix-huit. Que M. Eschweiller, l'arbitre venu d'Allemagne, ait donné le coup d'envoi, poussé sans doute par les consignes à odeur d'argent venues de l'Union européenne et des clubs, était déjà une belle surprise. Mais qu'il ait ensuite réussi à voir une faute de Firos sur Zimako méritant un penalty tient du miracle ou de dons extra-terrestres. C'était en tout cas l'occasion pour les Stéphanois d'ouvrir le score. Mais qui allait tirer ce penalty ?

« Je n'étais pas chaud du tout, m'a raconté Platini. Les Grecs avaient eu un observateur à notre dernier match face à Nîmes et m'avaient vu marquer un penalty. Mais Johnny ne voulait pas y aller non plus car les Grecs avaient vu le film de notre exploit contre Eindhoven. Finalement, j'ai pris le ballon et j'y suis allé. Le gardien est parti exactement du côté où je tirais, a touché le ballon qui, heureusement, est rentré. »

Seuls les spectateurs placés derrière les filets de Patzarias virent ce but, mais leur clameur signala aux autres que Saint-Etienne menait à la marque. Et du brouillard surgirent alors de fantastiques clameurs qui paraissaient venir d'outre-tombe. On en frissonnait dans les tribunes de Geoffroy-Guichard, mais pas sur la pelouse car les Grecs s'attachaient et réussissaient fort bien à faire circuler la balle. Ils en étaient si souvent maîtres que les occasions étaient bien rares pour les Verts. Mieux, ces Grecs, aux maillots rayés jaune et noir comme des doryphores, allaient même égaliser. Sur une balle anodine de Kouis, Curkovic s'offrit une de ces bévues dont il a été coutumier dans la saison. Un ballon qui gigote entre la barre et ses mains, un Semerdzidis qui se précipite, une petite tête et les deux équipes se retrouvaient à la mi-temps sur la même ligne.

C'est le moment que choisit le brouillard pour aller se faire voir ailleurs. Comme un filet tiré par des mains venues du ciel, il disparut en quelques minutes. Alors, les Stéphanois changèrent totalement de visage.

On retrouva un peu la détermination qui avait culbuté Eindhoven et, en quelques secondes, après une admirable feinte de Platini, Larios avait marqué. Le masque de brouillard ôté, les Grecs avaient repris des visages de petits garçons et on voyait mal comment leur belle aventure européenne ne s'achèverait pas face aux Stéphanois. Christian Lopez, qu'une vilaine entorse au genou allait malheureusement arrêter avant la fin de saison, se chargea du troisième but en arrachant pied en avant un ballon qu'un défenseur tentait de dégager sur la ligne. Et c'est à Laurent Roussey, entré remplacer Rep, que revint l'honneur de marquer le quatrième but.

LAURENT ROUSSEY BAT VAN BEVEREN
Des tulipes pour les Hollandais



La différence était nette et elle ne pouvait paraître insuffisante qu'aux éternels angoissés. Platini lui-même, dont les analyses de fin de match sont d'une rare finesse, ne craignait guère le déplacement en Grèce. « Si, avec nos qualités, avec les joueurs que nous possédons et avec trois buts d'avance nous ne sommes pas capables de nous qualifier, alors c'est que nous sommes vraiment très mauvais et que nous n'avons rien à faire en Coupe d'Europe. » Et ce soir-là, lorsqu'il prononçait ces mots, Platini était l'image parfaite du bonheur. Il avait pris beaucoup de plaisir à jouer en seconde mi-temps essentiellement, parce qu'Herbin avait modifié son schéma tactique, imposant aux siens une stricte individuelle sur tout le terrain, supprimant donc la fonction de libéro, et faisant ainsi une immense confiance à ses joueurs. « C'était un jeu dangereux, devait commenter Platini, mais tellement passionnant. La moindre erreur peut être fatale, mais la belle action être décisive. »

ΑΡΗΣ
ΣΑΙΝΤ-ΕΤΙΕΝ

Τετάρτη 12 Δεκεμβρίου
Γήπεδο Χαριλάου
Κύπελλο ΟΥΕΦΑ 3η Φάση.

LE PROGRAMME GREC DU MATCH RETOUR

ZIMAKO ÉCHAPPE A FIROS, LE CAPITAINE DE SALONIQUE
En travers des stars stéphanoises







PATZARIAS A TERRE. LARIOS A MARQUÉ
Un but d'homme, après une percée en force

Malheureusement, Michel Platini ne devait pas éprouver les mêmes joies toute la saison, et souvent ensuite on devait l'entendre critiquer l'absence de fond de jeu de l'équipe, et plus apprécier les moments passés sous le maillot bleu d'Hidalgo que sous le vert d'Herbin.

Platini donc ne craignait pas le déplacement en Grèce pour ce match retour de Coupe d'Europe, et pourtant on avait fait courir les bruits les plus fantaisistes sur l'ambiance de Salonique. Comme si l'environnement de Geoffroy-Guichard était celui de petites filles modèles.

Le public de Salonique avait certainement l'intention de pousser les siens, mais Larios, dont le rôle fut souvent déterminant dans la première moitié de la saison, fit taire tout son monde dès la huitième minute. Par un but d'homme, fruit d'une percée en force et d'un tir puissant qui faillit arracher la tête de Patzarias, ce gardien cypriote que l'équipe de France devait revoir lors des éliminatoires de la Coupe du monde. Il n'y avait plus qu'à voir venir. Jamais les Grecs ne seraient capables de marquer cinq buts. Ils en marquèrent un pourtant autant par Zindros que par Larios contre son camp, mais sans jamais semer la peur dans les rangs stéphanois. Au contraire, mieux armés techniquement, les Verts allaient ajouter deux buts en fin de match par Zimako, sur corner direct, et Rep, qui adore justifier sa réputation.

Si Saint-Etienne était reparti avec ce large succès de Salonique, ç'aurait été bien flatteur car le président Rocher n'avait pas de quoi être particulièrement fier de ses joueurs. Mais Oleksiak devait, contre son gré, changer le résultat en étant, dans les sept dernières minutes, à l'origine d'un penalty de Pallas et à la conclusion, contre son camp, du but égalisateur grec.

Ainsi les Verts se retrouvaient en quart de finale de la Coupe de l'U.E.F.A., sans avoir souffert certes, mais sans avoir convaincu. Et, déjà, on ne pouvait qu'être inquiet à la pensée de la colossale armada allemande qui hantait cette coupe européenne.

JEAN-MARC GUILLOU : UN SUISSE PAS COMME LES AUTRES

Une plage bretonne de l'été 1979. Pour de jeunes footballeurs, c'est la pause entre deux matches. Un journal passe de main en main. Il annonce que Jean-Marc Guillou quitte Nice pour jouer à Neuchâtel-Xamax, un club de première division suisse.

« C'est où, Neuchâtel ? »

Quelqu'un, miraculeusement, sait : près de la France. En quelque sorte sur l'autre versant du Jura. Une ville bourgeoise au bord d'un lac sans colère.

— Pour une vedette de la dimension de Guillou, quelle déchéance...

— L'homme qui raconte cette histoire vécue s'appelle Norbert Eschmann. Dix-sept fois international suisse, il a fait les beaux jours du Stade français avec son compère Pottier, mais aujourd'hui il est devenu journaliste au plus grand quotidien suisse de langue française, 24 Heures de Lausanne. *Pour nous, pour vous, il a marché sur les traces de Guillou, et aujourd'hui, dans une lettre venue de Suisse, il nous dépeint l'ancien stratège de l'équipe de France, d'Angers et de Nice.*

Neuchâtel-Xamax, dans le championnat helvétique, est une équipe un peu en marge. Elle ne vit, n'a progressé depuis les ligues inférieures que par l'obstination et... l'argent d'un dirigeant, Gilbert Facchinetti. Les entraîneurs, opposés à ce dictateur provincial, ne durent généralement pas longtemps. Le meilleur fut Mantula, un Yougoslave, qui propulsa l'équipe en première division et la fit, la saison suivante, participer à la finale de la Coupe que Xamax perdit 3-2 contre Sion.

Depuis, des hauts et des bas, avec pourtant une bonne période due au passage d'un joueur-entraîneur du nom de Gilbert Gress.

A l'arrivée de Guillou, en début de saison, son entraîneur est un Suisse. Vogel a des idées mais il n'a pas réussi sa carrière dans le football. Peut-être regarde-t-il, impressionné, Jean-Marc Guillou et sa dimension européenne comme... un futur remplaçant ?

Dans la réalité, son contrat le stipule, Guillou n'est que joueur. Il le précisera et le répétera avec conviction toute la saison. Vogel n'a rien à craindre.

Et le championnat démarre. Le plus gros handicap de Vogel, c'est son équipe ! Avec une espèce de ventre trop musclé pour la tête et les jambes. En effet, avec Jean-Marc Guillou, le jeune Lucien Favre, transféré de Lausanne, et Christian Gross, aujourd'hui en Allemagne, le milieu neuchâtelois a très belle allure. Trop, peut-être. Mais en attaque, où un vrai buteur fait défaut, et en défense, où il manque un bon gardien, Neuchâtel a de grosses lacunes pour espérer jouer un jour les premiers rôles.

J'en avais, un jour, adressé la remarque à Guillou qui m'avait répondu : « Possible, mais je ne connais rien, ou très peu, du football suisse. Comment, dès lors, avoir un jugement ? »

La saison sera pénible. Pour Neuchâtel, un instant menacé de relégation, pour Jean-Marc Guillou dont le jeu n'est pas toujours apprécié du public, puis par prolongement d'une partie de la presse.

Une nouvelle fois des problèmes opposent Gilbert Facchinetti à l'entraîneur Vogel. On reparle de Guillou comme entraîneur. Lui se contente, avec une très grande honnêteté, de répéter



JEAN-MARC GUILLOU (DE FACE) AVEC SON NOUVEAU CLUB DE NEUCHATEL
Une forme de liberté

ce qu'il disait au début de la saison : « Je ne suis que joueur. »

Et Vogel est mis à l'écart. Et Law Mantula, l'homme de la réussite, revient. Le jeu s'améliore quelque peu dans un premier temps, puis frôle à nouveau la médiocrité. Pour avoir vu Neuchâtel jouer plusieurs fois dans la saison, j'ai pu pourtant apprécier le travail important accompli par Guillou : une intelligence de jeu naturellement intacte, une condition physique bonne, des idées lumineuses (souvent incomprises), une plus grande envie de faire jouer les autres que de prendre des risques individuels. Jean-Marc Guillou ne joua jamais mal. Je crois que même s'il le voulait il n'y parviendrait pas tant sa technique est admirable.

La vérité oblige pourtant à dire que Guillou ne parvint jamais à crever l'écran individuellement ni à aider Xamax à sortir de la médiocrité où il vécut toute la saison.

Guillou était plutôt en stage helvétique, à l'étude d'un championnat dont il décela très vite les caractéristiques : une qualité technique très moyenne mais un engagement physique d'une dureté excessive.

La saison s'est donc terminée sans joie ni grande déception pour l'ancien Niçois, mais Gilbert Facchinetti avait eu le temps de découvrir l'homme. Les joueurs de Xamax également. Aussi, quand tomba la nouvelle que l'équipe serait dirigée cette année par Guillou, personne n'en fut vraiment surpris.

Et voilà donc Guillou aujourd'hui dans un rôle de patron. Il sera cette fois jugé différemment. Déjà, il a réussi du bon travail en enrôlant Karl Engel, le meilleur gardien du pays, et il sait qu'on va suivre sa nouvelle carrière avec attention après lui avoir accordé une année d'observation, de stage, comme il se plaît à le répéter.

Ceux qui, dans le football, croient encore à l'importance de l'intelligence, d'une forme de liberté chère à Jean-Marc Guillou, attendent, comme moi, avec impatience, le travail de l'entraîneur-joueur français désormais un peu plus... suisse. (Nobert Eschmann.)

LE PETIT HOMME TOUT NOIR

Il est arrivé dans une petite 2 CV jaune qu'il a garée juste devant la porte du stade. Pas très prudent, cet homme-là ! Pantalon gris un peu serré, pull écossais, un foulard noir à pois blancs. Genre jeune homme bien sage qui à l'école devait affectionner le premier rang. Il s'est approché de Léon qui tous les dimanches tient la buvette. La buvette, c'est peut-être un grand mot. Il est simplement assis sur une caisse de bière et il empoche trois francs à chaque fois que quelqu'un vient se servir...

Et à Léon, il a dit : « Pardonnez-moi de vous déranger, monsieur, mais pourriez-vous m'indiquer le vestiaire de l'arbitre ? »

Léon n'a pas montré tout à fait la même courtoisie. Il s'est retourné vers une espèce de grand escogriffe qui tentait désespérément de faire de quelques bouts de ficelle un filet derrière un but et a hurlé :

« Ohé, Dédé, viens voir. Il y a un pékin qui réclame le vestiaire de l'arbitre. » Et il a éclaté de rire. Si fort que d'une vieille cabane en bois toute proche, une tête est sortie. Par la fenêtre. Ce n'était pas difficile puisqu'il n'y avait pas de carreaux. Se retournant vers l'intérieur, parlant visiblement à des gens qui s'y trouvaient, la tête a alors appelé : « Hé, les gars, venez voir : un arbitre. »

L'objet de cette curiosité, sans s'en montrer particulièrement courroucé, s'en trouva pourtant un peu étonné : « Vous paraissez très surpris que je sois là », laissa-t-il tomber d'un air pincé.

C'est Léon, de la buvette, qui prit le dialogue en main :

« — C'est qu'on n'a pas encore eu un arbitre de la saison. Troisième série départementale, ils ne connaissent pas. Et on ne s'en est pas porté plus mal. On a gagné tous nos matches chez nous. Il vaudrait mieux que ça continue. Hein, Dédé ?

— Sûr, Léon, sûr... Ce serait dommage que le monsieur vienne gâcher toute notre saison juste le jour où on rencontre ces enfoirés de l'espèce de village d'à côté. »

Les voisins et adversaires du jour dont parlait Dédé arrivaient justement. Deux à mobylette, deux à vélo, le reste dans une 403 Pijo : leur vestiaire. La cabane était réservée aux locaux.

Pendant ce temps Monsieur l'arbitre indisposait stupidement le gros Léon :

« — Vous ne m'avez toujours pas dit où était mon vestiaire ?

— Vous ne comprenez pas facilement, vous. Il n'y a pas de vestiaire pour vous.

— Mais enfin, les règlements de la Fédération vous obligent à...

— Ici, on n'a pas de sous, m'sieu. Alors on n'a pas de règlements. Et c'est pas vous qui allez y changer quelque chose. Vous avez un vestiaire tous les dimanches ? »

Et c'est là que l'arbitre commit une des plus belles erreurs de sa vie :

« Je viens de passer mon diplôme, avoua-t-il. C'est mon premier match officiel aujourd'hui. »

En voyant la face rougeaude du gros Léon s'éclairer, il s'aperçut immédiatement qu'il avait dit une bêtise. N'en aurait-il pas été conscient qu'il en aurait été convaincu par les paroles féroces qui suivirent :

« Hé, les gars, on a touché un débutant. Ça va être beau... »

« Il faut être ferme mais courtois, même avant le match », disait le manuel du parfait arbitre qu'il avait encore consulté le matin même. Il y ajouta une certaine notion de prudence en amorçant un mouvement de retraite qui le conduisit jusqu'à ce vestiaire qu'il avait tant réclamé : sa propre voiture.

Quand il en ressortit, il avait fière allure. Tout était parfait. De la chemisette aux chaussures cirées, en passant par la culotte. Tout était noir, du plus beau noir. Seule tache claire, une inquiétante et grosse paire de lunettes qu'il s'était posée sur le nez, laissant penser que peut-être sa vue...

Assurément, il avait repris son autorité : « Les licences, s'il vous plaît, réclama-t-il. »

Justement Dédé les avait dans sa poche. Celles des visiteurs paraissaient plus difficiles à joindre.

« Je crois que c'est Roger, le boucher, qui les a », murmura timidement un gamin qu'un complaisant médecin de campagne avait dû faire bénéficier d'un triple surclassement pour faire le 11e chez les hommes.

« — Et où est ce monsieur Roger ?

— Je crois qu'il boit un coup au café de la Mairie.

— Si je n'ai pas les licences, il n'y a pas de match ! »

On s'acheminait vers un incident quand Roger et ses licences apparurent...

Tout était donc en ordre. Ou presque. Car Monsieur l'arbitre eut encore l'idée saugrenue de vouloir contrôler les licences. Initiative qui ne recueillit pas l'assentiment de tous comme le lui confirmèrent quelques réflexions du genre : « Il est malade, ce mec... Il se croit à la Coupe du Monde... On n'est pas chez les flics ici... S'il veut ma photo, y va l'avoir... Il a dû voir ça à la télé... »

« Très bien, messieurs, puisque vous êtes d'accord entre vous pour ne pas faire de contrôle, nous pouvons y aller », lança-t-il alors avec beaucoup de diplomatie. Le métier commençait à rentrer.

Ce qui ne rentrait pas, aux vestiaires, en revanche, c'étaient les restes des équipes réserves censées jouer en lever de rideau et qui n'en finissaient pas d'une bagarre générale apparemment bien accueillie puisque l'un des protagonistes, le combat achevé, revint en disant : « On s'est bien régalé aujourd'hui... »

Pas vraiment rassurant.

Mais l'arbitre avait bien d'autres sujets d'inquiétude. Deux gros sujets même. Le gros Léon et le gros Roger, qui s'étaient emparés de deux espèces de torchons sales et qui se présentaient comme juges de touche. Mais que faire d'autre ? En troisième série, on ne se déplace pas avec deux juges de touche. Notre petit homme en noir voulut alors leur donner quelques indications, leur évoquer les hors-jeu de position.

Ses deux assesseurs le coupèrent vivement : « On sait, on sait », pour repartir chacun de leur côté, convaincus tous deux qu'une seule règle était la bonne : lever le drapeau chaque fois que son équipe était en danger.

Notre arbitre vit bien que les filets étaient troués, que les maillots n'étaient pas tous les mêmes, que les lignes n'étaient pas droites, que le point de penalty n'était pas à distance, que ceci et que cela, mais il abandonna vite l'idée de tout remettre en ordre.

Il donna donc son premier coup de sifflet officiel d'une carrière qu'il espérait pleine de joies et de satisfactions. Quelques secondes plus tard, il sifflait à nouveau pour demander à ses juges de ne pas se mettre du même côté !

Et puis, les minutes filèrent. Le match n'était pas si mauvais. Certes, l'audacieux qui se lançait dans un dribble avait les meilleures chances de finir le nez dans une bouse de vache, certes le hors jeu avait des règles sensiblement modifiées par Roger et Léon, mais l'am-

biance restait sereine. Tout juste notre homme au sifflet entendait-il de temps en temps voler quelques phrases qui ne lui étaient certainement pas destinées : « C'est la première fois qu'il voit un match de foot... Il se fait engueuler toute la semaine par sa bonne femme, alors ici il fait le malin... Complètement bigleux ce mec... Quel c... En face, ils ont dû lui promettre un cochon... Vendu... Acheté... Quand tu penses qu'il va réclamer dix sacs à la fin... C'est vraiment un tocard. »

Bref, tout se passait bien. Trop bien, car notre ami se laissa aller à un acte de folie. Parce qu'il avait vu un arrière local (le fils de l'épicier) dégager de la main sur la ligne un tir adverse, il ne trouva rien de mieux que de siffler un penalty. Quel scandale ! Le gros Léon eut beau lui expliquer que tout le monde avait vu, sauf lui, qu'il avait dégagé de la tête, cet arbitre de malheur ne voulait pas en démordre. Le ton monta très vite et l'homme en noir se retrouva rapidement dans le rôle d'un prunier secoué par quelques paires de mains. C'en était trop. Il était temps de sévir. « Il faut être ferme mais courtois », disait le manuel. Il voulut donc sortir un carton jaune pour le brandir sous le nez d'un des contestataires. Mais soit que sa chemise neuve fût trop glissante, soit que l'énervement lui ait fait perdre une partie de son sang-froid, il sortit à la fois le jaune et le rouge et les lâcha tous les deux.

Et vous allez voir comme la vie est parfois injuste pour les défenseurs de la loi.

Se penchant vivement pour les ramasser, ses lunettes tombèrent, ce qui, incontestablement, le plaçait en état d'infériorité. On côtoyait le drame. Lorsqu'il les récupéra, quelques crampons anonymes avaient fait leur œuvre...

Il aurait pu se laisser aller au découragement. Il refusa. Stoïque devant l'adversité, il ne céda pas aux pressions pas tout à fait affectueuses des joueurs (il avait raison), il ne céda pas à l'odieux chantage du gros Léon qui le menaçait d'abandonner son poste de juge de touche (il avait raison), il ne s'inquiéta pas des paroles du grand Dédé qui lui promettait une note salée à la fin du match (il avait tort). Il ordonna donc de tirer le penalty. Ce dont se chargea le capitaine adverse d'un puissant et aérien tir qui frôla la cime des peupliers, et évita d'un rien la rivière.

Tout était bien. Les autres ne gagneraient pas aujourd'hui. Le match s'acheva donc sur un score nul, mais sans que la colère de la foule soit calmée. La majorité des spectateurs (sept sur douze) en voulait visiblement à notre arbitre et reprenait en chœur un slogan fort répandu, l'incitant à aller se réfugier dans un endroit que les gens à peu près bien appellent le petit coin. Les farceurs... Il n'y avait même pas de vestiaires !

On entendit son soupir de soulagement à dix lieues à la ronde lorsqu'il exhala son ultime coup de sifflet. Il était réellement un arbitre aujourd'hui. Et, malgré les insultes qui pleuvaient autour de lui, malgré les quolibets, malgré les cris qui frôlaient la haine et la rage, il ne pouvait s'empêcher de ressentir un certain sentiment de satisfaction. De devoir accompli.

Jusqu'à ce qu'il atteigne sa voiture. Jusqu'à ce qu'il découvre ses deux pneus arrière crevés...

« Il faut être ferme et courtois », disait le manuel.

Le grand Dédé avait disparu.

LE JUGE DE TOUCHE A FAILLI TIRER

M. Fortunato de Azevedo, arbitre de touche, a bien failli se servir de... son pistolet, lors du match de deuxième division portugaise entre Feirense et Lexoes. A la fin du match, brandissant d'une main son autorisation de port d'arme et de l'autre son « calibre », il s'est précipité dans les vestiaires et a mis en joue un dirigeant mécontent de son arbitrage ! Il fut heureusement désarmé. (G.M.)

LES CANARIS VOLENT A L'EST

Mesdames les Nantaises avaient grimacé. La Coupe d'Europe, d'accord, mais à condition qu'elle s'accompagne de quelques voyages touristiques. « Valence, par exemple », avait même dit Suzanne Michel sans savoir encore qu'elle avait une forte dose d'humour noir. Et après la gentille balade irlandaise, ce fut... Bucarest. De quoi vous faire râler 90 minutes et plus. La mer, le soleil, le tourisme, ce serait pour une autre fois. Pour le prochain tour, peut-être...

Les maris, eux, n'étaient pas trop mécontents. Seule une qualification les intéressait, qu'elle soit acquise dans le plus beau pays du monde ou ailleurs. Alors pourquoi pas Bucarest, que les Monégasques avaient terrassé un an plus tôt ? Lorsque Henri Michel, dans son repaire de « La Boule d'Or », au Temple-de-Bretagne, en avait parlé avec ses amis de toujours, Hubert, Alice, Pascal et Dominique, il avait retrouvé son accent méridional pour affirmer : « Le coup est jouable à condition d'être sérieux. »

Et être sérieux lorsqu'on est libéro, cela veut dire être prudent, se conduire comme un défenseur d'abord. Donc ne



PÉCOUT DEVANT IORDACHE, LE GARDIEN DE BUCAREST, SUR LE POINT DE MARQUER
Pesant de tout son poids sur la défense roumaine



BOSSIS DÉBORDE NETTEMENT LE MOSCOVITE PÉTRUCHINE
Leurs défenseurs ne renieront jamais l'esprit du club

pas folâtrer au milieu du terrain comme on aime à le faire. Un crève-cœur pour Henri Michel. Une obligation aussi au début de la première manche contre les Roumains de la Steaua Bucarest car les Raducanu, Ionescu et autres Dumitru étaient animés des intentions les plus conquérantes. Maîtres du milieu où la lenteur de Enzo Trossero était un atout pour les adversaires, les Roumains dévalaient en vagues serrées vers Bertrand Demanes qui devait à tout instant secouer sa grande carcasse. Déjà, dans les tribunes de Marcel Saupin, on commençait à regretter que Michel soit confiné à d'obscures tâches défensives au lieu de faire profiter l'organisation nantaise de quelques-uns de ses coups de génie.

Et, à la mi-temps, si rien n'avait été marqué, c'étaient assurément les Roumains qui avaient réalisé la mauvaise affaire. Dans les vestiaires, Henri Michel lui-même était au bord de la colère. Mais cette fois il ne s'en prenait pas à Eric Pécout, dont il a parfois regretté les « absences » en match, mais à toute l'équipe qui manquait singulièrement d'ambition et d'agressivité. Pécout, en revanche, effectuait un travail en force assez colossal, pesant de tout son poids sur une défense roumaine qu'il fatiguait peu à peu, même si ses actions n'étaient pas toujours spectaculaires.

Henri Michel avait fort bien compris combien le travail de sape de son avant-centre pouvait être précieux et après une heure de jeu, c'est sur un centre de son capitaine qu'Eric Pécout marquait son premier but de la soirée.

Enfin on respirait. La cavalerie légère des jaunes était lancée et les Roumains allaient comprendre qu'on ne plaisantait pas toujours sur les bords de la Loire.

Sept minutes plus tard, en effet, on ne plaisantait pas dans les tribunes. C'était la stupéfaction. Les Roumains avaient marqué à deux reprises et déjà leurs folles embrassades montraient qu'ils pensaient en avoir obtenu assez pour jouer le troisième tour de la Coupe des Coupes.

C'était oublier qu'Eric Pécout, à l'image de tous les Nantais, ne voulait pas cette année d'une nouvelle désillusion européenne. Et alors que lordache en était encore tout à sa joie, il ne vit pas Pécout lui filer sous le nez pour l'égalisation.

Une bonne chose de faite, mais encore insuffisante. Jean Vincent ordonna alors de se lever du banc de touche celui que tout le monde allait baptiser le joker. José Touré, la semaine précédente, était déjà rentré en fin de match face à Bastia, pour donner aux Nantais deux points qui s'avéreraient si précieux en fin de saison. Cette fois l'affaire était plus délicate et la Coupe d'Europe pouvait l'impressionner. Pas avec l'insolence de la jeunesse qui est la sienne. Lorsqu'il prit la place d'Enzo Trossero, il avait déjà des allures de vieux briscard. Des allures de félin aussi qui vite troublèrent ses adversaires. Pour eux, il était un être étrange venu d'ailleurs, capable de tous les sortilèges, et ils ne savaient par quel bout le prendre. Surtout à la 82e minute quand il surgit pour, d'un coup de tête, offrir la victoire aux Nantais.

Ce fut un beau chahut dans le stade et pour beaucoup José Touré était une découverte. Ceux qui l'avaient vu dans les petits matins frais de la Jonelière à l'entraînement avec la troisième division savaient depuis longtemps déjà que Touré avait des qualités exceptionnelles. Elles ne pouvaient que s'affirmer au contact de Jean-Claude Suaudeau.

Ce petit bonhomme-là a une part insoupçonnée dans la réussite du F.C. Nantes et tous les joueurs qui tous, hormis les étrangers, ont appris leur métier avec lui, lui en sont reconnaissants. Beaucoup même aiment de temps en temps retrouver ces innombrables jeux qu'il invente et qui lui permettent de toujours transformer les entraînements en moments passionnants.

Touré avait été ces derniers mois l'un de ceux qui riaient le plus fort avec ses jeunes copains de la troisième division, mais Jean-Claude Suaudeau savait qu'un jour il s'en irait avec les grands de la première division où sa classe éclaterait.

Héros d'un soir, à la « une » de toutes les gazettes du lendemain, José Touré était du déplacement à Bucarest. Mais pas du match. Enzo Trossero était suspendu, mais Jean Vincent avait peur que la rencontre ne soit une bataille et il avait préféré glisser Tusseau au milieu et appeler Ayache au poste d'arrière. L'entraîneur ne se trompait pas, à la grande tristesse d'un Suisse du nom de Dorflinger venu dans ce qui allait être une galère pour... arbitrer. Pendant un quart d'heure tout se passa à peu près bien. Jusqu'à ce que Ionescu inscrive un but qui, à ce moment, qualifiait la Steaua. Mais alors, au lieu de continuer à jouer un football plaisant et offensif qui sans doute leur aurait procuré bien des satisfactions, les Roumains pensèrent que le meilleur moyen d'atteindre les quarts de finale était d'imposer une épreuve de force. Sur une pelouse que la pluie transformait peu à peu en bourbier, le danger était alors à chaque pas, et Victor Trossero, par exemple, doit encore se demander comment il est revenu à peu près intact de son explication avec Nitsu. Et, au milieu de tous ces mauvais gestes qui se multipliaient, de Ayache à Dumitru, un joueur se signalait particulièrement, Stoica. Chacune de ses attaques de balle était un geste qui, dans la rue, lui aurait valu une peine de prison, et M. Dorflinger, même s'il oubliait souvent de siffler, ne pouvait pas ne pas être agacé par l'attitude du Roumain...

Aussi se montra-t-il soudain intraitable lors d'un incident qui allait faire basculer le sort de la rencontre. Après une nouvelle faute de Stoica, Henri Michel se préparait à tirer le coup franc, mais le Roumain, obstinément collé au ballon, l'en empêchait. Tout alla alors très vite. Petit et discret coup de pied de Michel dans le tibia de Stoica, réplique immé-

diate du Roumain en direct du droit, esquive du Nantais, intervention de l'arbitre qui expulse Stoica. En n'ayant pas maîtrisé leurs nerfs, les Roumains se battaient eux-mêmes. Sur un terrain où chaque foulée était une folle dépense d'énergie, jouer à dix était à la limite de l'impossible.

Les Roumains le tentèrent un moment, mais vite Pécout et Amisse allaient les mettre à la raison. Un débordement du petit ailier et une reprise en deux temps de l'avant-centre, Nantes avait égalisé. Une percée de l'avant-centre dont le tir s'arrête sur la ligne dans une flaque de boue, un sprint rageur de l'ailier qui pousse le ballon au fond, Nantes avait gagné son quatrième match consécutif de Coupe d'Europe.

Les femmes des Nantais, dont quelques-unes avaient préféré rester à la maison, pouvaient respirer. Elles étaient toujours qualifiées et une dizaine de jours plus tard elles attendaient avec impatience le tirage au sort des quarts de finale. Elles rêvaient déjà du Portugal (Boavista), de l'Espagne (Barcelone et Valence), de l'Italie (Juventus), de la Suède (Göteborg), de Londres, même (Arsenal) où elles pourraient faire des emplettes. Ce fut... Moscou.

A défaut de bronzage, au moins pourraient-elles acheter un peu de caviar. Elles ignoraient encore qu'il avait augmenté. En revanche, elles se doutaient que l'hiver russe était arrivé. Si bien arrivé, même, que le match, prévu à Moscou, se déroula en pleine Géorgie, à Tbilissi. Heureusement pour Julie Pécout qui, au moins, voulait, en allant en U.R.S.S., visiter Moscou, le voyage des supporters prévoyant un arrêt de deux jours dans la capitale soviétique.

Pendant ce temps, les Nantais étaient déjà à Tbilissi où ils partageaient le même hôtel que leurs adversaires. Les Moscovites d'ailleurs ne se sentaient pas particulièrement chez eux, craignant même que le public géorgien ne soutienne les Français. Ils n'avaient pas complètement tort car Henri Michel et les siens récoltèrent la majorité des applaudissements à leur entrée sur le terrain. Mais de toute façon l'ambiance n'aurait pas été chaude tant il était difficile de s'enflammer sous les averses de neige.

Ce match devait surtout mettre fin à une réputation. Celle de Nantais romantiques, jouant bien au football mais ratant ses grands rendez-vous, s'offrant de belles chevauchées mais manquant de sérieux. A Tbilissi, plus encore qu'à Bucarest, les Nantais étaient d'authentiques combattants, luttant sur chaque ballon comme s'il était le bien le plus précieux du monde, jetant leurs corps en travers des charges soviétiques, se conduisant même parfois en bien vilains garçons au point que M. Eriksson sortit trois cartons jaunes pour Tusseau, Ayache et Michel. « Incroyable, râlait ensuite le capitaine nantais. C'est vrai que j'ai cisaillé l'attaquant russe, mais c'était ma première véritable faute du match. Aussitôt il me donne un avertissement. Me voilà maintenant avec une menace de suspension sur la tête. Tu te rends compte, tu peux être aux portes de la finale, et un petit carton de rien du tout te bloque à la maison. »

Henri Michel n'était pas encore aux portes de la finale, mais bien à celles des demi-finales après cette sortie géorgienne. Les Nantais l'avaient en effet terminée avec deux buts d'avance, récompense de leur sérieux et de leur abnégation, récompense aussi de deux actions offensives de leurs défenseurs qui ne renieront jamais totalement l'esprit du club.

La première se situa à la 56e minute quand Thierry Tusseau, parti à grandes enjambées du milieu du terrain, déclencha des 30 mètres un superbe tir qui laissa Gontar figé dans les glaces.

La seconde survint une demi-heure plus tard avec un débordement de

Bibard, entré remplacer Rio, que Pécout conclut d'une petite pichenette pour son septième but européen.

Les Nantais avaient enlevé leur cinquième succès consécutif, leur troisième à l'extérieur aussi, et personne ne doutait qu'ils avaient déjà en poche le billet pour les demi-finales.

Bien sûr, dans les deux semaines qui précédèrent le match retour, l'équipe sembla s'effriter. Bien sûr, José Arribas et ses Lillois vinrent à Saupin les éliminer de la Coupe de France. Bien sûr, Loïc Amisse était blessé. Mais tout de même... On ne perd pas chez soi le bénéfice d'une victoire à l'extérieur en Coupe d'Europe. A moins d'avoir affaire à un grand. C'était justement le cas ce jour-là pour Dynamo de Berlin. Les Allemands de l'Est, forts de leur victoire à Nottingham (1-0) à l'aller, étaient persuadés qu'ils allaient sortir le champion d'Europe. Trevor Francis et Robertson ne l'entendaient pas de cette oreille et à Berlin ils menaient 3-0 à la mi-temps pour se qualifier d'abord, et poursuivre ensuite leur chemin jusqu'à la finale victorieuse de Madrid où Peter Shilton sut contenir les Hambourgeois de Keegan après la réussite initiale de Robertson.

Au stade Marcel-Saupin, ce 19 mars, on ne pensait pas à tout ce beau monde. On s'apprêtait à fêter la qualification nantaise. Et à 20 h 30 tout était à l'eau. Ou plutôt tout était à recommencer car les Soviétiques menaient 2-0. Sans doute serait-il trop facile de dire que les Nantais ne s'étaient pas suffisamment concentrés. Ils savaient assurément que le match n'était pas joué, mais en voulant éviter de prendre des risques, ils adoptèrent un faux rythme, un tantinet indolent, sans mettre en danger un adversaire qui misait tout sur la vitesse

PÉCOUT DANS LES PIEDS DE JACUBIK ET RESNIK
Luttant sur chaque ballon



JOSE TOURE A LA LUTTE AVEC RESNIK

Plus joker que jamais



de ses contres. Et en une demi-heure, deux camarades du nom de Minaev et Gazzaev avaient marqué !

Nantes aurait pu sombrer à ce moment si dans ses rangs il n'y avait eu Henri Michel. A celui-là, tout le Pays de Loire érigera un jour une statue. Dix fois, cent fois, mille fois, il a sauvé le F.C. Nantes tout en étant un merveilleux exemple. Rien d'étonnant à ce que l'état major de la Fédération veuille le nommer dans les années prochaines le guide de l'équipe de France. Rien d'étonnant non plus que le F.C. Nantes ait tout fait pour le garder dans la maison.

C'est donc au moment où le bateau nantais allait à la dérive dans la tourmente moscovite qu'en grand capitaine Henri Michel redressa la barre. D'un tir que les télévisions du monde entier se sont arraché ensuite tant il était pur, tant il était puissant, tant il était précis. C'était plus qu'un soulagement, c'était une bouffée de bonheur pour les jaunes.

Mieux valait pourtant se mettre à l'abri d'un éventuel et nouveau contre, et c'est Touré, plus joker que jamais, qui s'en chargeait d'un petit coup de patte à la 70e minute. Bien lui en avait pris car dans les dernières minutes ces Soviétiques, beaucoup plus entreprenants qu'au match aller, marquaient à nouveau. Un troisième but qui consacrait la première défaite européenne de la saison des Nantais.

Il restait à attendre le tirage au sort pour savoir si Nantes avait une chance d'être la première formation française à enlever une Coupe d'Europe. De toute façon, les canaris ne voleraient plus vers l'Est. L'adversaire pouvait être l'Arsenal de Brady, la Juventus de Bettega ou le Valence de Kempès. Ce fut, hélas ! qui vous savez...

LA SOLIDARITÉ N'EST PLUS CE QU'ELLE ÉTAIT

Trois équipes françaises en quarts de finale de Coupe d'Europe... Ce n'était encore qu'un rêve, mais si tentant. Les Nantais avaient vite réglé leurs affaires avec Dynamo Moscou, mais, pour Saint-Etienne et Strasbourg, les soucis s'annonçaient nombreux. On ne se frotte pas sans trembler à Moenchengladbach et Ajax Amsterdam, deux des plus prestigieuses formations. Robert Herbin, pourtant, estimait les Allemands à la portée de ses Stéphanois, même si les Verts ont toujours préféré se déplacer lors du premier match. Cette fois, la première manche se déroulait à Geoffroy-Guichard et il s'agissait d'être très prudent. Herbin l'avait dit et répété à ses joueurs lors des derniers entraînements : « Attention aux montées des arrières latéraux qui chercheront à vous prendre à revers, attention à la vitesse des ailiers qui peut nous poser des problèmes, attention aux imprudences qui pourraient nous conduire à nous exposer aux contres. »

Chacun savait combien Moenchengladbach était dangereux, même, et surtout, à l'extérieur. Les chiffres d'ailleurs étaient éloquents. Sur 74 rencontres de Coupe d'Europe, les Allemands n'en avaient perdu que neuf. Les Stéphanois pouvaient aussi répondre qu'à domicile ils n'avaient subi qu'une seule défaite en 29 rencontres, mais l'A.S. Saint-Etienne 1980 n'avait sans doute pas les mêmes vertus que ses devancières. On n'en



JEAN-FRANÇOIS LARIOS POURSUIVI PAR DEL'HAYE (MOENCHENGLADBACH)
Larios et Élie ne savaient plus où se mettre



TÊTE ET BUT DE NICKEL : FARIZON ET SANTINI ARRIVENT TROP TARD
Les faillites individuelles aggravaient la faillitte collective

était pas certain avant le coup d'envoi, mais, dans l'entourage des Verts, on s'inquiétait tout de même de quelques frictions d'entraînements, de quelques querelles de matches ou de petites déclarations platiniennes du genre « Saint-Etienne n'a pas de fond de jeu ».

Robert Herbin n'en parlait jamais, mais cette solidarité qu'il sentait s'effilocher était l'une de ses préoccupations. Debout, seul, les mains dans les poches, surveillant l'échauffement des Allemands comme il avait procédé pour Eindhoven, il ne sentait pas l'optimisme le gagner. Au contraire...

Il ne pouvait pourtant se douter de ce qui allait tomber sur la tête des siens et, deux heures plus tard, les vestiaires des Verts avaient des allures de tombeau. Les rares phrases qu'on chuchotait faisaient mal.

« Autrefois, c'était tous pour un, un pour tous. Aujourd'hui, c'est chacun pour soi. » Celui qui prononçait ces mots se rhabillait, lentement. Blême. Comme un automate. Un peu partout autour de lui, on cherchait des explications à l'incroyable déroute (4-1), au cauchemar que vivaient les Verts dans leur propre antre. Lui qui avait connu les heures les plus glorieuses, qui avait disputé cette fameuse finale de Glasgow, qui venait de se brûler les ailes au contact des diables allemands, lui ne cherchait pas. Il condamnait.

En se cachant pourtant. Dans l'anonymat. L'état-major stéphanois avait prévenu : pas de déclarations intempestives, ou alors... « On lave le linge sale en famille », avait répété le président Rocher, oubliant quelques affaires : Bosquier-Carnus, Keita, Revelli ou Larqué. Mais quand la détresse vous tient, il est bien difficile de se taire.

Jean-Michel Larqué n'avait plus à avoir les mêmes craintes. Il n'appartenait plus à « la grande famille ». La France entière avait suivi ses débuts télévisés aux côtés de Thierry Roland. Pendant 90 minutes, il avait pu ou su rester mesuré, ne cachant pas son effarement, mais évoquant surtout le manque d'équi-

libre de la formation stéphanoise. Quand il avait posé son casque et son micro, alors il avait craqué : « Ce ne sont pas les mêmes Verts que nous », avait-il laissé tomber. C'était dur, très dur. C'était clair, très clair.

Mais, ce soir-là, pouvait-on avoir une autre attitude ? En dépit de l'attachement que l'on porte au club stéphanois, malgré la reconnaissance que le football français doit avoir pour Herbin et sa bande, il fallait bien ouvrir les yeux. Les Verts 1980 n'avaient plus en commun avec leurs aînés que la couleur de leur maillot. Et c'est une poignée de fantômes où les faillites individuelles aggravaient encore la faillite collective, que Moenchengladbach avait balayée... Où était la rigueur défensive qui avait permis de contenir des attaques aussi prestigieuses que celles d'Eindhoven, du Bayern ou de Kiev ? Où étaient les demis du genre Bathenay, Synaeghel, Larqué, qui savaient si bien s'emparer du milieu de terrain pour s'y installer ?... Où étaient ces attaquants collectifs et solidaires qui seraient morts sur le terrain plutôt que de laisser filer un adversaire ?...

Ce mercredi bien sombre, un Patrick Revelli a dû frémir devant sa télévision sochalienne en voyant un défenseur, Ringels, s'en aller tranquillement sur le flanc gauche offrir les deux premiers buts à Nielsen et Nickel.

Un Bathenay a dû avoir des difficultés à comprendre comment Nielsen ou Lienen pouvaient s'offrir des percées de plus de 40 mètres au milieu de quatre ou cinq Stéphanois et permettre ainsi aux Allemands de mener 3-0 à la 22e minute et 4-0 à la 37e... Et ce n'est pas le penalty transformé en seconde mi-temps par Platini pour une faute sur Zimako, rentré quelques minutes plus tôt, qui pouvait changer quelque chose à l'af-

TACLE EFFICACE DE DEUTSCHMANN SUR LERBY (AJAX)
Une détermination disparue depuis des semaines



faire. Il faisait plutôt l'effet d'un clin d'œil moqueur et Kneib, le gardien allemand, assurait même, avec un grand sourire, qu'il ne l'avait pas arrêté pour ne pas causer de peine supplémentaire aux Stéphanois.

Dans le camp des Verts, l'heure n'était pas à l'humour. « Le premier but est arrivé trop tôt », murmurait Herbin. « C'est une faillite collective, lançait Platini. On s'est exposé aux contres en pensant peut-être rééditer le coup d'Eindhoven. Il va falloir tirer des enseignements entre nous. » « Ils dépassent quatre fois le milieu de terrain et on encaisse quatre buts », fulminait Larios. Et si l'on voulait rire un peu, mieux valait prendre la foulée de Georges Marchais qui avait suivi le match dans la même tribune que son ennemi intime François Mitterrand et qui s'offrait un bon mot en partant : « Au moins, quand je viens tout seul, sans Mitterrand, Saint-Etienne gagne. »

Apparemment, sur le front de la gauche, on ne savait plus se serrer les coudes. Pas plus qu'à... Saint-Etienne.

Ce qui éclatait au grand jour devant Moenchengladbach, c'est ce qui avait percé à Sochaux, à Nantes ou devant les modestes Brestois.

Au moment où des joueurs avaient des accès de vieillesse, tels Farizon et Curkovic, où d'autres étaient à court de forme, comme Janvion, Rep et Rocheteau, où d'autres encore — n'est-ce pas Larios et Elie ? — ne savaient plus où se mettre, où enfin le jeu collectif était rangé au rayon des souvenirs, les Stéphanois avaient perdu la plus grande de leur vertu, la solidarité.

Dans le jeu d'abord. C'était évident lorsqu'on voyait un Janvion diminué physiquement souffrir tout seul, abandonné de tous, aux basques de Lienen, lorsqu'on assistait à une folle ruée vers l'attaque de tous les demis et d'Oleksiak, qui plongeaient Lopez dans le plus profond isolement, ou encore lorsque le porteur du ballon réclamait désespérément du secours.

En dehors du jeu, la situation n'était pas plus reluisante. Déjà, avant la rencontre, c'était un secret de polichinelle de parler de détérioration de l'ambiance au sein de l'équipe. Quand certains joueurs ont commencé à surnommer Curkovic « caisse à clous », ce n'était pas encore trop grave. Quand Platini a lancé « certains ne font pas leur boulot », ça l'est devenu plus. Alors, on s'est aperçu que Rep ne parlait pas beaucoup à Platini, que Platini n'appréciait guère Larios, que les contrats des uns ne plaisaient pas aux autres. Et comme si la tension n'était pas déjà grande, c'était le jour même de ce sinistre Saint-Etienne-Moenchengladbach que *Le Progrès de Lyon,* journal régional, avait publié un approximatif tableau des salaires qui affirmait que Platini gagnait 16 millions de centimes par mois et Rep la moitié.

Ce n'était donc pas dans cette ambiance qu'il fallait attendre un miracle au match retour. Certes, Platini avait lancé : « Et si nous gagnions 4-0 en Allemagne ? », mais lui-même savait que c'était une boutade. Il en était d'autant plus convaincu à la fin du premier quart d'heure que Moenchengladbach avait déjà marqué à deux reprises par Thychosen et Hannes, non sans que Rocheteau ait bénéficié dès la troisième minute d'une occasion en or.

« Si Dominique avait marqué, commentait ensuite Platini, je ne dis pas que nous nous serions qualifiés, ni même que nous aurions gagné, mais au moins il y aurait eu un match. A 2-0 pour eux, surtout après la catastrophe de l'aller, c'était fini... »

Finie aussi l'aventure européenne des Verts par une déroute dont les Stéphanois devaient tirer les leçons. En engageant des joueurs au profil plus stéphanois par exemple, tels Gardon et Battiston.

C'était indispensable aussi pour la conquête d'un titre national qui com-



UN IMPRESSIONNANT MUR HOLLANDAIS DEVANT LE GARDIEN SCHRIJVERS
Les Hollandais, sans cesse refoulés sur leurs buts

mence à aller souvent vers d'autres horizons. Il était ainsi à Strasbourg et c'est pourquoi les Alsaciens, pour la première fois de leur histoire, vivaient au même moment l'événement qu'est un quart de finale de Coupe des champions.

Pas tout à fait au même moment d'ailleurs puisqu'à l'heure de se frotter aux Hollandais de l'Ajax ils savaient déjà que Nantes était tout à son rêve soviétique et Saint-Etienne tout à son cauchemar allemand. Les mésaventures des Verts avaient de quoi inciter à la réflexion et sans doute ne furent-elles pas étrangères à une certaine retenue manifestée par les Alsaciens en début de match. Mais, bien vite, le public de la Meinau eut l'immense et bonne surprise de retrouver chez les siens une détermination qui avait disparu depuis des semaines. De Jodar à Wagner, de Novi à Piasecki, le Racing ne formait plus qu'un, comme au bon temps, obligeant les Hollandais, sans cesse refoulés sur leurs buts, à puiser au fond d'eux-mêmes pour tenir. Hélas ! Les attaquants manquaient toujours de la petite étincelle qui aurait tout fait basculer. Schrijvers pourtant dut se concentrer beaucoup et s'il avait été aussi peu inspiré que lors du Championnat d'Europe des Nations, quelques mois plus tard, les Strasbourgeois auraient obtenu une plus belle satisfaction que ce tir sur la barre de Bracci au bout d'une heure de jeu.

Gilbert Gress était satisfait des siens avouant : « Ils sont allés au-delà de mes espérances et, avec un peu de réussite, ils auraient pu gagner. Sans doute peut-on regretter une nouvelle fois notre manque de finition, mais ce 0-0 nous autorise quelques espoirs. »

Gress ne parlait pas de ce malheureux Carlos Bianchi qui traînait sa peine dans les tribunes sans comprendre encore pourquoi on l'avait engagé pour le trans-



BRACCI ET DECASTEL A LA CONQUETE DU BALLON
Au-delà de mes espérances

former en le plus luxueux des remplaçants.

Carlos, le goléador, n'était pas non plus sur la pelouse d'Amsterdam. Certes, il avait été du déplacement, mais il avait dû se contenter d'une visite au musée Van Gogh sans que Gress ne lui offre le plaisir de profiter éventuellement des toiles d'autres Hollandais. La composition de l'équipe était d'ailleurs assez bizarre avec Bracci à l'aile et un seul avant de pointe, Tanter. L'objectif était, bien évidemment, de tenir. Il fut atteint en une demi-heure. Ensuite, éprouvant sans doute le besoin de se réchauffer dans cette soirée glaciale, les Hollandais accélérèrent quelque peu et la différence fut vite prononcée. Un, deux, trois et bientôt quatre buts, et Strasbourg ne connaîtrait pas la joie des demifinales.

Il n'y avait pas grand-chose à regretter. Il était déjà magnifique d'avoir figuré parmi les huit meilleures formations d'Europe aux côtés de seigneurs du genre Real Madrid, Ajax, Hambourg ou Nottingham. Cette expérience avait aussi servi à resserrer les liens de tous et Gress pensait bien en tirer un profit plus tard.

L'HUMILIATION DE GARY BAILEY

Gary Bailey, le gardien de buts de Manchester United, se souviendra longtemps de son déplacement à Ipswich en championnat d'Angleterre : il a en effet encaissé 6 buts — tout en sauvant 2 penalties ! — dans l'une des plus étonnantes rencontres de la saison. Le comble, c'est que le père de Gary, Roy Bailey, ex-gardien de buts lui aussi, avait permis, voilà 18 ans, à Ipswich Town de remonter en première division ! Il n'assistait pas au « massacre » de son fils, ce samedi-là. (G.M.)

LA VENGEANCE FRANCO-NANTAISE

Tout commence par un bout de papier. Un simple bout de papier. Une convocation émanant de la Fédération et envoyée à chaque joueur. Rendez-vous mercredi 14 novembre, midi, à l'hôtel Valbièvre de Jouy-en-Josas.

Les années passées, l'équipe de France avait sa résidence à Saint-Germain-en-Laye, mais les démêlés de Didier Six avec la voiture d'un maître d'hôtel et l'attitude à la limite du désagréable de la direction jugeant qu'elle avait sans doute assez profité de la publicité du football, obligèrent à un déménagement dont tout le monde se félicite aujourd'hui. Les joueurs y ont trouvé un calme beaucoup plus grand, la presse un accueil mille fois plus sympathique.

Le premier arrivé est toujours Henri Guérin. L'ex-entraîneur de la sélection de 1966, l'ancien Rennais, est aujourd'hui chargé de tout l'environnement du onze de France, et particulièrement de l'intendance. Il vérifie d'abord que tout sera en ordre, les chambres, les repas, le terrain d'entraînement, la salle de billard, les équipements, etc. Les problèmes sont rares car la directrice de l'hôtel est aux petits soins pour « ses » footballeurs.

Ceux-ci arrivent en taxi, soit d'Orly, soit des gares, s'ils ont préféré venir en train. Les premiers sont généralement

LACOMBE VA CHERCHER UN BALLON DANS LES PIEDS DE GOEGH
Si j'ai choisi Lacombe c'est parce que...



les Stéphanois dont l'avion est assez matinal. Les derniers sont toujours les Strasbourgeois, Dropsy et Specht, que leur appareil fait atterrir à plus de midi.

En ce mercredi de novembre, tout notre beau monde était venu par le chemin de fer. Il n'était pas bon, en effet, de se hasarder dans les aéroports. Les aiguilleurs du ciel avaient entamé une grève qui n'en finissait pas. Rampillon, Bossis, Amisse, Pécout, Tusseau, venaient donc de Montparnasse, Dropsy, Specht, Battiston, Wagner, de la gare de l'Est, Lopez, Zimako, Ettori, Christophe, Petit, Moizan, de la gare de Lyon, et Lacombe, tout seul, de la gare d'Austerlitz. A la grande joie des chauffeurs de taxis qui, visiblement, étaient ravis, à l'arrivée, non seulement de leur belle course, mais aussi d'avoir pu converser quelques minutes avec les internationaux.

Le premier soin de chacun est de se rendre dans sa chambre. Généralement, Henri Guérin ou Marc Bourrier les répartissent par affinité. Ainsi, Platini et Rouyer adorent se retrouver. Pour affronter les Tchécoslovaques, ils n'étaient là ni l'un ni l'autre. Zimako n'avait pas non plus son compagnon habituel, Janvion, mais les petits couples se faisaient aisément, Dropsy-Specht, Bossis-Amisse, Pécout-Tusseau, Ettori-Christophe, etc.

Une fois les sacs posés, chacun redescend bavarder dans le hall. Avec Hidalgo qui s'enquiert de l'état général, avec les autres joueurs qui ont quelques bonnes histoires de championnat à raconter, avec les journalistes, avec le docteur Vrillac et le masseur Jean-Paul Sereni, avec qui on évoque les derniers bobos.

Ensuite, on passe à table et le stage est commencé. A peu près toujours selon les mêmes schémas. Une sieste après le déjeuner, un entraînement sur le terrain de l'école H.E.C., au milieu d'un immense parc, vers 16 h 30, des soins, une heure de détente consacrée au tarot pour les uns, au billard pour d'autres, le dîner, un peu de télévision et au lit... Le lendemain matin, on attaque par le petit déjeuner vers 8 heures, un entraînement à 9 h 30, une entrevue avec les journalistes à midi.

Avant d'affronter les Tchèques, ce stage était particulièrement calme car les sujets d'angoisse étaient rares. La qualification était pratiquement perdue (il aurait fallu huit jours plus tard une victoire luxembourgeoise à Prague !), Zimako était l'unique client du service médical pour une petite douleur à une cuisse et Hidalgo ne se posait guère qu'une seule question : qui jouerait avant centre ? Pécout le Nantais, ou Lacombe le Bordelais ?

« Leur style de jeu est différent, avait dit dès le premier jour le sélectionneur, et si les circonstances le permettent, ils pourraient entrer en jeu tous les deux. Pourtant, il ne faut pas oublier que nous sommes dans une compétition officielle et que nous n'avons droit qu'à deux remplaçants. »

Chaque entraînement était donc l'occasion de guetter les desseins secrets d'Hidalgo. Faisait-il une séance de tirs au but avec Pécout, récupérant des centres de Zimako et d'Amisse, que l'on était certain de la titularisation du Nantais. Mettait-il en place, dans un 8×8, une équipe où Lacombe côtoyait les deux ailiers titulaires, et aussitôt le Bordelais revenait à la « une » des pronostics.

On arriva donc ainsi jusqu'au vendredi midi, heure où le sélectionneur devait annoncer officiellement son choix. Aux joueurs, individuellement, il en avait fait part quelques minutes plus tôt à l'issue de l'entraînement. Dans un des salons de l'hôtel, il réunit donc tous les journalistes pour la traditionnelle conférence de presse. « Je pense que ce qui vous intéresse d'abord, leur dit-il, c'est la composition de l'équipe. Alors, je vous la donne : Dropsy, Battiston, Specht, Lopez, Bossis, Petit, Moizan,



MOIZAN L'ŒIL SUR LE BALLON
La facilité n'est pas une tare

Rampillon, Zimako, Lacombe et Amisse. J'attends maintenant vos questions. »

Elles tournèrent autour de trois sujets : le poste d'avant centre, l'absence de Michel Platini et l'intérêt général de la rencontre.

« Si j'ai choisi Lacombe, répondit Hidalgo, c'est parce que je pense que son style plus collectif devrait favoriser notre emprise sur le début de match. Mais si je sens à un moment ou à un autre qu'il faut davantage de punch à notre attaque, alors je ferai entrer Eric qui apportera de plus sa fraîcheur physique...

Si la France n'a pas Platini, la Tchécoslovaquie n'a pas Nehoda et je n'entends pas dire partout qu'elle est affreusement diminuée. Celui qui évoluera à sa place, avec des qualités différentes, apportera aussi quelque chose. Il en est de même avec Rampillon. D'une autre manière que Platini, Rampillon va faire beaucoup pour cette équipe de France...

Jouer en équipe de France suffit déjà comme motivation, mais il y a encore bien d'autres raisons pour se surpasser. Montrer que nous valons des adversaires qui vont être en phase finale du Championnat d'Europe. Faire plaisir à 50 000 spectateurs qui vont venir nous voir gagner. Prendre nous-mêmes du plaisir à jouer notre jeu.

Ce match a sa valeur en soi. Surtout, ne le dénigrons pas, même s'il ne peut avoir les heureuses conséquences que l'on pouvait espérer. J'aurais préféré qu'il en soit autrement, mais on ne peut toujours manger du caviar. Il arrive qu'on soit aussi heureux avec un bout de saucisson et un coup de rouge... »

Ce coup de rouge fut en fait un coup de muscadet par la grâce de quelques Nantais, tout heureux d'arriver en force dans le club France. Déjà, au coup d'envoi, ils étaient trois, et deux sur le banc des remplaçants. Tout le flanc gauche, avec Bossis, Rampillon et Amisse. Prêts à tous les exploits, prêts à jouer en pleine lumière ce football limpide qu'ils apprécient tant, à l'image de leur Henri Michel. Mais les Tchécoslovaques n'étaient pas venus avec les mêmes idées. Pour eux, un match est d'abord un résultat. Qui doit s'obtenir par tous les moyens. Le fauchage, l'obstruction, le tirage de maillot, la bousculade, le croc-en-jambe, l'anti-jeu, les mains, les ruses, les tricheries, font aujourd'hui partie de leur arsenal. Lors de la soirée du Parc, ils en donnèrent un récital. Et on ne savait pas encore que ce n'était qu'une répétition de ce qu'ils offriraient quelques mois plus tard en Italie, faisant fuir les spectateurs, endormant les téléspectateurs pour gagner (le mot fait frémir...) une triste troisième place. Les Tchécoslovaques n'en étaient pas encore là, mais à la mi-temps, chacun se demandait bien comment pourrait être marqué un but.

Josef Venglos, le patron de la bande de chenapans tchèques, devait trouver que son équipe allait trop loin. Il leur demanda d'offrir un peu meilleure figure en seconde mi-temps et d'esquisser au moins quelques attaques. Ce devait être leur perte. Lorsqu'ils revinrent, animés de meilleures intentions, ils découvrirent une formation française avec un nouveau visage. Un nouvel avant centre d'abord, Eric Pécout, animé d'une farouche volonté. Un nouvel esprit aussi, qui devait ensuite inciter Hidalgo à dire ces mots merveilleux : « Ils ont su accorder leur fierté à leurs qualités de footballeur. »

Car c'est bien sans doute une sorte de fierté qui les poussa à se jeter avec férocité sur tous les ballons, qui les vit se battre pour que ces empêcheurs de jouer en rond repartent dans leur pays avec une défaite au fond de leurs bagages. Alors, au milieu de ce qui devenait une bataille, on retrouva un style français. Fait de vivacité, d'aisance, d'inspiration. Et, à la base de cette mini-révolution, la garde jaune du F.C. Nantes. A la conclusion aussi. A la 67e minute d'abord quand, servi par Rampillon, Amisse débordait Barmos sur l'aile gauche et centrait pour Pécout dont le but faisait hurler Julie, sa femme.

A la 76e minute ensuite, quand Pécout sut admirablement démarquer Rampillon. Un tir foudroyant, des 25 mètres, alla se ficher sous la barre de Hruska.

Les Franco-Nantais étaient vengés de toutes les misères que leur avaient ménagées leurs rivaux. Même si Kozak profitait en fin de match de l'éternel relâchement des dernières minutes. Même si aussi quelques spectateurs du Parc ne pensaient qu'à siffler Moizan qu'ils jugeaient trop désinvolte, oubliant que la facilité n'est pas une tare et que le Monégasque d'alors, le Lyonnais d'aujourd'hui, en est encore au stade des promesses.

Et dans les vestiaires, les Nantais faisaient recette. Particulièrement Gilles Rampillon, auteur d'un but fabuleux 44 mois après sa première sélection contre... les Tchécoslovaques. On se bousculait autour de lui. Du coup, son voisin Bossis observait : « Et dire que je me place toujours à côté de lui pour être tranquille. Aujourd'hui, je n'arrive même pas à mettre mes chaussettes. »

Rampillon effectivement ne cessait de répéter comment il avait marqué : « C'est sur une passe d'Eric. Je n'ai pas pris le

temps de réfléchir. J'ai fait une petite feinte et j'ai frappé. Je voyais le ballon s'approcher de la barre. J'avais peur qu'il ne revienne en jeu. Et il a glissé au fond. Quelle joie... »

Il faut bien lui parler de Platini. Je m'y lance sur la pointe des pieds. Lui attendait la question. Elle ne le gêne pas :

« Platini était absent, Hidalgo m'a appelé. J'ai répondu avec joie. On me dit maintenant que j'ai réalisé un bon match. Tant mieux. Pour la suite, on verra bien et le prochain match de l'équipe de France n'est pas pour demain. On a le temps d'en reparler. Et pour une future collaboration avec Platini, « no comment ».

Quelle modestie et quelle lucidité ! Ce sont d'ailleurs les deux traits de caractère qui collent à la peau de Rampillon. Jamais il ne se mettra en avant, mais si vous avez besoin d'une analyse intelligente, courez le voir, vous ne serez pas déçus. Et, pourtant, il reste bien méconnu : « C'est incroyable, raconte souvent Hidalgo. La plupart des gens pensent que Gilles a dépassé les 30 ans ; alors qu'il en a tout juste 25. » L'homme est particulièrement apprécié dans le monde du football, et si Platini, en 1979, n'est pas devenu nantais, c'est parce que les joueurs du F.C. Nantes, Michel en tête, ne voulaient pas quelqu'un d'autre pour tenir le rôle de leur copain Gilou...

A quelques mètres de là, Eric Pécout était aussi très entouré, mais, sous l'œil ravi de Jean Vincent et du président Fonteneau qui attendaient leurs canaris aux yeux bleus pour les ramener immédiatement dans leur nid, Pécout goûtait également sa joie en toute sérénité : « Il ne faut pas négliger le travail de sape effectué en première mi-temps par Bernard Lacombe, précisait-il. J'en ai profité. Deux autres éléments m'ont aussi aidé : la présence de Rampillon et d'Amisse près de moi et la liberté que m'avait laissée Hidalgo en me conseillant de jouer comme j'en avais envie. »

C'étaient pourtant les Tchécoslovaques qui auraient le droit aux deux semaines en Italie, pour la phase finale du Championnat d'Europe des Nations, mais la joie était sur toutes les lèvres françaises, surtout sur celles de Michel Hidalgo qui apportait la plus optimiste des conclusions à cette soirée : « Nous avons retrouvé une équipe prête moralement et physiquement à affronter les éliminatoires de la Coupe du Monde, à écrire une nouvelle page d'un football français qui vient encore une fois de prouver sa valeur sans pourtant des Platini, Bathenay, Trésor, Rocheteau ou Six... »



JACQUES ZIMAKO ET GOEGH : LA MAIN DANS LA MAIN

L'AUTRE ROBERT HERBIN

Je n'ai pas une sympathie particulière pour Robert Herbin. Pas d'antipathie non plus. Il appartient simplement au monde du football dans lequel évolue le journaliste que je suis. Avec une place à part pourtant parce qu'il est l'entraîneur de Saint-Etienne et que les « verts » sont un monument.

A l'issue d'une rencontre, pas question donc de repartir sans avoir eu une déclaration d'Herbin. Lorsque les « verts » gagnaient et jouaient bien, c'était facile et même souvent agréable. Lorsque, comme la saison passée, ils ne gagnent pas toujours (c'est arrivé quelquefois) et ne jouent pas très bien (c'est arrivé encore plus souvent), l'entrevue prendrait facilement des allures de cauchemar. Herbin devient alors un mur sur lequel se heurtent toutes les questions auxquelles, lorsqu'il daigne leur accorder une attention quelconque, il ne répond que par les banalités les plus courtes. Sans jamais élever le ton certes, mais avec une forte dose de quelque chose qui ressemble à du mépris.

Sans doute joue-t-il une comédie pour renforcer encore son rôle de personnage énigmatique. A moins que, comme l'affirme un ancien Stéphanois, il n'aime plus le football et s'y ennuie. Difficile à croire d'un homme qui a ce palmarès et qui a contribué au renouveau du football français. Alors, pour cerner un peu mieux ce personnage qui me reste mystérieux, pour que tous nous le connaissions mieux, j'ai demandé à l'un de ses proches, un de ceux qui entrent dans son monde familier, de nous parler de lui. Jacques Vendroux, journaliste à

ROBERT HERBIN, PLUS ÉNIGMATIQUE QUE JAMAIS
Le départ de Rocheteau l'a touché

Radio-France, passe aux yeux de ses confrères pour avoir les yeux verts et les cheveux rouquins. Il est l'ami de Robert Herbin, il peut aussi être son défenseur si quelqu'un s'avisait de l'attaquer.

***

J'avoue très franchement que j'ai une faiblesse pour l'entraîneur de Saint-Etienne. Elle n'est pas neuve, elle date d'une dizaine d'années. Je me souviens que je me rendais à Saint-Etienne pour commenter une rencontre de championnat. Avant mon départ de Paris (je débutais à la radio) mon chef de service m'avait précisé qu'il n'était pas question de ne pas obtenir d'interview d'Herbin, mais que ce ne serait pas de la plus grande facilité.

Après la rencontre j'étais donc tout petit pour approcher Herbin, et, après m'être présenté, j'ai eu la surprise de le voir répondre avec gentillesse à toutes mes questions. Ensuite je l'ai retrouvé devant le stade pour y parler de tout et de rien, de la pluie et du beau temps, bref pour sympathiser.

Depuis ce jour-là, mes rapports avec l'entraîneur des Stéphanois ont toujours été excellents. C'est vrai qu'il n'a pas toujours facilité la tâche de certains journalistes, mais n'attendez pas de ma part que j'avoue qu'il a des têtes. Personnellement j'ai vécu l'aventure de 1976 comme un témoin privilégié, grâce au président Rocher et grâce à Robert Herbin.

Herbin peut souvent paraître froid et peu communicatif, mais je vous assure que c'est tout le contraire. Il est avant tout un homme discret qui apprécie le calme, la musique, les animaux et qui a le sens de l'amitié.

Je sais par exemple que le départ de Rocheteau pour Paris-Saint-Germain l'a beaucoup touché. Il aimait bien Dominique et il aurait souhaité le voir rester à Saint-Etienne. Mais comme Herbin a le respect des gens, il l'a laissé partir car il savait que Rocheteau ne voulait plus rester. Et c'est Rocheteau lui-même qui a déclaré : « Je regretterai Robby pour un tas de raisons. »

Ceux qui me connaissent bien savent que je ne peux pas rester cinq minutes sans parler de mon équipe de football, le Variétés Club de France. Robert Herbin justement est venu jouer avec nous plusieurs fois, et un jour il a même effectué mille kilomètres en voiture, avec Hervé Revelli, pour disputer un match dans un petit village du Pas-de-Calais.

Certains anciens Stéphanois prennent aujourd'hui un malin plaisir à faire courir des bruits sur Herbin du style : « on ne peut pas discuter avec lui », « il se prend trop au sérieux », ou encore « il rigole quand il se brûle ». Je dirai simplement à ces anciens joueurs qu'ils se sont toujours bien gardés d'oser la moindre réflexion devant Herbin et qu'il leur est bien difficile de vouloir aujourd'hui donner des leçons. L'entraîneur des verts les mène de la meilleure manière qui soit et en football il faut savoir ne pas faire de cadeaux, être intransigeant.

On parle d'une promotion prochaine pour Henri Michel, dans trois ans peut-être à la tête de l'équipe de France. C'est une idée formidable car, comme Herbin, Henri Michel a le don de mettre les gens à dix pas.

On respecte Herbin et on respectera Michel... (Jacques Vendroux.)

L'ENTRAINEUR FAIT 100 KM A PIED !

Eugenio Bersellini, l'entraîneur de l'Inter de Milan, avait parié, si l'Inter était sacré champion, de faire 100 km à pied. Il a tenu son pari et, accompagné du préparateur physique milanais, il a quitté Turin pour rallier le sanctuaire de Fontanellato. C'est la deuxième fois que Bersellini fait et tient un tel pari. (G.M.)



BUT DE DIDIER CHRISTOPHE FACE A LA GRÈCE
La grande satisfaction de la soirée



STOPYRA DEVANCÉ PAR UN DÉFENSEUR DEVANT KONSTANTINOU
Se préparer aux futures joutes

PREMIER BUT INTERNATIONAL DE YANNICK STOPYRA
Un plaisir fou au milieu de ces jeunes



LE BOYCOTT DE ZIMAKOV

L'équipe de France n'est pas une fainéante. Eliminée du championnat d'Europe des Nations, elle aurait pu rester tranquillement les pieds au chaud dans ses pantoufles. Ce n'est pas son genre. Au contraire, elle s'est offert un fameux sprint de printemps avec au programme la Grèce et la Hollande, deux qualifiées pour la campagne italienne, et l'Union soviétique, dans son repaire de Moscou.

Michel Hidalgo s'en frottait les mains. Il y avait là de quoi se préparer aux futures joutes pré-mondiales en tentant quelques expériences qu'il n'aurait peut-être pas osées dans des matches officiels. Christophe ainsi. Depuis le stage précédant France-Tchécoslovaquie, le Monégasque avait tapé dans l'œil du sélectionneur. Son tempérament, sa présence physique, son jeu de tête, son style « anglais » semblaient apporter beaucoup aux côtés d'un artiste comme Michel Platini. Et pourtant tout faillit être remis en question la veille de la rencontre. A l'entraînement, sur le stade de Jouy-en-Josas, il s'arrêta soudain, en se tenant une cuisse. Le docteur Vrillac et Jean-Paul Séréni se précipitèrent aussitôt pour déceler une contracture. C'était le forfait probable.

Christophe alors essayait de donner le change. « Ce France-Grèce n'est pas trop important. Il serait stupide de prendre un risque. Mieux vaut être en forme samedi pour le championnat avec Monaco. » Il ne trompait personne. Ses fanfaronnades n'étaient destinées qu'à masquer une immense détresse. Il tenait plus que tout à jouer au Parc des Princes. Et il joua, grâce aux soins du service médical, grâce aussi à sa robuste constitution. Apparemment il ne se ressentait plus de son mal et il fut la grande satisfaction de la soirée...

L'affaire s'était pourtant engagée bien timidement. L'attaque Lecornu, Pécout, Zimako battait des ailes, le milieu Bathenay, Christophe, Platini ne trouvait pas ses marques, et la défense n'apportait guère de soutien à ses petits camarades. Platini se dépensait certes beaucoup mais trop en retrait pour être décisif. Seul Pécout faisait planer un quelconque danger, lui qui avait dans les tribunes sa famille au complet...

Il fut ainsi à l'origine d'un petit événement du football français. On attaquait (doucement) la 7e minute quand Konstantinou faucha le pied de l'avant-centre nantais qui s'apprêtait à pivoter devant lui. C'était un penalty, le premier de Pécout depuis quatre ans dont bénéficiait l'équipe.

Les tricolores ne savaient même plus que ce genre d'exercice existait et personne n'était réellement prévu pour le tirer. Platini se chargea donc de... désigner un volontaire. Son doigt se pointa sur son vieux copain, Dominique Bathenay. Au Parc le bleu aux yeux ex-verts n'était pas dépaysé et un tir du gauche plus tard, la France menait 1-0. Ce n'était pas suffisant pour donner du rythme au match.

Les Grecs ne se souvenaient plus qu'ils avaient sorti quelques mois plus tôt la Hongrie et l'U.R.S.S. et ils faisaient surtout preuve d'une belle envie de dormir. Par contagion sans doute les Français somnolaient aussi au point de tout juste s'apercevoir que Mavros, un attaquant de race celui-là, que les meilleurs défenseurs européens ont toujours eu du mal à maîtriser, avait égalisé.

Cette fois c'était un peu trop pour le capitaine des bleus que les quelques sifflets qui descendaient des tribunes commençaient à agacer. Et comme ce capitaine s'appelait Michel Platini, les Grecs avaient toutes les chances d'aller se... faire voir ailleurs. Ce qui s'accomplit en quelques minutes.

Platini au départ, Platini à l'arrivée pour une fantastique reprise de volée (37e).

Stopyra au départ, Platini à l'arrivée pour une nouvelle et fracassante reprise de volée (62e).

Platini au départ, Christophe à l'arrivée avec une audacieuse tête plongeante (63e).

Tusseau au départ, Stopyra à l'arrivée et le premier but international du jeune Sochalien (66e).

Faites les comptes : cinq buts, un score comme on n'en voit plus en match international, et du Platini partout. Ce même Platini qui se traînait sans joie cinq jours plus tôt au stade Marcel Saupin au milieu d'une bande de verts submergés par les jaunes d'Henri Michel. Et qui ici retrouvait toute sa verve :

« J'ai pris un plaisir fou à être sur le terrain au milieu de ces jeunes qui ont fait tout ce qu'on attendait d'eux. L'équipe de France a prouvé qu'elle était digne d'être parmi les meilleures formations européennes et j'affirme qu'il faut être fier de notre victoire... »

LES CLUBS ANGLAIS MARCHENT SUR LA TÊTE

Jusqu'ici, seuls les clubs de première division, et quelques rares clubs de deuxième division, pouvaient se permettre d'aligner des centaines de milliers de livres en Angleterre pour acheter tel ou tel joueur. Le club de troisième division, Chesterfield, avide de remonter en deuxième division, n'a pas hésité à sortir 150 000 livres pour le milieu de terrain de Carlisle, Phil Bonneyman... De la folie ! (G.M.)



DEUX GRIMACES, CELLES DE DROPSY ET DE REP
Un tournant dans le football hollandais

Il ne fallait pas rêver d'un succès d'une telle ampleur face aux Hollandais, mais une simple victoire de prestige aurait suffi au bonheur d'Hidalgo. Son équipe était sensiblement modifiée et on assistait ainsi au retour de Marius Trésor, heureux de voguer quelques jours loin de la galère de l'O.M., et à la première sortie d'un débutant, Alain Couriol, qui remplaçait à l'aile droite le fantasque Jacques Zimako, dont on reparlerait avant la fin de la saison.

« Pourvu qu'il ne pleuve pas, avait confié le sélectionneur deux jours avant la rencontre. Un terrain sec nous avantagerait. » Les dieux ne l'avaient pas entendu.

Il avait plu toute la journée et les gros gabarits hollandais paraissaient devoir être plus à l'aise. Il n'en fut rien, et dans cette répétition d'un prochain affrontement mondialement nôtre, la vivacité des petits Français fit merveille. Sous la conduite d'un Platini qui peu à peu



PLATINI ET WILLY VAN DE KERKHOF LES YEUX DANS LES YEUX
Platini peu à peu retrouvait son talent

retrouvait tout son talent, les bleus jouaient vite et bien mais malheureusement sans cette efficacité, trouvée devant les Grecs, et reperdue quelques jours plus tard. Les entraîneurs italien, allemand, belge, grec, espagnol, tchèque, présents dans les tribunes, regardaient même d'un air amusé les Hollandais courir après un ballon qui les fuyait souvent. Ils prêtaient à peine attention au fait que les troupes de Ian Zwartkuis, un peu plus agacées à chaque minute, durcissaient le jeu. C'était l'annonce des féroces batailles du championnat d'Europe, c'était déjà la preuve d'un tournant dans le football hollandais. Krol ou les frères Van de Kerkhof restent de grands joueurs mais sans les éclairs d'un Cruijff ou d'un Rensenbrick, ils se transforment en horribles « matraqueurs ». En d'autres temps les Français n'auraient pu résister à de tels adversaires. Là ils s'en sortirent fort bien et faillirent même arracher la victoire à l'ultime minute sur une fantastique reprise de volée du jeune Courriol.

Le Monégasque opérait à l'aile droite à la place de Jacques Zimako qui allait retrouver son poste à Moscou. On parlait beaucoup à cette époque de la capitale soviétique, non pas à cause de cet U.R.S.S.-France amical, mais à cause de ces Jeux olympiques qui ne voulaient pas en être, et qui divisaient le monde. Boycott or not boycott, c'était la question...

⁂

Jacques Zimako semblait, lui, s'être très vite décidé. Il ne marquerait pas de but à Moscou. Ce n'était malheureusement pas une forme de protestation contre les agissements soviétiques en Afghanistan, mais surtout un aveu d'impuissance.



JACQUES ZIMAKO DÉBORDE AISÉMENT ROMANTSEV (URSS)
Trois occasions gâchées

Zimako est à coup sûr l'attaquant de pointe qui possède le plus de qualités dans le football français, mais il n'en exploite qu'une infime partie. Son adversaire direct Romantsev peut témoigner que « Zim » va vite, très vite, qu'il est imprévisible et qu'il n'avait jamais été opposé à un tel poison. Pourtant le Stéphanois n'a pas été capable de marquer le moindre but à Dassaev, le gardien de la sélection olympique que la France affrontait ce 23 mai. A trois reprises Zimako se présenta seul, à trois reprises il gâcha la superbe action qu'il avait entamée. A croire qu'il voulait être naturalisé et se faire appeler Zimakov !

Si Zimako avait marqué, l'équipe de France aurait achevé sa saison invaincue. Ç'aurait été une belle récompense pour les efforts d'Hidalgo, pour ces deux débutants du jour aussi, Bergeroo et Tigana. Le gardien lillois, même s'il manque parfois de classicisme, est pourri de qualités et, couvé par Charly Samoy à Lille, il s'affirme un peu plus chaque année. A Moscou, derrière une défense Janvion-Specht-Trésor-Bossis qui réalisa un bon match, il dut pourtant s'offrir trois ou quatre arrêts de classe. Il croyait bien préserver ainsi un match nul qui avait le mérite du résultat sinon la manière, mais à huit minutes de la fin il ne put rien sur un tir de Tcharenkov. La défaite était signée, assez triste, malgré l'excellente première mi-temps du jeune Lyonnais Jean Tigana. Hidalgo avait surpris en l'appelant et lui-même à son arrivée au stage était tout ébahi. Il avait repris ses esprits au stade Lénine et ses dribbles, sa finesse, un certain enthousiasme, tranchèrent avec l'apathie de la majorité de ses coéquipiers. Il est vrai que tous étaient au crépuscule d'une longue et éprouvante saison. Lorsqu'on arrive fin mai, si l'on n'est pas concerné par le titre ou par la Coupe de France, l'on pense aux vacances. Les écoliers comprennent ça...

PLATINI « PLEINE PAGE »

Voilà huit ans que *la Voix du Nord* ouvre mensuellement une « pleine page » sur une grande personnalité de la société contemporaine. Le principe est simple : un groupe de journalistes se rend auprès de l'intéressé et le soumet pendant une, deux ou trois heures à une série de questions approfondies portant sur sa personne, son art, mais aussi sur les grands sujets de l'actualité et de la vie.

Les domaines les plus divers sont abordés et il n'est pas rare que la sténographe de service remplisse trente à quarante feuillets dactylographiés desquels il faudra extraire les dix qui constitueront la « pleine page ». Un photographe est aussi du déplacement afin de saisir durant l'entretien les attitudes les plus expressives du sujet.

En huit ans *la Voix du Nord* a réalisé ainsi une centaine de pages auprès de grands personnages de la littérature (Malraux, Genevoix, Sagan, Bazin, Troyat), de la philosophie (Jankelevitch, Levi-Strauss), du spectacle (Brassens, Belmondo, Girardot, Ferré, Jurgens, Charron, Hirsch, Hossein, Reggiani), des arts (Simons, César), de l'aventure (Colas, Tazieff, Victor, Tabarly), de la médecine (Mathé), de la télévision (Chancel, Drucker, Poivre d'Arvor), de la gastronomie (Oliver, Bocuse), etc.

Le sport bien sûr a trouvé place dans cette prestigieuse série : Kovacs, rencontré à Amsterdam du temps du grand Ajax, Merckx, Poulidor, Thévenet, Ligier, Hinault, ...

« Et puis cette année est venu le tour de Michel Platini, nous raconte Jean Réveillon, chef du service des sports de *la Voix du Nord*. On nous avait dit ici et là : "Platini n'acceptera pas." Trop sollicité, il refuse les interviewes de longue durée. Or non seulement il a accepté, mais il s'est montré très intéressé par la formule et très intéressant pour ceux qui le côtoyèrent ce jour-là et découvrirent derrière le footballeur, en plus d'un garçon ouvert et sympathique, un homme mûr parfaitement conscient de ses responsabilités de personnage public.

Mais revenons en arrière, au moment où, deux mois plus tôt, nous avions projeté ce reportage et tenté donc de joindre par téléphone Michel Platini. Son numéro personnel : top secret ! A Geoffroy-Guichard où les standardistes sont pourtant charmantes, pas facile ! Au bout du fil, ces dames vous conseillent fort aimablement d'appeler vers 11 h 15, heure présumée de rentrée au vestiaire les matins d'entraînement.

Ce que vous faites pour vous entendre répondre par une anonyme voix masculine :

— Désolé, monsieur, Michel Platini n'est pas encore remonté du terrain. Voulez-vous rappeler dans un quart d'heure ?

Et un quart d'heure plus tard, la même voix :

— Désolé, monsieur, Michel est déjà parti !

Dans ces cas-là, mieux vaut ne pas insister mais chercher une autre voie. Celle de notre correspondant sportif à Saint-Etienne, par exemple. Pierre Legalery se trouve chaque jour au contact des « verts ». Nous lui demandâmes d'expliquer à Michel Platini ce qu'était la pleine page et dans quelles conditions elle se réalisait. La période

LA VOIX DU NORD

LA VOIX DU NORD DU DIMANCHE 18 ET DU LUNDI 19 MAI 1980 — 15 La

Pleine page sur Michel PLATINI

DEPUIS Raymond Kopa, la France n'avait plus produit un footballeur de si grande valeur internationale. Avec ou sans le ballon, Michel Platini sait tout faire sur un terrain. Ses passes sont merveilleuses, ses dribbles hors du commun, ses tirs redoutables et redoutés, surtout les coups francs dont il est le maître incontesté, le virtuose. Enfant prodige, il a perfectionné ses dons sous la dictée d'un orfèvre, son père Aldo, entraîneur réputé. Maintenant, à vingt-cinq ans, il est de loin le numéro un du football français. A ce titre, il jouit d'une immense popularité, si envahissante parfois qu'elle le contraint à une certaine réserve où des gens non avertis pourraient voir de la hauteur. Il n'en est rien : Michel Platini reste modeste, presque timide et fait preuve d'un commerce fort agréable envers ceux qui le côtoient régulièrement. Un autre aspect attachant du personnage tient en la fidélité qu'il manifeste à la France : convoité par les plus grandes équipes européennes, voire mondiales qui lui promettaient des ponts d'or, il a choisi Saint-Etienne pour poursuivre une carrière déjà riche et qui sera sans doute jalonnée de bien d'autres exploits.

■ Michel Platini, le fait de devenir Stéphanois a-t-il changé votre vie ?

Dans la préparation des matches, oui ! Quand je jouais à Nancy, nous n'avions de grands rendez-vous que tous les deux mois environ. Tandis qu'à Saint-Etienne, il faut tout gagner, donner constamment le meilleur de soi-même. Cela exige une grande concentration. A Saint-Etienne, personne ne cherche à former un groupe en dehors du football ; le contact humain est moins chaleureux. A Nancy, parce que nous avions de petits moyens, nous étions proches les uns des autres. A Saint-Etienne, non. Entre les deux clubs, il y a la même différence qu'entre l'artisanat et l'industrie. Pour moi, Saint-Etienne, l'épopée de 1976, c'était fabuleux. Maintenant, ça ne représente plus rien. Mais, ici, je réfléchis beaucoup plus. Je ne pensais pas jouer dans ce club dont on soulignait justement le manque de chaleur humaine. Et puis, quand il a fallu faire un choix, j'ai pensé que c'est à Saint-Etienne que je pourrais apporter le plus. C'est au dernier moment que je me suis décidé.

■ L'argent, est-ce important pour vous ?

Quand j'ai commencé à jouer au football, à Nancy, je gagnais trois cents francs et j'étais à l'aise. J'avais dix-sept ans, je vivais chez mes parents, mais je n'avais pas conscience que je pouvais faire du football un métier. Autour de moi, les joueurs de Metz, Nancy, avaient une profession annexe. Ensuite, j'ai gagné huit cents francs, puis mille cinq cents francs... Et l'argent est toujours venu. Mais j'ai joué au football par passion, toute ma vie. Quand j'étais gosse, je ne pensais qu'à cela. J'allais à l'école avec un ballon et, à la maison, j'avançais la pendule d'une demi-heure, pour avoir le temps de jouer avant de rentrer en classe. Jamais je n'ai été frôlé par l'idée de devenir professionnel, de jouer un jour en équipe de France. C'est après, quand j'ai décidé de choisir ce métier que j'ai eu envie — ce qui me paraît normal — de défendre mon bifteck. Je n'ai pas l'impression d'avoir exagéré. Tous les clubs d'Europe, pratiquement, m'ont fait des offres. L'Allemagne ne me tentait pas... à cause de l'écueil de la langue. L'Italie me plaisait... Ces clubs sont revenus à la charge récemment, Saint-Etienne les a éconduits. L'Espagne, l'Arabie aussi, m'ont fait des ponts d'or. J'avais fixé un chiffre. Tous étaient d'accord. Si j'avais fait un peu de marchandage, j'aurais gagné deux fois, trois fois plus d'argent... et je n'aurais peut-être pas fait le bon choix !

■ On a fait grand bruit, récemment, à propos de salaires énormes qui vous seraient accordés ?

Cela ne me gêne absolument pas, parce que, en fin de compte, on ne peut rien faire contre de tels propos. Mais ça a mis mal à l'aise le président, M. Rocher, qui m'a demandé la permission de publier un communiqué de mise au point. Je gagne, c'est vrai, soixante mille francs par mois. Lancés par un journaliste de la région stéphanoise, des chiffres fantaisistes ont été repris par la télévision. Moi, où ça me choque, c'est que l'on puisse s'occuper de la sorte de la vie privée des gens sans procéder à la moindre vérification.

A côté de mon salaire de footballeur, il y a les contrats publicitaires. Déjà, à Nancy, cela existait, mais nous ne savions pas gérer ce genre d'affaires. Alors, en venant à Saint-Etienne, j'ai décidé de confier à Bernard Genestar la direction de ces questions. C'est lui qui s'occupe absolument de tout. Moi, je me contente de signer. Mais je suis incapable de vous dire ce que cela me rapporte. Je ne fais même pas la déclaration de revenus. C'est lui qui s'en charge. De cette façon, je suis complètement libéré. Bien sûr, je vis à l'aise. J'ai ma maison à Nancy... Ce sont mes parents qui l'habitent. Il est certain que je ne suis pas malheureux : je pense que, pour nous, le problème de l'argent est un faux problème. C'est venu tout seul... Je ne suis pas allé le chercher. Je touche du bois... Je remercie le Bon Dieu... C'est venu tout seul. J'aurais été bien bête de le refuser !

■ Quand se terminera votre contrat avec Saint-Etienne ?

Je suis lié jusqu'à l'année prochaine. Ensuite, je pense encore faire trois ans en France ou en Europe. J'aurai 28-29 ans. Après je partirai aux U.S.A. Le Cosmos m'avait fait des offres. Il les renouvellerait demain si je faisais signe. Je crois que le football, aux U.S.A., exige moins qu'en Europe. Mais, pour moi, découvrir, visiter ce pays tout en jouant au football... ce serait fabuleux !

■ Comment se passe une journée de Michel Platini ?

Je me lève à 8 heures. Je pars pour l'entraînement à neuf heures moins vingt. Le travail commence au stade à 9 h 30, mais j'aime être en avance, prendre mon temps pour m'habiller. J'habite à cinq ou six kilomètres du stade, dans un immeuble correct, sans luxe. Mon voisin de palier, juste en face, c'est le maire de Saint-Etienne. Nous nous saluons, nous bavardons un peu et nous discutons parfois à propos des matches. De temps en temps, ma femme fait quelques courses avec la femme du maire. Elle est très discrète.

Je rentre à midi. L'après-midi, parfois, nous avons entraînement à nouveau et je retourne au stade. Sinon, je reste à la maison avec mon fils, ma femme. Elle s'est remise à faire du sport, à courir. Alors, je la remplace un peu et je fais la nounou.

Mais je ne suis pas un très bon père. Je ne sais pas préparer le biberon, ni changer le bébé. Je le garde quand il fait la sieste, je l'admire... mais je lui donne quand même son biberon.

En dehors de cela, je regarde beaucoup la télévision. Il y a des trucs marrants, parfois, avec les publicités. Ça égaye. Je suis allé dans certains pays où, dans les rues, il n'y a pas de publicités. J'ai trouvé que c'était triste.

■ Vous avez la réputation de défendre farouchement votre vie privée.

Absolument. Je ne pense pas que ça puisse intéresser les gens. Je refuse catégoriquement, par exemple, que l'on photographie mon fils Laurent. D'une manière générale, d'ailleurs, je n'aime pas les photographes. Quand je vois un appareil photo, je suis crispé.

■ Qu'est-ce qui vous passionne dans la vie ?

Je n'ai jamais eu de passion en dehors du football. Même gosse, je ne me suis jamais intéressé à autre chose que le foot : pas de peinture, de lego, de meccano. Le football, toujours. Dès que j'avais une minute libre... je jonglais avec mon ballon.

Ce que j'aime assez ? La musique. Pas le classique... Je n'ai rien contre, mais je préfère les mélodies. Ce n'est pas tellement Sardou ou Brel que j'aime, mais la chanson plutôt que le chanteur. Si, par exemple, Laurent voulait être pianiste, je serais déçu, car je préférerais qu'il soit sportif. Mais alors, s'il choisit plutôt le piano, qu'il le fasse à fond, exclusivement.

■ Décrivez-nous quelques traits de votre caractère ?

Je suis très fataliste. Rancunier aussi. J'ai beaucoup de défauts mais, avant tout, je suis rancunier. Quand je relis parfois certaines interviews qui racontent le contraire de ce que j'avais dit, je ne le supporte pas. Par ailleurs, je crois être généreux. J'aime aider les gens, dépanner un copain qui a des ennuis.

■ Qu'y a-t-il d'autre dans votre vie ?

Avant tout, la famille, l'amitié. J'ai peu d'amis. Deux, trois, peut-être, qui n'ont rien à voir avec le football, des amis de jeunesse, à Jœuf, là où je suis né. En revanche, des copains, j'en ai beaucoup. La porte leur est toujours ouverte et ils peuvent venir manger quand ils veulent. Mais un copain, ce n'est pas forcément un ami. Un ami, c'est celui qui partage tout, vos joies, vos problèmes. Celui sur qui l'on peut compter à n'importe quel moment. Je vous l'ai dit, j'aime aider les gens. Ce n'est pourtant pas une raison pour exagérer. Certains me demandent de l'argent pour ouvrir un magasin, pour acheter une moto. Et croyez qu'ils ne se gênent pas. Il y en a un qui m'a écrit un jour : « Tu as de l'argent, donne m'en ! » Je ne suis quand même pas un bureau de bienfaisance. En revanche, à tous les jeunes qui m'envoient des lettres, je m'efforce de répondre. Naguère, je le faisais avec soin, mais à présent, je reçois entre trente et cinquante lettres par jour. Ce n'est plus possible. je n'ai plus le temps de répondre à toutes les questions. Alors, souvent, j'envoie une photo dédicacée. Tous les deux mois, avec ma femme, nous nous y attachons pendant deux jours.

■ A vingt-quatre ans, la gloire vous réserve encore bien des rendez-vous. Mais quels ont été les moments heureux de votre jeune carrière ?

Il y a eu deux époques : avant et maintenant. A Nancy, j'ai eu des moments inoubliables. Avec l'équipe de France olympique, aussi, quand nous avons battu la Roumanie (4-0) à Montréal. La victoire en Coupe de France, avec Nancy, aurait dû être un souvenir formidable, mais nous n'avons pas eu le temps de la fêter, car il fallait partir tout de suite en Argentine, à la Coupe du Monde. Or, ce qui marque le plus, après un tel succès, c'est le retour dans sa ville, le lendemain. Notre retour a été saboté... On a fêté ça cinq jours après, c'était moins chaud, l'ambiance n'y était déjà plus. On aurait dû rentrer tout de suite. J'ai été déçu. Et puis, les bons moments... c'est parfois un petit truc qui n'est même pas mentionné dans un compte rendu. Tenez, l'autre jour, en coupe, contre Rouen. Je jouais avec les jeunes, j'étais capitaine et j'ai marqué un but après avoir dribblé cinq ou six joueurs. J'étais tout heureux...

Quand j'ai entendu la « Marseillaise », au Parc des Princes, avant le France-Bulgarie qui nous permit de disputer la Coupe du Monde, j'ai eu un coup au cœur. Celle de Mar del Plata m'a fait frissonner aussi. Les premières « Marseillaises » me bloquaient. Maintenant, j'ai une solide expérience... Toutefois, jouer à Maracana, face à cette immense tribune derrière le but avec vingt-cinq mille personnes debout, qui sautent sur place et jettent des papiers bleus... C'était fabuleux. Je me suis arrêté, j'ai regardé, et j'étais heureux. Pourtant, à ce moment-là, nous étions en train de perdre... Le football nous donne, c'est certain, une petite gloriole, une petite fierté. Quand j'étais au Brésil, en vacances, avec ma femme, les Brésiliens me reconnaissaient dans la rue, et me faisaient signer des autographes. Ça choque, c'est terrible ! Mais n'oubliez pas que je n'ai que vingt-quatre ans. J'ai encore des tas d'émotions à découvrir. Jouer à Wembley, par exemple, ça doit être impressionnant, ce temple du football.

■ Avez-vous déjà pensé à la chute, à l'accident, à l'oubli des sportifs quand vous ne serez plus Platini ?

Si je suis une vedette, c'est parce qu'on parle beaucoup de moi. Mais je ne suis pas vedette dans la peau. Le public attend toujours monts et merveilles d'une vedette. Or, je ne suis qu'un homme. Il y a des légendes, comme celle des mannequins, à Nancy. C'était une idée de M. Cuny. C'est lui qui m'a préparé à la notoriété. Il m'aimait bien quand même. Une seule fois, j'ai eu peur de la blessure. C'était après mes trois fractures de la cheville, quand j'ai recommencé à jouer. Là, il suffisait d'un rien, d'un pied qui traîne, et le football, c'était fini... Je suis fataliste : même en faisant attention, on ne peut éviter l'accident. Cet Américain qui m'a blessé, je l'avais pourtant vu venir ! J'ai vu son pied... Mais c'est l'autre pied qui m'a donné l'entorse du genou ! Qu'y faire ?

J'ai une assurance personnelle. Je suis d'ailleurs en train de la modifier car elle était dérisoire. Le club m'a aussi assuré, mais pour son compte. Je crois que le capital estimé est de six cents millions de centimes.

Une chose m'est agréable : quand ma carrière sera terminée, on ne m'oubliera pas totalement puisque restera, j'espère, l'expression « tirer un coup-franc à la Platini ! »

■ Que sera pour vous l'après-football ?

Je ne sais pas encore exactement. Une chose est sûre : je reviendrai habiter Nancy. Mais je ne serai pas entraîneur. C'est un métier trop ingrat. Toutefois, j'aimerais m'occuper des jeunes, de bons jeunes, pour les aider tactiquement, techniquement à progresser.

■ Que pensez-vous du boycottage des Jeux de Moscou ?

Je suis contre. On ne doit pas mêler la politique et le sport. C'est facile de répondre ça, mais je le pense sincèrement. Maintenant, les Jeux Olympiques sont-ils de rigueur ? C'est une autre question... Je pense qu'on devrait tout « professionnaliser » et organiser des championnats du monde dans chaque discipline, où l'on mêlerait amateurs et professionnels. Tels qu'ils sont actuellement, les J.O. sont dépassés. Je le crois. Mais ce n'est pas une raison pour les boycotter. J'ai un grand respect pour ces athlètes qui sacrifient des années et des années pour un idéal. Jenner, le décathlonien, par exemple, qui a sacrifié trois, quatre ans d'études... Sa femme travaillait pour assurer la matérielle, lui préparait le décathlon, pour devenir champion olympique. Sa femme s'est sacrifiée pendant deux ans afin qu'il s'entraîne en paix. Pour les amateurs, les Jeux, c'est fabuleux.

■ Comment réagissez-vous à propos des grands courants humanitaires : la faim dans le monde, les bébés phoques, le nucléaire, etc. ?

Bien sûr, je ne reste pas insensible. Qui le pourrait ? On se sent concerné. Mais que faire ? Brigitte Bardot a essayé d'arrêter la tuerie des bébés phoques. Elle n'y est pas parvenue.

La faim dans le Tiers-Monde ? Je participe quand on me sollicite, et beaucoup aussi aux campagnes contre le cancer. J'aurais aimé, cet hiver, jouer en Allemagne pour l'U.N.I.C.E.F. mais je n'ai pas eu la permission d'y aller. Dommage... Mais, vous savez, en fin de compte, je me demande si l'U.N.I.C.E.F. a récupéré beaucoup d'argent ! Je pense aussi qu'il ne faut pas dramatiser. Avec l'information dont on dispose maintenant, on est beaucoup plus informé... De tous temps, ça a dû exister : les révolutions, les soulèvements dans les pays africains par exemple...

Quant au nucléaire, je pense que si le gouvernement l'impose, c'est qu'il a ses raisons. Je comprends aussi que les Bretons veuillent le refuser. C'est peut-être normal aussi. Ils veulent bien le nucléaire, mais pas chez eux. A côté ! Si le gouvernement pense que le nucléaire est nécessaire... c'est que ça l'est. Moi, je suis pour le nucléaire. Mais s'il vient chez moi... peut-être bien que je râlerai aussi ! Pourtant, quand il n'y aura plus d'autre source d'énergie, il faudra bien qu'on y passe. A moins de développer d'autres plans : l'énergie solaire, le vent, les marées... Que sais-je encore ?

■ Etes-vous porté vers le syndicalisme ?

Je pense que oui. Il faut aider les footballeurs et, si je peux les aider, je les aiderai. C'est ce que j'ai fait à la Coupe du Monde, dans l'affaire des chaussures. La marque qui nous équipe en ce domaine avait promis un effort et n'a rien fait. J'ai donc été solidaire de mes coéquipiers.

■ Que pensez-vous du dopage, de la drogue ?

Je crois qu'il y a des joueurs dopés. En ce qui me concerne, si je m'étais dopé en Argentine, j'aurais peut-être été meilleur, mais j'aurais été suspendu puisqu'il y avait des contrôles. Personnellement, je rejette le dopage. Je comprendrais pourtant que quelqu'un l'accepte. Mais ça dépend. Il y a dopé et dopé. De toute manière, je ne pense pas que, pour un footballeur, le dopage facilite la réaction mentale. Moi, ma force, c'est d'agir vite, et le dopage me perturberait. Je pense néanmoins qu'il doit y avoir des cas de dopage dans tous les sports. A Lille, à Saint-Etienne, nous avons été contrôlés. Il ne s'est rien passé. En Argentine, il n'y a pratiquement pas eu de cas de dopage (un seul) et ça n'a pas empêché que la finale soit musclée !

La drogue, elle, m'inquiète. Surtout quand on voit que ce sont des jeunes qui se droguent. Je ferai tout pour élever mon fils de manière à ce qu'il ne se drogue pas. J'espère que, d'ici à ce qu'il soit adolescent, des mesures auront été prises qui mettront le holà. Je trouve ça moche que les jeunes se droguent. Ils feraient mieux de se passionner pour le sport !

■ Suivez-vous un régime draconien... ou, au contraire, avez-vous un bon coup de fourchette ?

Je mange de tout. Modérément. Je n'ai aucun problème de poids ni de digestion. J'évite cependant les plats lourds. Mais, de temps en temps, j'aime bien manger dans un bon restaurant. Tous les quinze jours, je vais dans un grand établissement, « La Poularde », avec ma femme. C'est notre seule sortie. J'ai encore quelques bonnes adresses à découvrir dans la région stéphanoise. Mais, très souvent, notre sortie se situe après un match. Alors, je mange une douzaine d'huîtres et une sole parce que je dois récupérer, éviter de me charger en toxines. Ma femme, elle, choisit un plat travaillé.

Je suis toujours bien reçu dans les restaurants. Il doit y avoir un sentiment de connivence entre les cuisiniers et les footballeurs. Alors, souvent, je les laisse composer le menu à leur guise... pourvu que ça ne m'impose pas de faire dix kilomètres de plus, le lendemain, à l'entraînement. Je crois que, plus tard, je serai « fine gueule »... et même actuellement... la nouvelle cuisine les dînettes, ces petits plats en petite quantité... J'aime tout cela.

■ L'homme public que vous êtes prend-il garde à la portée de ses propos ?

M. Cuny a fait mon éducation, dans ce domaine. Quelques erreurs de jeunesse m'ont appris à me méfier. Un jour, à des photographes qui voulaient nous photographier, à Metz, j'ai dit en guise de plaisanterie : « Oui, si vous payez ! » Mais vraiment en rigolant. Ça a fait un scandale dans la presse ! Un autre exemple, avec un coéquipier, Repellini. Il avait été blessé et devait maigrir pour rejouer. Pour blaguer, je disais « Qu'est-ce qu'il est gros ! » Là aussi, on a monté une affaire de toutes pièces, en disant qu'il n'y avait pas d'ambiance, que j'étais acide avec mes coéquipiers. Très vite, j'ai donc compris que mes propos pouvaient aller très loin, qu'il fallait se méfier, éluder même.

J'évite toujours de sortir, d'aller dans une boîte de nuit, un café. J'ai un fond de timidité et j'ai peur qu'on me reconnaisse. Quand je suis obligé d'y aller, je le fais en me cachant, en remontant mon manteau pour qu'on ne me reconnaisse pas.

■ Avez-vous l'impression que la politique vous annexerait volontiers ? Etes-vous méfiant en ce domaine ?

La politique ? Ça ne m'intéresse pas du tout. Je constate que c'est elle qui régit le monde et que, pour être très haut placé, il faut être lié à un parti politique en place. Et c'est malheureux. Je n'ai pas l'impression que la politique ou les affairistes cherchent à nous attirer ou à nous exploiter. Je ne me suis pas rendu compte de cela. De toute façon, je ne participe à rien. Ou à presque rien. Comme nous pratiquons un sport qui commence le 1er juillet et finit le 30 juin, je trouve toujours de bonnes excuses pour refuser les invitations...

■ Que pensez-vous des matches truqués en Italie ?

C'est bon. C'est très bon ! En fin de compte, ils ont essayé de truquer les matches. Les joueurs ont pris l'argent et n'ont pas truqué les matches. C'est pour cela que les types ont été ruinés et n'ont pas été contents ! Il faut faire un distinguo entre les concours de pronostics et les concours au noir. Car c'étaient des concours parallèles illicites, qui ont fait tout ce bruit ! Truquer un match ? Tirer un penalty à côté alors que le score serait à 0-0. Facile à faire. Mais si je faisais ça, je me ferais lyncher. Car ça se verrait trop ! De toute façon, c'est contraire à mes principes. Je ne pourrais pas le faire. Je suis trop sensible au succès.

■ Est-il facile d'être l'épouse d'un footballeur vedette ?

Certainement pas. Je vous l'ai dit, je n'aime pas perdre. Ma femme commente rarement mes matches. Mon père, lui, me critique souvent. Quand une personne me critique après un match, si elle connaît bien le football, j'accepte... tout en étant vexé... Dans le tribunes, ma femme entend de drôles de réflexions. Ce n'est pas toujours agréable. Et quand je perds un match, comme nous ne connaissons pas grand monde, tout se passe à la maison, c'est ma femme qui prend.

■ Aimez-vous jouer dans le Nord - Pas-de-Calais ?

Oui. Assez. Cependant je trouve le public de Lens un peu spécial. Il me reproche la publicité que je fais. Il n'y a que là qu'on parle des problèmes d'argent, qu'on me reproche d'être trop payé. C'est bizarre. Même quand les Lensois venaient à Nancy, c'était pareil. Et quand je joue à Lens, j'entends toujours les mêmes refrains. Sinon, à Lens, c'est bien. Il y a un beau stade...

■ Pensez-vous qu'en 1980, sport de haut niveau et études soient compatibles ?

Le football de haut niveau exige beaucoup d'années de travail, de souffrances. Et il y en a peu qui réussissent. Il faut savoir que beaucoup de jeunes rentrent chez eux sans avoir réussi dans le football professionnel. J'ai arrêté mes études en seconde mais je pense que certains peuvent réussir à conjuguer les deux activités : sport et études... Il s'agit quand même d'une toute petite minorité.

■ Le football, est-ce merveilleux ?

Il faut beaucoup travailler, beaucoup souffrir, sacrifier certains plaisirs de l'existence. Mais cela en vaut la peine. Oui, le football, c'est merveilleux.

Cette page a été réalisée par une équipe de journalistes de LA VOIX DU NORD

n'était pas favorable. C'était en mars et les matches importants se succédaient pour Saint-Etienne : championnat, Coupes de France et d'Europe. Qu'allait nous répondre Michel ? Le coup de fil de Pierre Legalery nous soulagea : « Platini est d'accord sur le principe, à la condition que l'interview n'ait pas lieu chez lui. »

Michel nous expliqua par la suite qu'il tient à préserver sa vie familiale de toute atteinte extérieure et il refuse notamment que son jeune fils soit photographié. « Dites à vos amis, répondit-il à Legalery, que je les recevrai ici, à Geoffroy-Guichard, au terme d'un entraînement. »

Toutefois, lorsque, quelque temps plus tard, Jean Chantry, envoyé spécial de *la Voix du Nord* au match France-Grèce, se chargea du deuxième contact, il fut admis par Platini que le stade Geoffroy-Guichard où les joueurs sont l'objet de multiples sollicitations, n'offrait pas le cadre idéal à une rencontre de cette nature. Il fut alors question d'un restaurant de la région stéphanoise où nous serions au calme. Pourtant, ce fut en définitive une troisième solution qui me fut proposée par Platini lui-même au soir d'un match de bien triste mémoire, Saint-Etienne - Moenchengladbach.

« J'ai réfléchi, dit-il. Venez, si cela vous convient, à Jouy-en-Josas, près de Versailles, la veille de France-Hollande. C'est là qu'avec l'équipe de France nous serons en retraite. Je demanderai à Michel Hidalgo de me libérer une partie de l'après-midi. Loin de l'agitation stéphanoise, nous serons plus à l'aise pour parler et, d'autre part, vous aurez depuis Lille moins de chemin à parcourir.

Cette fois le rendez-vous définitif était scellé : il eut donc lieu dans le moderne et fonctionnel hôtel du val de Bièvre où la directrice mit complaisamment une salle à notre disposition. Nos confrères, venus le matin par dizaines pour connaître la composition du onze national et les réactions des sélectionnés, avaient marqué leur étonnement devant l'importance de la délégation de *la Voix du Nord.* Nous étions six en effet : Huguette Vandewyver, sténo, André Lepart, chef des relations publiques, Jean-Pierre Filatriau, photographe, Jean-Marie Hostequint, notre chauffeur, Jean Chantry et moi-même.

Informés du but de notre visite, certains confrères s'étaient à leur tour montrés surpris que Platini acceptât une interview aussi longue.

« J'ai accepté, nous expliqua-t-il, parce que la formule me plaît. Etre interrogé non seulement sur le football mais sur bien d'autres choses est attrayant. Je suis intéressé par l'expérience. »

Au tout début de l'entretien, Michel, arrivé en léger survêtement, parut quelque peu contracté. Avions-nous l'air de juges ? Mais sa crispation disparut bien vite, laissant place à l'aisance au service d'une grande sincérité. On parla de Saint-Etienne, de Nancy où son cœur est resté. On évoqua son avenir de footballeur qui passera sans doute un jour par l'Italie puis les Etats-Unis. On parla de sa jeunesse, du présent, d'argent, de publicité, de religion, d'amitié (« j'ai beaucoup de copains mais deux ou trois amis seulement »). On s'intéressa à la faim dans le monde, à l'énergie nucléaire, au boycottage des Jeux Olympiques (« Je suis contre »), à la drogue, au dopage, au scandale du Totonero. On glissa sur la politique (« Ça m'intéresse si peu, bien que le maire de Saint-Etienne soit mon voisin de palier »), mais on s'arrêta plus longtemps sur la gastronomie.

Deux heures d'entretien, trente-quatre feuillets, la boucle était bouclée et nous tous ravis d'avoir véritablement fait la connaissance d'un homme particulièrement attachant.

« J'étais certain que vous seriez satisfaits, remarqua Michel Hidalgo qui nous attendait dans le hall de l'hôtel. Ceux

qui intentent de mauvais procès à Michel Platini se trompent lourdement. C'est un garçon qu'il est très agréable de côtoyer. »

La « pleine page » parut le dimanche 18 mai en une période où la raréfaction des livraisons de papier provoquée par des grèves en Suède et en Finlande réduisait la pagination de tous les journaux. A l'unanimité, lors de la conférence de rédaction, il fut décidé que le « Platini » devait être maintenu le dimanche, jour de plus grande diffusion du journal. Le sujet méritait bien cette faveur, et pour vous en convaincre *la Voix du Nord* vous offre quelques-unes des meilleures lignes de cette fameuse page.

— *Michel Platini, le fait de devenir Stéphanois a-t-il changé votre vie ?*

— Dans la préparation des matches, oui ! Quand je jouais à Nancy nous n'avions de grands rendez-vous que tous les deux mois environ. Tandis qu'à Saint-Etienne, il faut tout gagner, donner constamment le meilleur de soi-même. Cela exige une grande concentration. A Saint-Etienne, personne ne cherche à former un groupe en dehors du football. Le contact humain est moins chaleureux. A Nancy, parce que nous avions des petits moyens, nous étions proches les uns des autres. A Saint-Etienne, non. Entre les deux clubs, il y a la même différence qu'entre l'artisanat et l'industrie. Pour moi, Saint-Etienne, l'épopée de 76, c'était fabuleux. Maintenant, ça ne représente plus rien. Mais ici je réfléchis beaucoup plus. Je ne pensais pas jouer dans ce club dont on soulignait justement le manque de chaleur humaine. Et puis, quand il a fallu choisir, j'ai pensé que c'est à Saint-Etienne que je pourrais apporter le plus. C'est au dernier moment que je me suis décidé.

— *L'argent, est-ce important pour vous ?*

— Quand j'ai commencé à jouer au football, à Nancy, je gagnais trois cents francs et j'étais à l'aise. J'avais dix-sept ans, je vivais chez mes parents, mais je n'avais pas conscience que je pouvais faire du football un métier. Autour de moi, les joueurs de Nancy, de Metz avaient une profession annexe. Ensuite j'ai gagné huit cents francs, puis mille cinq cents francs. Et l'argent est toujours venu. Mais j'ai joué au football par passion, toute ma vie. Quand j'étais gosse, je ne pensais qu'à cela. J'allais à l'école avec un ballon et, à la maison, j'avançais la pendule d'une demi-heure pour avoir le temps de jouer avant de rentrer en classe. Jamais je n'ai été frôlé par l'idée de devenir professionnel, de jouer un jour en équipe de France. C'est après, quand j'ai décidé de choisir ce métier, que j'ai eu envie, ce qui me paraît normal, de défendre mon bifteck. Je n'ai pas l'impression d'avoir exagéré. Tous les clubs d'Europe pratiquement m'ont adressé des offres. L'Allemagne ne me tentait pas à cause de l'écueil de la langue. L'Italie me plaisait. Ces clubs sont revenus à la charge récemment, Saint-Etienne les a éconduits. L'Espagne, l'Arabie saoudite m'ont proposé des ponts d'or. J'avais fixé un chiffre. Tous étaient d'accord. Si j'avais fait un peu de marchandage, j'aurais gagné deux fois, trois fois plus d'argent... et je n'aurais peut-être pas fait le bon choix !

— *On a fait grand bruit à propos de salaires énormes qui vous seraient accordés.*

— Cela ne me gêne absolument pas parce que, en fin de compte, on ne peut rien contre de tels propos. Mais ça a mis mal à l'aise le président, M. Rocher, qui m'a demandé la permission de publier un communiqué de mise au point. Je gagne, c'est vrai, soixante mille francs par mois. Lancés par un journaliste de la région stéphanoise, des chiffres fantaisistes ont été repris par la télévision. Moi, où ça me choque, c'est que l'on puisse s'occuper de la sorte de la vie privée des gens sans procéder à la moindre vérification.



PLATINI : UN COUP FRANC ENVELOPPÉ DE L'INTÉRIEUR DU PIED
Du grand art

A côté de mon salaire de footballeur, il y a les contrats publicitaires. Déjà à Nancy cela existait, mais nous ne savions pas gérer ce genre d'affaires. Alors en venant à Saint-Etienne j'ai décidé de confier à Bernard Genestar la direction de ces questions. C'est lui qui s'occupe absolument de tout. Moi je me contente de signer. Mais je suis incapable de vous dire ce que cela me rapporte. Je ne rédige même pas la déclaration de revenus. C'est lui qui s'en charge. De cette façon, je suis complètement libéré. Bien sûr je vis à l'aise. J'ai ma maison à Nancy. Ce sont mes parents qui l'habitent. Il est certain que je ne suis pas malheureux. Je pense que pour nous le problème de l'argent est un faux problème. C'est venu tout seul... Je ne suis pas allé le chercher. Je touche du bois... Je remercie le bon Dieu... C'est venu tout seul. J'aurais été bien bête de le refuser !

— *Comment se passe une journée de Michel Platini ?*

— Je me lève à 8 heures. Je pars pour l'entraînement à 9 heures moins 20. Le travail commence au stade à 9 h 30 mais j'aime être en avance, prendre mon temps pour m'habiller. J'habite à cinq ou six kilomètres du stade, dans un immeuble correct, sans luxe. Mon voisin de palier, juste en face, c'est le maire de Saint-Etienne. Nous nous saluons, nous bavardons un peu et nous discutons parfois à propos des matches. De temps en temps, ma femme fait quelques courses avec l'épouse du maire.

Je rentre à midi. L'après-midi, parfois, nous avons entraînement à nouveau et je retourne au stade. Sinon, je reste à la maison avec mon fils, ma femme. Elle s'est remise à faire du sport, à courir. Alors, je la remplace un peu et je joue à la nounou.



PLATINI : L'ART DU GESTE SIMPLE
Et efficace

Mais je ne suis pas un très bon père. Je ne sais pas préparer le biberon, ni changer le bébé. Je le garde quand il fait la sieste, je l'admire... et je lui donne quand même son biberon.

En dehors de cela, je regarde beaucoup la télévision. Il y a des trucs marrants parfois avec les publicités. Ça égaye. Je suis allé dans certains pays où, dans les rues, il n'y a pas de publicité. J'ai trouvé que c'était triste.

— *Qu'est-ce qui vous passionne dans la vie ?*

— Je n'ai jamais eu de passion en dehors du football. Même gosse, je ne me suis jamais intéressé à autre chose : pas de peinture, de meccano, de lego. Le football toujours. Dès que j'avais une minute libre, je jonglais avec mon ballon.

Ce que j'aime assez ? La musique. Pas le classique. Je n'ai rien contre, mais je préfère les mélodies. Ce n'est pas tellement Sardou ou Brel que j'aime, mais la chanson plutôt que le chanteur. Si, par exemple, Laurent voulait être pianiste, je serais déçu. Car je préférerais qu'il soit sportif. Mais alors, s'il choisit plutôt le piano, qu'il le fasse exclusivement.

— *A 24 ans la gloire vous réserve encore bien des rendez-vous. Mais quels ont été les moments heureux de votre jeune carrière ?*

— Il y a eu deux époques, avant et maintenant. Etant à Nancy, j'ai eu des moments inoubliables. Avec l'équipe de France olympique, quand nous avons battu la Roumanie sur la route de Montréal. La victoire en Coupe de France aurait dû, avec Nancy, être un souvenir formidable, mais nous n'avons pas eu le temps de la fêter car il fallait partir tout de suite en Argentine, à la Coupe

du Monde. Or, ce qui marque le plus, après un tel succès, c'est le retour dans sa ville, le lendemain. Notre retour a été saboté. On a fêté ça cinq jours après, c'était moins chaud, l'ambiance n'y était déjà plus. On aurait dû rentrer tout de suite. J'ai été déçu. Et puis, les bons moments, c'est parfois un petit truc qui n'est même pas mentionné dans les comptes rendus. Contre Rouen, en Coupe de France, je jouais avec les jeunes et j'ai marqué un but après avoir dribblé cinq ou six joueurs. J'étais tout heureux...

Quand j'ai entendu *La Marseillaise,* au Parc des Princes, avant France-Bulgarie, qui nous permit de disputer la Coupe du Monde, j'ai eu un coup au cœur. Celle de Mar del Plata m'a fait frissonner aussi. Les premières *Marseillaises* me bloquaient. Maintenant, j'ai une solide expérience... Toutefois, jouer au Maracana, face à cette immense tribune derrière le but, avec 25 000 personnes debout qui sautent sur place et jettent des papiers... C'était fabuleux. Je me suis arrêté, j'ai regardé et j'étais heureux. Pourtant, à ce moment-là, nous étions en train de perdre. Le football nous donne, c'est certain, une petite gloriole, une petite fierté. Quand j'étais au Brésil, en vacances avec ma femme, les Brésiliens me reconnaissaient dans la rue et me demandaient des autographes. Ça choque, c'est terrible. Mais n'oubliez pas que je n'ai que 24 ans. J'ai encore des tas d'émotions à découvrir. Jouer à Wembley, par exemple, ce doit être impressionnant ce temple du football.

— *Suivez-vous un régime draconien ou, au contraire, avez-vous un bon coup de fourchette ?*

— Je mange de tout. Modérément. Je n'ai aucun problème de poids ni de digestion. J'évite cependant les plats lourds. Mais, de temps en temps, j'aime bien manger dans un bon restaurant. Tous les quinze jours, je vais dans un grand établissement, « La Poularde », avec ma femme. C'est notre seule sortie. Souvent elle se situe après un match. Alors, je mange une douzaine d'huîtres et une sole parce que je dois récupérer, éviter de me charger en toxines.

Je suis toujours bien reçu dans les restaurants. Il doit y avoir un sentiment de connivence entre les cuisiniers et les footballeurs. Alors souvent, je les laisse composer le menu à leur guise pourvu que cela ne m'impose pas dix kilomètres de plus, le lendemain, à l'entraînement. Je crois que, plus tard, je serai « fine gueule », et même déjà... la nouvelle cuisine, les dînettes, ces petits plats en petite quantité... J'aime tout cela.

— *Le football, est-ce merveilleux ?*

— Il faut beaucoup travailler, beaucoup souffrir, sacrifier certains plaisirs de l'existence. Mais cela en vaut la peine. Oui, le football est merveilleux.

PLATINI : L'ÉLÉGANCE MAIS AUSSI LA SUEUR
Le talent et l'effort



VINGT-QUATRE HEURES D'UN PRÉSIDENT A PARIS

Il n'est pas 8 heures, mais il est déjà tout pimpant. Costar 16e, chemise play boy, cravate allumeuse. Un beau mec... Les cheveux surtout. A la fois gris et scintillants, lui dessinant comme une couronne argentée. Parole d'honneur, mon frère, celui-là, il aurait pu faire du cinéma.

Pour le moment, il se contente de verser du lait en poudre dans son café. Un vrai petit déjeuner de travailleur immigré. Le courrier, les journaux, la radio... A cent à l'heure mon fils... A peine le temps d'embrasser Tiburce, sa ravissante femme, et ses deux enfants, une fille de 14 ans, un gamin de 10 ans. Footballeur comme papa. Les deux paires de chaussures sèchent côte à côte sur le radiateur.

La 604 attend en bas, dans la rue. Quartier de luxe. Pas de gros problèmes avec les contractuelles. Décontracté dans la circulation. Quelques automobilistes, déjà bien réveillés, le reconnaissent et murmurent : « Tiens, c'est Borelli, le président de P.-S.G. » Il se gare rue de Trévise, à quelques mètres des bureaux d'un certain Daniel Hechter. « Il a commis une erreur monumentale, tu m'entends, monumentale, en croyant que, dès le départ, je briguais sa place... »

Pas le temps de monter à son bureau que déjà il est assailli. L'un lui montre une maquette, l'autre lui fait signer une demande de places pour P.-S.G. - Saint-Etienne.

Deux secrétaires sont autour de lui avant même qu'il ait délicatement posé sur son nez une paire de lunettes. A fines montures d'argent. Elégance toujours...

« Comment marche la location ?... Rappelez-moi que je dois envoyer deux télégrammes. Des condoléances pour la mort de Jean Snella, des félicitations à Georges Boulogne pour la victoire de son équipe junior... Le chèque de R.T.L. est arrivé ? »

En quelques instants, son bureau est devenu une ruche. On passe et repasse devant une photo d'équipe où se côtoient Cruijff, Bosquier, Adamo, Brasseur, Bouttier, Hechter et lui-même. Un souvenir des Polymusclés. Aujourd'hui, il est plus souvent le dimanche matin avec les vétérans du Pecq. « Le terrain est meilleur qu'à Saint-Germain. »

Au-dessus de la photo, une énorme inscription : « Tout peut arriver, y compris que l'honneur et l'honnêteté s'avèrent en fin de compte un bon placement. » Une devise ou un clin d'œil teinté d'humour noir envers quelque prédécesseur ?

La journée est maintenant bien lancée. Les directives se succèdent : « Pour cette affaire, faites une lettre... Venez me voir, s'il vous plaît... Mettez ces billets sous enveloppe, s'il vous plaît... Les annonces sont bien passées dans « Le Monde »... Soldez ce compte... Pour demain, faites-moi penser aux cadeaux de fin d'année. »

Devant lui, les quatre téléphones sonnent à tour de rôle. Il n'a pas assez de mains. Il est tout seul pour deux rôles accablants : président de sa société qui édite plus de trois cents titres, président du Paris - Saint-Germain, qui le hante 365 jours et 365 nuits.

« Mademoiselle, vous prenez une lettre pour M. Péricard à la mairie de Saint-Germain : Monsieur, permettez-moi de vous exprimer toute la satisfaction que m'a causée la décision prise... » Télé-

phone : « Je ne sais pas, monsieur, je suis tellement pris par le football que j'ai du mal à m'occuper de mes affaires. Je ne sais toujours pas si je loue, si je cède, si je m'associe ou si je crée une marque. Rappelez-moi plus tard, on bavardera ensemble... » « ... la décision prise par le Conseil municipal de Saint-Germain. Soyez assuré que notre comité... » Téléphone. « Bonjour. Quels sont les prix ? Vous en avez livré ? Il faut refaire 200 couvertures avec le sigle plus important. Envoyez un petit mot pour confirmer. Je suis un homme prudent, vous le savez... » « ... que notre comité directeur du P.-S.G. sera particulièrement honoré... » Téléphone. « Combien ? Deux. Passe les chercher. Appelle plus tôt la prochaine fois. On va gagner ? Si Dieu veut mon fils, si Dieu veut. » « ... particulièrement honoré de vous compter parmi ses membres et de vous voir participer à son action. J'ai pris bonne note par ailleurs de votre volonté de ne pas prendre... » Téléphone. « Venez me voir avec la fiche de fabrication des cartes de vœux. » « ... de votre volonté de ne pas prendre part au vote concernant l'administration interne du club. Il n'empêche que le fait de vous voir à la tête du club, etc. Au député-maire vous mettez parfaite considération. »

Deux ou trois collaborateurs attendaient la fin de la lettre. Ils interviennent aussitôt :

« — Le fabricant de champagne ne veut pas se charger des cadeaux de fin d'année à moins de trois bouteilles.

— Changez de fournisseur.

— Le dossier du Lot, Monsieur.

— C'est excellent. Bon à tirer. Vous en faites 2 000. En bleu.

— Voilà les factures que vous m'avez demandées au sujet de la remplaçante.

— Elle avait très bien travaillé. Rémunérez-la un peu plus. »

Téléphone. « Je suis trop pris aujourd'hui, président. On se rappelle demain



LE PRÉSIDENT BORELLI, AU PARC DES PRINCES
En réalité, je suis un sage

après-midi. Vous savez, ce soir, il y a match contre Bastia. Si nous gagnons, il faut répondre aux questions des journalistes. Si nous perdons, Dieu nous préserve, il faut donner des explications. »

Il n'a pas encore raccroché que, déjà, on le demande sur une autre ligne : « Je n'ai pas eu le temps d'y penser, je vous le confesse, monsieur. C'est une note importante, il faudra que je m'y penche une journée entière. Je vous promets de le faire la semaine prochaine. J'espère que vous ne m'en voudrez pas trop. »

Et des dossiers. Et des coups de téléphone. Et des signatures. Et des décisions. Et du temps qui file. Et du temps qui manque.

Téléphone. « Monsieur Peyroche, bonjour. (Son visage s'est éclairé.) Quelles sont les dernières nouvelles ? Des joueurs m'ont dit du bien de vous. Ils sont décidés à vous offrir le match de Lille. Comment va Alves ? Et Caron ? Et Huck ? Je n'aurais jamais cru que ce serait aussi important. Sur quoi mettez-vous l'accent à la conférence ? Ne pas

se laisser aller à la facilité ? C'est parfait. A tout à l'heure... »

Entre Serge Guyot, secrétaire sympa du club, Breton devenu Parisien et qui se suicidera certainement le jour où Paris-Saint-Germain rencontrera Rennes en finale de la Coupe de France. Sous le bras, le dossier du dernier match couplé avec Paris-Football-Club : « On a encore perdu de l'argent. Je vais vous donner le détail. »

Football, football. Le voilà en plein dedans.

Téléphone. « Bonjour, président (c'est fou ce qu'il y a comme présidents de nos jours). Je déjeune avec l'adjoint aux sports ce midi. Rien de particulier. Juste pour le tenir au courant... (Il écoute longtemps son interlocuteur.) Parfait, monsieur le président, je m'attelle à ça. Je fais semblant de ne pas savoir. Ça relève de la plus élémentaire diplomatie. Entendu, président. Vous venez nous voir ce soir ? »

Une secrétaire traîne encore avec des papiers sous le bras. « Ne perdons pas de temps. Inscrivez dossier sans suite. On le range et on n'en parle plus. »

Téléphone. « Bonjour, ami. Je vais te donner un billet, mais tu téléphones bien tard. Tu aimes trop l'argent, toi. Quand on est président, on perd de l'argent, tu sais... » (L'autre doit lui demander des nouvelles de l'« affaire » ou du moins des suites de l'« affaire ».) « Ça va, c'est moins méchant qu'on ne veut le dire. Il faut que je m'en sorte... Tu es gentil mon fils. »

L'argent, l'argent. Le sujet est important. Il y revient. Pour moi.

« J'ai la chance d'avoir certains moyens, je m'en sers. Lorsque j'invite des amis ou des journalistes, je paie toujours avec mon argent, jamais avec celui du club. En déplacement, à Angers ou à Valenciennes, à Nîmes ou à Monaco, partout, je paie mon hôtel, tout ce qui me concerne. Et si un jour nous jouons la Coupe d'Europe, je paierai aussi mon voyage, jusqu'à Amsterdam, par exemple. Ce n'était pas toujours le cas dans ce club. Mais aujourd'hui, Paris-Saint-Germain est inattaquable. Plus de dessous de table, pas de caisse noire, pas de loyers payés en douce. Rien, rien. Je ne dis pas que je suis plus vertueux qu'un autre, mais à Paris-Saint-Germain, aucune combine n'est plus possible. »

Depuis ce matin, c'est vraiment l'homme d'affaires que j'ai en face de moi. Genre P.D.G. sérieux. Efficacité et rendement d'abord. Pas vraiment fidèle à sa légende.

Survient alors Michel Denisot. Homme de télé, journaliste qui monte. Un public de choix. Presque idéal pour un grand numéro d'acteur. Et soudain, c'est parti. Les yeux de Borelli s'animent, ses cheveux volent. On l'imagine dans un prétoire multipliant les effets de manche. Et il parle, parle... Jusqu'à s'étourdir. Thème de la tirade d'aujourd'hui : la vieillesse.

« Dans ma vie, j'ai une peur, une grande peur. Peur de vieillir. A me suicider, parole d'honneur. J'en tremble tous les jours. Alors, j'ai pris mes assurances pour arrêter tout à 55 ans et descendre sur la côte d'Azur. J'en ai 48, je joue encore au football tous les dimanches et je suis le meilleur. C'est formidable. Mais pour combien de temps ? Six mois, un an, deux ans ? La fin est inéluctable. Que vais-je devenir quand je ne pourrai plus dribbler les copains ? Je donnerais toutes les présidences du monde pour continuer à taper dans un ballon le plus longtemps possible.

Etre à la tête de P.-S.G. me prend du temps et de l'argent, mais ne me rapporte rien. Les gens simplement me pardonnent parfois mes retards en disant : « Il est président du P.-S.G., il est sympa, on attendra la semaine prochaine... » Mais je n'ai pas développé mon chiffre d'affaires. Pourquoi chercherais-je à le

faire d'ailleurs ? J'ai tout ce qu'il me faut, appartement, voiture, maison de campagne. Tout môme déjà, je m'étais dit qu'un jour je serais riche. Dans mon boulot, je suis le premier de ma catégorie, au foot je suis le premier des pieds noirs. Et je l'étais déjà quand j'étais vice-président du P.-S.G. Cela me suffisait, il n'y a qu'Hechter à avoir cru le contraire.

Mais ce n'est pas ça l'important. Il n'y a qu'une chose qui compte, une seule, rester jeune. Je ne sais plus exactement quelle est la formule : trouver un compromis entre l'état des artères, l'état civil et l'état d'âme. Moi, je vous le dis, j'ai une obsession, j'ai peur de vieillir. »

Après ces frissons, tout le monde a bien besoin de reprendre des forces. Lui s'en va manger avec l'adjoint aux sports de la ville et s'offrir une petite discussion où l'on peut parier que vont tomber souvent les mots déficit, millions, inculpation, caisse noire, double billetterie et... Hechter. Il en revient en tout cas de bonne humeur, d'autant plus qu'il ne reste guère à son bureau. L'heure est venue d'aller s'immerger totalement dans le monde du football, dans son monde du football, avec sa troupe de P.-S.G.

L'équipe, avant la rencontre, est réunie dans une auberge de la porte d'Auteuil. Pour une collation. Il ne prend qu'un jus d'orange. « Avant un match, rien ne passe. » Il ne prononce que quelques mots après la conférence de Peyroche, juste pour dire qu'il annoncera peut-être des choses importantes dans sept ou huit matches si les résultats suivent.

Cette fois, le temps n'avance plus. Il ne sait trop quoi faire en attendant l'heure de la rencontre. Les boutiques peut-être, en compagnie de Charles Tallard, son vice-président. Juste de quoi acheter un pull et deux chemises. Le Parc enfin. Bastia et Paris-Saint-Germain devant un public assez clairsemé. Il s'installe au deuxième rang de la tribune d'honneur. A droite. Par superstition. Tout de suite, une occasion de but pour Paris. Toute la tribune d'honneur s'est levée. Manqué. On se rassoit avec un fort accent pied noir. Borelli est resté impassible. Il murmure quelques mots de temps en temps : « Plus direct Eric... Attention à Ihily... Bien joué... »

Soudain Bastia marque. Lui se pince le nez sans un mot. Près de lui, quelqu'un soupire : « Pauvre Borelli. »

A la mi-temps, il descend aux vestiaires et en revient en disant : « Je leur ai parlé. Ça va aller maintenant. » Il n'en est pas si sûr pourtant, et par superstition encore change de place.

P.-S.G. paraît plus à l'aise. Penalty d'Abel. Ses amis le tiennent par le cou lorsque le Brésilien s'avance. Lui a la main sur le cœur. But ! On hurle, on se tape dans le dos, on s'embrasse dans la tribune d'honneur. Borelli, au milieu de cette tempête, garde son calme.

VENDU POUR DE LA VIANDE

Les temps sont durs en Uruguay... Un joueur évoluant en deuxième division, au Central Español, Daniel Allende, a été vendu au club de première division Rentistas pour... 550 côtelettes de viande. Il est stipulé dans le contrat que Central Español recevra à chacune de ses sorties 25 côtelettes, jusqu'à concurrence des 550 prévues. « Nous n'avons pas honte de dire que nous sommes pauvres », a avoué le président de Central. (G.M.)

Le jeu se poursuit sans que les Parisiens, sans que « ses » Parisiens en soient particulièrement les maîtres. Il marmonne : « Les avants ne sont pas soutenus, ils sont obligés de construire eux-mêmes. » Renaut se blesse. « Encore un. C'est pas vrai des malheurs pareils... » Dahleb perd le ballon. « Il est cuit, mon frère. C'est malheureux à dire, mais il est cuit... » Papi s'en va seul vers

Baratelli. « Mon Dieu, mon Dieu. Le poteau, le poteau. Merci... »

C'est fini. Un petit nul, 1-1. Pas de quoi pavoiser. Dans les vestiaires, il est appuyé au mur et répond aux journalistes : « Nous sommes une équipe gentillette. Ne nous demandez pas trop. Nous n'avons pas de Zimako, de Platini, de Rocheteau, de Rep. »

Peu à peu les vestiaires se vident. P.-S.G. n'a pas gagné, les supporters ne se montrent pas beaucoup. Après toute l'agitation de la journée, c'est soudain le calme. On ne va tout de même pas se coucher comme ça. Un dîner dans une brasserie. Le temps des confidences entre deux huîtres :

« Je suis un fils de fonctionnaire et mon rêve aurait été d'écrire. C'est souvent merveilleux de se relire. Un moment, à 20 ans, j'ai aussi cru pouvoir devenir joueur professionnel. Et puis, je me suis aperçu que la publicité était enrichissante. Enrichissante est bien le mot juste...

En devenant président de Paris-Saint-Germain, j'ai pris le bon et le mauvais. Et il y en avait du mauvais. Il me faut d'abord faire disparaître la mauvaise réputation du club pour ensuite travailler sereinement...

Dans « l'affaire », je n'ai rien à me reprocher. Lors de la dernière confrontation chez le juge, Lacourtablaise a confirmé qu'il avait agi seul. Si Hechter veut jouer les seigneurs en le couvrant, c'est son problème...

Daniel Hechter est un homme qui aime les scandales et les histoires. Tout ce qu'il dit n'est que mensonges et calomnies. Il se prend pour Dieu le père. Je ne veux pas lui ressembler. Il est l'antithèse de moi.

Je ne suis pas aussi joueur qu'on le croit. J'aime le risque seulement s'il est calculé. J'ai certes des coups de folie, mais je suis en réalité un sage. Vous ne me verrez pas aller au casino et mettre 20 millions sur la table, même si j'en ai les moyens. Non, je vais tout doux, tout doux... »

Le Parc des Princes est vidé depuis longtemps. Dans quelques heures, le président repartira pour une autre journée où se mêleront sans cesse football et affaires. Tout de même, elle est bien sage l'image que l'on a eue aujourd'hui d'un Borelli que l'on pouvait croire plus fou-fou !

Alors c'est lui, comme un peu gêné de ne pas être dans la peau de son personnage, qui vient corriger cette image en ajoutant ces derniers mots : « C'est vrai que, de temps en temps, j'aime bien faire un petit numéro. Ça ne fait de mal à personne... »

GUERRE DES CROQUE-MORTS : LE FOOTBALL PAIE LA CASSE

Deux entreprises de pompes funèbres allemandes se faisaient la guerre. Le conflit s'est achevé aux dépens d'un club de football amateur d'Augsbourg, qui était financé par l'une des deux entreprises. Les joueurs arboraient sur leur maillot le sigle « Pax », raison sociale de leur sponsor. Les concurrents ont porté l'affaire devant les tribunaux. « Atteinte à la bienséance. On ne fait pas de publicité pour les pompes funèbres », ont décrété les juges. (G.M.)

AMISSE POURSUIVI PAR CARETTE
Un vilain aux yeux inquiétants

PÉCOUT PAR-CI, KEMPÈS PAR-LA...

Les images du dernier Mundial sont encore présentes dans toutes les mémoires. Kempès, cheveux au vent. Kempès renversant tout sur son passage. Kempès crucifiant la Hollande en finale.

C'est ce Kempès-là, passé du maillot ciel et blanc de l'Argentine à celui tout blanc de Valence, que Nantes avait l'immense et dangereux honneur de trouver sur sa route en demi-finale de la Coupe des Coupes. Ç'aurait pu être Bettega et la Juventus, Brady et Arsenal, le sort avait choisi les Espagnols de Valence et leurs deux champions du monde, Mario Kempès (1978), mais aussi Rainer Bonhof (1974).

En d'autres temps, la renommée de leurs adversaires aurait sans doute empêché les Nantais de dormir. Aujourd'hui, Michel et les siens ont acquis une maturité certaine et il leur en aurait fallu plus pour leur faire perdre leur calme. Patrice Rio, par exemple, n'avait pas la hantise de Kempès, et le plus énervé était peut-être Eric Pécout. L'avant-centre nantais a beau avoir été le meilleur buteur français 1979, avoir marqué plus d'une demi-douzaine de buts en Coupe d'Europe, il est éternellement discuté. Dans les tribunes de Marcel Saupin, où souvent des sifflets l'accueillent, dans les sphères dirigeantes du club aussi, et



souvent ce sentiment de suspicion qu'il sentait peser sur lui a nui à son rendement...

Et pourtant, il est doté d'une classe fantastique et, à l'entraînement, ses coéquipiers sont souvent stupéfaits de quelques gestes techniques qu'il réussit. Dans les heures qui précédaient l'affrontement, il ne tenait plus en place. Autant Rio, dans son repaire du Temple de Bretagne, était l'image de la placidité, autant Pécout, dans son antre de Sautron, à 10 kilomètres de là, ressemblait à un ours en cage. Il avait ces allures de boxeur hyper-nerveux qui explosent sur un ring ou se sont complètement vidés nerveusement avant. Dans ces cas-là, il leur faut quelque chose pour fixer leur attention. Pour Pécout, c'étaient... ses chaussures.

Les avant-centres, comme les gardiens, sont toujours à la limite du fétichisme et de la superstition. Pécout, depuis quelque temps, ne marquait plus avec ses chaussures habituelles. Justement, José Touré en avait une paire en trop qui, le hasard fait bien les choses, était de la bonne pointure. Et c'est ainsi que Pécout passa son après-midi, les nouvelles chaussures aux pieds, à se préparer avec rage. Marchant du salon à la chambre, de la salle à la terrasse, il laissait quelques empreintes de crampons « alu » qui n'auraient pas enchanté bien des ménagères mais que Julie, sa blonde épouse, se gardait bien de stigmatiser. Thomas lui-même, un petit bonhomme qui, habituellement, tient beaucoup de place, se faisait tout petit. Enfin, vers 16 heures, son père parti au rendez-vous des autres joueurs, il put reprendre ses agissements quotidiens dans la maison. La Coupe d'Europe était terminée pour lui. Pas pour son père qui s'imposa un bel échauffement solitaire, comme pour mieux se concentrer.

En face, les Espagnols, avec la décontraction de vieux briscards, ne semblaient pas impressionnés par l'événement. Ils s'amusaient même beaucoup avec les centaines de ballons en caoutchouc qu'Europe I avait déversés sur le terrain et qu'ils renvoyaient dans les tribunes, aussi heureux que des gosses. S'ils ne s'en étaient pas mêlés, il est d'ailleurs fort possible que le terrain n'aurait pas été dégagé à temps pour le début du match et certains publicistes se seraient fait taper sur les doigts.

Tout était en ordre quand l'Allemand, M. Eischweiller, celui-là même qui avait eu des yeux de chat dans le brouillard de Geoffroy-Guichard, le jour de la venue de Salonique, libéra les acteurs. C'étaient en réalité des fauves et, dès les premières secondes, chacun fut persuadé qu'il s'agirait d'une féroce bataille. Il suffisait de voir les yeux du défenseur Carette, crachant la haine à chaque seconde, pour comprendre. Cet arrière, qui allait se signaler tout au long de la rencontre, mais aussi au match retour et lors de la finale face à Arsenal, par son agressivité, était même très inquiétant. Et l'on comprend mieux les réflexions d'un des deux Trossero qui, s'étonnant qu'aucun Nantais ne veuille absorber le moindre produit stimulant avant le match, laissa tomber : « Et les autres, vous croyez qu'ils ne seront pas chargés ?... »

Toujours est-il que l'on eut peur d'abord de n'assister qu'à un combat. Le match fut sauvé par les Nantais. La France de l'ombre des téléviseurs, celle si longtemps amoureuse des Verts lorsque la prenait la fièvre du mercredi soir, découvrit soudain des Jaunes qu'elle ne soupçonnait pas. Les Nantais ont toujours eu un style agréable, délié, construit, séduisant. A leurs qualités de toujours, ils ajoutaient devant Valence un formidable engagement physique et une détermination égale à celle des Stéphanois du bon temps. Et, très vite, l'orage tomba sur le but de Pereira, un grand barbu qui, trois semaines plus tôt, n'était encore que remplaçant. La lecture des quelques notes que j'avais prises ce soir-là montre bien la pression des Nan-





PEREIRA EST BATTU. C'EST LE PREMIER BUT DU F.C. NANTES
Non, je ne l'ai pas touché. Je me suis baissé

tais et le rôle primordial du gardien espagnol :

5e : coup franc d'Oscar Muller, arrêt de Pereira ; 8e : Amisse, bien lancé par Rampillon, échoue sur Pereira ; 10e : admirable centre de Michel. Intervention de Pereira ; 19e : pour jeu dangereux de Carette, coup franc indirect à 10 mètres des buts espagnols. Le mur repousse ; 24e : tir d'Henri Michel. Arrêt de Pereira ; 35e : tir de Muller. Arrêt de Pereira ; 38e : débordement d'Amisse. Baronchelli, seul à 5 mètres, temporise. Pereira intervient ; 40e : coup franc d'Enzo Trossero. Arrêt de Pereira.

Et dans la colonne d'en face, tout juste pouvait-on lire : 13e : coup franc de Solsona, arrêt de Bertrand Demanes.

Les comptes sont simples : huit occasions pour Nantes, une pour Valence. Et, à l'arrivée, un but. Un seul petit but. Et encore, marqué par un Espagnol contre son camp.

C'était à la 27e minute. Amisse s'était engouffré dans la défense et il se voyait déjà au pays des merveilles, quand deux ou trois Espagnols lui firent comprendre qu'il n'était pas l'heure des contes de fées. Coup franc ou penalty ? On rôdait autour de la limite. Ce fut un coup franc.

Ce fut aussi l'occasion pour Henri Michel d'adresser un violent tir brossé que tout le monde, dans les tribunes, crut voir dévié par Bruno Baronchelli. Dans les vestiaires ensuite, l'ailier nantais riait bien de la méprise de tous les journalistes : « Mais non, je n'ai pas touché le ballon, affirmait-il. Je me suis baissé et c'est le défenseur placé juste derrière moi (Arias) qui l'a dévié. »

Ce fut une surprise totale pour son gardien qui laissa filer le ballon juste derrière la ligne. Quelques centimètres qui valaient un but.

Mais un seul. Il fallait absolument augmenter la mise en seconde mi-temps. Et on repartait pour un scénario bien connu avec un tir de Tusseau stoppé par Pereira, quand survinrent deux coups de théâtre qui vous changent la vie de



PEREIRA, ARIAS, PÉCOUT, BONHOF, TROSSERO : UN MÊME REGARD INQUIET
Jamais les Nantais n'avaient été aussi grands

22 footballeurs. Une géniale action d'Amisse d'abord, échappant une nouvelle fois au vilain Carette, pour offrir à Rampillon un ballon qui s'en alla heurter le poteau, rouler sur la ligne et, finalement, revenir dans les mains de Pereira. Les Nantais croyaient alors avoir touché le fond du malheur. Le pire était pourtant juste derrière.

Les murmures, empreints de tristesse, ne s'étaient pas encore éteints dans les tribunes que Mario Kempès, à la limite du hors jeu, s'échappait sur une longue balle en profondeur. Rio était à la lutte avec lui. Mais l'Argentin, invisible jusque-là, tenait à son ballon. Sur plusieurs mètres, il résista à la charge de Rio, évita un ultime tacle et, dans un angle réduit, tira. Bertrand Demanes s'était légèrement avancé à sa rencontre et sans doute la frappe, trop croisée, de l'Argentin, serait-elle sortie si elle n'avait heurté l'intérieur de la jambe du gardien nantais. Comme pour mieux narguer le sort, elle s'en alla tout doucement achever son chemin au fond des filets.

C'était abominable, c'était injuste, c'était à pleurer, c'était tout ce que vous voulez... Mais c'était dedans ! Et Valence était revenu à égalité 1-1.

Il est certain que les Espagnols ne le méritaient pas. Ils n'avaient exprimé que beaucoup de hargne en défense, et surtout un souci constant d'éloigner la balle le plus loin possible sans jamais construire. Di Stefano, aujourd'hui leur entraîneur, ne se serait guère amusé au milieu des siens.

Tout était donc à recommencer pour les Nantais sur qui aurait pu peser un sentiment de découragement. Il n'en fut rien et ils repartirent pour de nouveaux

assauts. Une tête d'Enzo Trossero, qu'on n'avait jamais connu si léger, un tir de Pécout qui se multipliait, qui pesait sur la défense, et toujours Pereira.

Jamais les Nantais n'avaient été si conquérants dans leur histoire, jamais ils n'avaient montré autant de panache, jamais ils n'avaient été aussi grands, mais la réussite continuait à les fuir. Heureusement, à 11 minutes de la fin, Bossis et ses longues jambes filèrent sur le côté. Un petit crochet, un centre admirable de précision et Baronchelli surgissait pour marquer de la tête. Cette fois, pas de doute, c'était bien lui.

En dépit des rentrées de José Touré et de Victor Trossero, le score ne devait plus évoluer. Les Nantais avaient gagné, mais l'écart était dérisoire en comparaison des efforts consentis ou de la domination exercée. Et lorsque tous ensemble, nous avons dîné au San Francisco, leur restaurant habituel, jusqu'à une heure assez avancée de la nuit, ils avaient peine à se persuader qu'ils avaient accompli un authentique exploit.

« Vous imaginiez-vous un jour que vous gagneriez la première manche d'une demi-finale de Coupe d'Europe, leur disais-je. Pensez un peu à tous les petits footballeurs qui donneraient tant pour être à votre place. Alors ne faites pas la gueule... »

Hélas ! Ils sentaient déjà tous que le but de Kempès, autant que les occasions manquées, les condamnaient...

La grande famille nantaise n'avait pourtant pas hésité devant le déplacement de Valence. Même Caroline, la fille d'Henri Michel, qui avait accompagné sa mère et qui logeait dans un hôtel de la ville, laissant le capitaine des Jaunes à sa préparation dans un luxueux palace de la banlieue. Très luxueux même, avec

MARIO KEMPÈS : UN SEIGNEUR AU MILIEU DES SIENS
Un geste qui a illuminé quelques secondes





HENRI MICHEL : LA PURETÉ D'UNE FRAPPE DE BALLE
Un jour, il aura sa statue

piscine, mer, soleil, etc. Idéal pour des vacances, moins peut-être pour les dernières heures précédant une grande compétition.

Vivre en ermite n'aurait sans doute rien changé, tant les Espagnols étaient supérieurs dans leur arène, tant aussi une incroyable malchance devait rapidement empêcher les Nantais de bâtir un château à Valence.

Au stade Marcel-Saupin, rien (ou presque) n'avait réussi aux futurs et imminents champions de France.

A Valence, tout allait réussir aux hommes d'Alfredo Di Stefano. Pensez qu'à la 10ᵉ minute, c'est Bossis qui détourne une balle facile sur Bonhof, seul à 10 mètres de Bertrand Demanes, et que juste avant la mi-temps, c'est Michel qui dévie un tir de Subirats hors de portée de son propre gardien. Comme dans le même temps Baronchelli avait tiré sur la barre, Rampillon s'était vu refuser un but hors jeu de quelques millimètres et qu'Henri Michel boitait bas après une « béquille », les Nantais ne pouvaient pas gagner. Il leur aurait fallu aussi profiter de contres mais les Espagnols, qualifiés depuis la dixième minute de jeu, n'étaient pas gens à prendre des risques.

Il ne s'agit pas pourtant de discuter la qualification de Valence, surtout après ce chef-d'œuvre de Mario Kempès qui illumina la 59ᵉ minute. Sur une balle en cloche de Bonhof, l'Argentin surgit dans le dos de Rio pour réussir le plus beau geste du monde, un lob, de volée, au-dessus de Bertrand Demanes qui sortait à sa rencontre. En un clin d'œil, il lui avait fallu calculer la trajectoire de la balle, voir la position du gardien qui

s'avançait, frapper de volée de l'intérieur du pied avec une adresse à la limite de l'invraisemblable. Ce Kempès-là, en cette seconde, n'avait pas d'égal dans le monde, à moins que Diego Marradona, le prodige sur qui s'amoncellent les millions, confirme ses promesses.

Lorsque l'on possède dans ses rangs un tel génie, qui devait encore marquer un penalty sans importance dans les ultimes minutes, il est évident qu'il est plus facile d'enlever les grandes rencontres.

Et c'est Jean-Claude Suaudeau, dans les vestiaires où la désolation et la consternation régnaient, qui devait me le confirmer : « L'analyse de la défaite de la soirée est assez simple, disait-il. On parle toujours beaucoup de la supériorité au milieu de terrain, mais les buts se marquent dans les « 18 ». Nantes, ce soir, a perdu la bataille des points chauds. Quand Pécout ne prend pas le dessus sur ses défenseurs, quand Kempès marque trois buts en deux matches, la différence est établie.

Pauvre Pécout, déjà bien malheureux de s'être laissé manger par les Espagnols, et qui dut endurer les clichés du genre : « Si on change les avant-centres, on change le vainqueur. » Après la rencontre, fort conscient qu'il n'avait pas joué un grand rôle, il se maudissait : « C'est incroyable ! Tout ce que je voulais tenter, je le manquais. Pas un dribble, pas un contrôle, pas un tir. Les autres me trimbalaient, me marchaient dessus. Parfois, je voulais au moins leur rendre des coups et lorsque j'arrivais, c'était trop tard. Pas de jus, pas de forces, rien... En ce moment, tu vois, je me pose vraiment des questions. »

Eric Pécout devait traîner ce match assez longtemps derrière lui, et Jean Vincent, assez maladroitement, lui fit payer les pots cassés en le laissant sur la touche les dernières rencontres de championnat. Pendant ce temps, Kempès jouait et gagnait la finale de la Coupe des Coupes contre Arsenal. En étant le seul joueur de Valence à manquer un penalty...

DIEGO MARADONA, A WEMBLEY, CONTRE LES ANGLAIS
Lui seul, le rival de ce Kempès-là



RANG F, PLACE 117 : Mme PÉCOUT

Nantes champion de France, c'est la victoire d'un groupe de joueurs, d'un entraîneur, ou plutôt de deux, Jean Vincent et Jean-Claude Suaudeau, de dirigeants, mais c'est aussi le succès des épouses des Henri Michel et autres Loïc Amisse. Dans l'ombre de leurs professionnels de maris, les femmes des joueurs ont souvent un rôle important. Elles peuvent apporter la sérénité ou l'angoisse, être un réconfort ou parfois une entrave.

A Nantes, mesdames les championnes de France forment un bloc particulièrement uni derrière leurs maris, même si le jour des matches elles sont délaissées. C'est ce que nous raconte Julie Pécout :

« Le jour d'un match au stade Marcel-Saupin, dès le début de l'après-midi, je m'évade. A bicyclette, avec mon petit Thomas, pour laisser l'homme « tranquille ». Vers 19 heures, mon amie Patricia Rio passe me prendre. Un peu plus loin, Suzanne Michel nous attend. Et nous voilà toutes les trois en route pour le stade. Heureuses et impatientes. Bien vite, je me retrouve assise dans ce qui, pour nous, est un temple, Marcel-Saupin, rang F, place 117, juste sur la ligne médiane, entre Pat (Rio) et Sue (Michel). Sans vouloir jouer les stars, je dois avouer que nous formons une jolie « brochette » avec les Christiane Bertrand-Demanes, Jocelyne Bossis, Anita Amisse, Monique Baronchelli, Michèle Rampillon, Brigitte Muller, Corinne Tusseau. Nous parlons de la semaine qui s'achève, des dernières trouvailles de nos enfants, de leurs futures bêtises, bref de rien et de tout...

Moi, je commence déjà à souffrir. Trop, beaucoup trop, mais on ne se refait pas. Et nos petites manies se mettent vite en route. Christiane Bertrand-Demanes et Patricia Rio retournent leurs bagues, Sue Michel et Michèle Rampillon s'attaquent à leurs paquets de cigarettes, Anita Amisse joint ses mains et moi, je fume, je fume...

A ce moment-là, nous sommes comme en communion. Nos visages sont crispés, nos yeux se croisent, nous nous comprenons, nous sommes toutes proches. Et soudain, les garçons pénètrent sur le terrain et saluent la foule. Alors là, c'est le pied...

Pendant la traditionnelle photo, je cherche Eric du regard. J'ai peur, je suis bien. Je ne sais pas...

Et quand Henri gagne le toss, que le « Grand » prend ses petites affaires et change de camp pour aller dans son but préféré, pour moi et les copines c'est tout bon...

Pendant le match, c'est la grande frousse. Je crie, je prends la main de Pat ou de Sue, je serre, je pince, je donne des coups d'épaule. C'est vrai que nous sommes serrées comme des sardines sur notre rang. Je griffe, je mords, je hurle. Je veux qu'il en plante un... C'est dur, ça fait mal, c'est bon, c'est du délire... Devant, non pas comme ça, Eriiiiic... Des oh ! des ah ! Un con qui l'insulte. C'est sa fête au mec. Et vite fait... Je voudrais le voir sur un terrain celui-là.

Et Sue qui fume toujours autant. Et moi aussi... Et les minutes qui n'en finissent pas. Quel métier !



JULIE PÉCOUT (TROISIÈME A PARTIR DE LA GAUCHE)
On forme une belle brochette

Mi-temps pour eux. Mi-temps pour nous.

L'heure de se montrer quelques photos. Bucarest, Moscou, Valence... C'était chouette, Moscou...

Les garçons reviennent. Patrice cherche Patricia du regard, Jean-Paul a un petit signe amical pour Christiane. Mon bonhomme, rien du tout... Et c'est reparti pour trois quarts d'heure de bonheur et d'angoisse. Avec des cris et des chuchotements. Avec des bruits de foule qui font du bien. Avec des silences qui font mal.

Après le match, la tension tombe d'un coup. Chacune est soulagée. Joyeuse aussi, car nous avons rarement perdu à Saupin. J'ai dit nous ? Et alors...

Un peu plus tard, un beau plateau de fruits de mer nous rassemble dans un restaurant proche du stade. Tous et toutes. Nous sommes vraiment une grande et belle famille au F.C. Nantes. Et nous allons encore nous agrandir. Avec des transferts ? Non... Grâce à Patricia Rio, Anita Amisse et Michèle Rampillon qui vont nous donner trois nouveaux petits Canaris. A moins que ce ne soient trois supportrices supplémentaires de leurs champions de papa. Alors il faudra encore se serrer un peu plus sur le rang F... »

LES CARNETS SECRETS D'UN ARBITRE

Georges Konrath est un arbitre. Le meilleur de France, même lors de la dernière saison, ont décidé les superviseurs de la Fédération, et c'est lui qui a dirigé la finale de la Coupe de France, l'achevant sous les sifflets des supporters d'Orléans. Quelques mois plus tôt, il avait été applaudi par 120 000 Ecossais à la sortie de l'Hampden Park. Ainsi va la vie d'arbitre, souvent de huées en indifférence, mais toujours avec une passion qui éclate à chaque page du carnet secret de sa dernière saison. Un carnet qu'il a feuilleté pour nous.

NICE-NIMES (1-2)

« C'est toujours un match difficile, émaillé d'accrochages et j'ai dû distribuer deux avertissements. C'est dans cette rencontre que le gardien niçois Peyron a commis deux erreurs monumentales. J'ai eu de la peine pour lui, et j'avais mal au cœur de voir l'attitude des spectateurs et de certains de ses coéquipiers qui ne l'ont pas ménagé. »

ANGERS-BORDEAUX (3-0)

« Quel match ! J'ai donné cinq avertissements, trois à Bordeaux, deux à Angers. Après le quatrième, j'étais vraiment en colère. J'ai appelé les deux capitaines et je leur ai dit qu'à la prochaine incartade le fautif serait expulsé. Et peu après, Giresse a ceinturé un Angevin qui partait seul. Je crois bien qu'il n'avait pas encore commis une seule faute de la rencontre, je ne pouvais tout de même pas le sortir. C'est la preuve qu'il ne faut jamais être trop affirmatif. »

MARSEILLE - SAINT-ÉTIENNE (3-5)

« C'était la quatrième année que j'arbitrais ce choc au mois d'août et la rencontre a été de qualité. Je m'attendais aux habituelles difficultés avec Didier Six, mais il se tenait parfaitement tranquille. Et, à la fin du match, j'étais en train de me réjouir qu'il ait changé quand il s'est mis à insulter un juge de touche juste devant les délégués. Résultat : quatre matches de suspension. »

PARIS-SAINT-GERMAIN - BREST (0-0)

« Les Brestois étaient contents de leur premier point, mais le match avait été assez triste et sans la moindre animation. Ce n'est pas avec ce genre de rencontre qu'un arbitre peut acquérir le rythme des matches internationaux. »

BASTIA-BORDEAUX (2-1)

« Je crois bien que les Bordelais ont dû avoir une douzaine d'occasions de but et ce sont les Bastiais qui ont marqué dans les dix dernières minutes. Cela n'a pas empêché le président et le capitaine bordelais de venir me féliciter en disant que « pour une fois, ils avaient été arbitrés normalement ». Il est vrai que l'ambiance est toujours un peu spéciale là-bas, mais j'ai toujours pu officier dans de bonnes conditions. Et il n'est pas question que je refuse un déplacement en Corse. Tant que je n'aurai pas peur, j'y retournerai. »

SAINT-ÉTIENNE - NANTES (4-2)

« Assurément le meilleur match que j'ai vu depuis que j'arbitre en première division. Un très grand match, avec en plus la présence de deux grands capitaines. Henri Michel est toujours parfait. S'il a quelque chose à dire, il n'hésite pas. Mais s'il élève le ton, aussitôt il s'excuse. Curkovic est de la même race. Que les Verts aient gagné ou perdu, il vient toujours me remercier. Je l'ai même vu un jour faire taire les siens après un penalty, les convainquant que



M. KONRATH ENTRE CURKOVIC ET HENRI MICHEL
Deux capitaines exemplaires

la sanction était justifiée. Je regrette beaucoup qu'il ne soit plus capitaine de Saint-Etienne. »

MONACO-NICE (2-1)

« Un match viril où le but victorieux a été marqué sur un penalty. Pour une faute de main que personne n'a contestée. Pourtant, je préfère arbitrer dans des stades où il y a plus de monde, ne serait-ce que parce que, dans la foule, on entend moins les éternels fanatiques. »

LYON-BASTIA (1-1)

« Vraiment pas un match au niveau de la première division. Pas d'animation, pas de problème, pas de plaisir. Si toutes les rencontres devaient être aussi mornes, j'abandonnerais immédiatement l'arbitrage... »

LILLE-NANTES (1-1)

« Comme toujours, je suis arrivé vers midi à Lille, je me suis reposé une bonne partie de l'après-midi et un dirigeant est venu me chercher vers 18 heures pour m'emmener au stade. Une bien belle soirée, agréable pour un arbitre, sans la moindre contestation, sans la moindre méchanceté. »

BORDEAUX-MONACO (3-1)

« Monaco paraissait devoir gagner largement et, en seconde mi-temps, la rencontre a changé complètement de physionomie. Pour moi, pas de différence, pas de problème non plus. Les Girondins étaient beaucoup plus calmes qu'à Angers. »

SPORTING LISBONNE - DUBLIN (2-0)

« Mon premier match de Coupe d'Europe de la saison. Je suis déjà un « vieux », je n'avais pas le trac. L'important, c'est d'être impitoyable au départ pour avoir le match en main. »

HAMBOURG-TBILISSI (3-1)

« Un match où il valait mieux avoir les yeux bien ouverts. Les Allemands ont tiré trois fois sur la barre dans les dix premières minutes et ce sont les Soviétiques qui ont marqué ! Après avoir tremblé, Hambourg a égalisé juste avant la mi-temps. Je me souviens parfaite-

ment de ce but de Hrubesch et ensuite du festival de Kevin Keegan. La tension était forte sur le terrain, mais je n'ai pas entendu un mot. Dès la fin de la rencontre, Keegan est venu me serrer la main et me remercier en allemand, aussitôt suivi de son capitaine Nogly. »

VALENCIENNES - SAINT-ÉTIENNE (0-0)

« Je vis une histoire assez fantastique avec Valenciennes. Chaque fois que je les arbitre, je siffle un penalty contre eux. C'est ce qui s'est encore passé, mais Rep, dans un mauvais jour comme les Stéphanois, l'a tiré au-dessus. Les Nordistes avaient bien sûr protesté contre ma décision, les journalistes locaux m'ont ensuite fait un procès, et pourtant Bas, le gardien de Valenciennes, n'a pas hésité à dire que j'avais raison. »

LAVAL-LYON (1-2)

« Avant le match, j'avais parlé aux capitaines, leur expliquant que je voulais, sur les coups francs, que les défenseurs soient à distance réglementaire. « Il n'y a jamais de problème avec nous », m'avait répondu Gauthier. En cours de match, je siffle une faute sur Chiesa et j'entends Gauthier dire aux siens : « Ne reculez pas, on l'emm... » Je lui ai mis un carton jaune et il s'est encore permis d'ajouter : « Vous faites de grands discours et vous n'en tenez pas compte. » Sur cette affaire, je regrette beaucoup que la commission de discipline n'ait pris aucune sanction. Elle ne soutient pas toujours les arbitres et Gauthier a bien dû rigoler... »

LENS-LILLE (5-3)

« C'était un bon match joué dans une excellente ambiance, j'étais dans une bonne condition physique et j'ai l'impression d'avoir réussi un bon match. Mais j'ai sifflé un penalty contre Lens et le correspondant local de *France-Football 2* n'a pas dû aimer car il m'a donné une note de 4/10. Avouez que c'est bizarre, je finis à la première place du classement de la commission des arbitres, à la première de celui du Groupement, et à la seizième de celui de ce journal. »

SOCHAUX-LENS (3-0)

« Je n'ai eu de complications qu'avec Benoît (un bon joueur d'ailleurs...). Sochaux menait 3-0 lorsque Benoît, en faveur duquel je venais de siffler un coup franc, est allé bousculer son adversaire. Il a eu droit à un carton jaune et, après le match, son père lui-même est venu lui dire qu'il l'avait bien mérité. »

METZ-VALENCIENNES (1-0)

« C'est presque incroyable, mais Valenciennes s'est incliné sur un penalty. C'est une malédiction. Valenciennes ne gagne jamais avec moi, et maintenant les joueurs ont l'impression que je leur en veux. Ce qui est archi-faux, bien sûr. J'en arrive à avoir un souhait : les arbitrer très vite et les voir gagner. »

LYON-ANGERS (0-1)

« Encore un de ces matches à retirer toute envie d'être arbitre. Non pas qu'il y ait eu des incidents, mais parce que je m'y suis ennuyé. »

NIMES-SOCHAUX (2-0)

« Un bon match, tendu, viril, joué dans un bon esprit et que Sochaux aurait pu ne pas perdre. A Nîmes, les spectateurs sont tout proches, et si cela ne me gêne guère, cela peut impressionner les juges de touche. Ce jour-là, j'ai eu la visite d'un dirigeant de Valence venu voir comment j'arbitrais. Il m'a dit que c'était très bien et qu'il espérait que je ferais un bon match à Barcelone. »

BARCELONE-VALENCE (0-1)

« Mon match au sommet de la saison. Tout le monde vivait dans l'angoisse, mais le seul incident a été avant le coup d'envoi ! Le bombardement par le public du gardien de Valence. Avec des oranges. J'ai fait dégager et ensuite tout s'est merveilleusement passé. Pendant le premier quart d'heure, j'ai sifflé tous les contacts. J'ai sanctionné notamment trois petites fautes commises par Mario Kempes, et spectateurs et joueurs ont

aussitôt compris que je serais intransigeant avec tout le monde. C'est aujourd'hui un de mes meilleurs souvenirs. Le meilleur restant cet Ecosse-Angleterre à Hampden Park, remporté 1-0 par les Anglais sous les yeux de 120 000 Ecossais déchaînés qui m'ont ensuite applaudi à la sortie. »

NANTES-LILLE (1-0)

« J'aime aller à Nantes où le président Fonteneau, un des hommes les plus aimables du football français, est toujours charmant, mais c'est bien loin de mon Alsace. Je dois parcourir 850 km et donc perdre deux jours de travail. Heureusement, mon patron sait être large, mais je suis obligé d'effectuer mes tournées le samedi (je suis représentant en produits agrochimiques) ou de prendre un jour de congé. Ce fut le cas à l'occasion de cette rencontre que les Nantais ont été assez heureux d'enlever car les Lillois avaient eu deux ou trois belles occasions. »

SAINT-ÉTIENNE - MONACO (2-1)

« Quelle belle première mi-temps des Monégasques, mais que d'occasions manquées qui allaient ensuite leur coûter cher. Dommage aussi que Courbis n'ait pas su se tenir. D'abord, il a fauché Zimako qui partait seul. « La prochaine fois, ce sera le carton », lui dis-je. Deux minutes plus tard, il recommence exactement la même faute sur le même adversaire. Avertissement logique. Et voilà que trois minutes plus tard, alors que j'ai sifflé en sa faveur une faute d'Elie qui le ceinturait, Courbis donne un coup de poing au Stéphanois. C'était l'expulsion indiscutable. Courbis devrait incontestablement savoir se maîtriser davantage, surtout lorsqu'il a déjà un carton jaune. Je ne lui en veux pas, mais qu'il essaie un peu de se mettre à ma place et il

ETTORI, ZIMAKO, GARDON : L'INTENSITÉ DE L'ENJEU
Une superbe première mi-temps !



comprendra que je ne peux laisser passer de telles réactions.

Platini lui-même ne sait pas toujours se contrôler. Lors du match contre Montpellier, en Coupe, je l'ai vu se rendre coupable de deux gestes très méchants. Je l'ai menacé d'un avertissement, mais il a récidivé aussitôt. Il a donc eu un carton jaune et, à la fin de la rencontre, il n'a pas trouvé mieux que de me dire : « On est éliminé, vous devez être content... »

Habituellement, Platini est beaucoup plus calme et plus agréable, mais ce jour-là il était hargneux et énervé, au point d'avoir sans cesse des mots avec Larios, Rep et Santini. »

LENS-VALENCIENNES (1-1)

« Si je vous dis que j'ai sifflé un penalty contre Valenciennes, vous n'allez pas le croire. Et pourtant, c'est vrai. Seul Toko a protesté, et il était à 60 mètres de l'action ! J'ai été bien gentil de ne pas le sanctionner, mais quelquefois il faut aussi savoir ne rien entendre. »

BREST-BASTIA (3-0)

« Je me préparais déjà à inscrire un 0-0 sur la feuille de match quand les Bretons ont tout bousculé dans les cinq dernières minutes. J'y ai donc mis 3-0 et un grand R.A.S. (rien à signaler). Sur cette feuille de match, nous devons aussi noter les avertissements, les expulsions, les incidents et éventuellement les réserves techniques, mais je n'en ai encore jamais eu depuis que j'arbitre en première division. »

MARSEILLE-NANTES (0-1)

« Match du sacre pour Nantes. Match de la fin pour Marseille. Tout s'était passé sans histoire jusqu'à la 85e minute. J'ai alors sifflé une faute de Trossero sur un Marseillais. Victor Zwunka a couru vers moi, m'a bousculé, tiré par la manche en réclamant un avertissement pour le Nantais. C'est lui qui l'a eu...

Quelques secondes plus tard, tacle irrégulier de Bossis dont c'était sans doute la première faute du match. Là encore, les Marseillais m'ont entouré, réclamant à nouveau un avertissement. Les spectateurs alors s'en sont mêlés, jetant des bouteilles, me visant tout autant que les Nantais qu'ils accusaient de garder le ballon. Bertrand Demanes a même dû quitter son but et j'ai été obligé d'interrompre le jeu pendant deux à trois minutes. Triste sortie pour l'O.M. »

MONACO-ORLÉANS (3-1)

« Les envoyés spéciaux de la commission centrale notent les arbitres à chaque match et c'est le meilleur d'entre nous qui dirige la finale de la Coupe de France. Lorsque le 9 mai, on a ouvert les enveloppes cachetées, les résultats ont indiqué que j'étais l'élu. Parfois, je me demande si, à 43 ans, je ne suis pas dépassé par les jeunes, et ça m'a fait plaisir d'avoir la preuve que je pouvais encore rendre des services au football. Cette finale restera un beau souvenir, malgré cette histoire de coup franc. L'affaire est pourtant extrêmement simple. On ne doit attendre le coup de sifflet que si les attaquants le demandent. Or, les Monégasques, par Onnis, ont justement demandé s'ils pouvaient le jouer tout de suite. Je n'avais aucune raison de leur refuser, même si les Orléanais n'étaient pas prêts, et de faire ainsi profiter ceux qui avaient commis la faute. Lemée a eu tort de protester ainsi, et je suis tout à fait en paix. »

POLLUTION BAT FOOTBALL PAR ARRÊT DE L'ARBITRE

Un fait unique dans les annales du football : l'arbitre du match amical Murcia/Cartagène, en Espagne, a dû arrêter la partie au milieu de la seconde mi-temps, car l'air au-dessus du stade de Cartagène était « extrêmement pollué et gênait considérablement les joueurs ». A cause de ses nombreuses usines, Cartagène est l'une des villes les plus polluées de la Méditerranée. (G.M.)

UN DES JEUNES TALENTS SOCHALIENS, STOPYRA, DEVANT RENAUT
Le résultat d'années de travail

LES BONS ÉLÈVES ET LES SALES GOSSES

Les distributions des prix m'ont toujours amusé. Les petits enfants bien sages, dans leur beau costume du dimanche, les parents tout roses de plaisir, les maîtres plus maîtres que jamais, remettant comme la clé du paradis un bout de papier enrubanné...

Une saison de football vaut bien une année scolaire et on pourrait imaginer une remise de récompenses avec, par exemple, sur une estrade, le président Fernand Sastre appelant une à une les équipes qui viendraient recevoir leurs félicitations ou leurs blâmes.

Le président ne le fera pas mais nous, entre nous, nous pouvons bien noter les vingt élèves de la première division qui, pendant dix mois, ont joué plus ou moins bien pour notre plaisir ou notre tristesse.

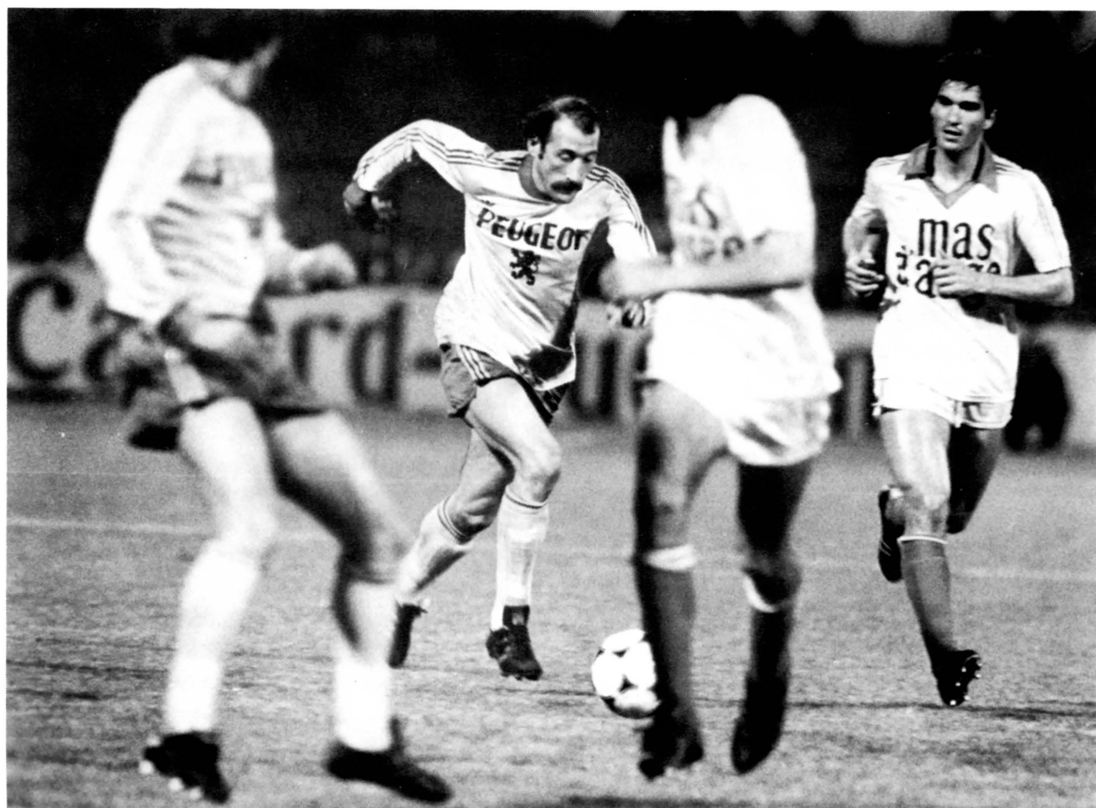
17/20 Nantes

Ah ! les bons garçons ! Bien propres, bien sages, bien élevés, ils n'ont pas commis le moindre écart. Sept défaites tout de même en championnat, mais ils ont toujours montré une belle régularité. Des anciens — Michel, Bossis, Bertrand-Demanes, Amisse — qui étaient au sommet de leur art. Des jeunes — Touré, Ayache, Picot, Bibard — qui confirmaient toute la valeur de Jean-Claude Suaudeau et du centre de formation. A peine quelques problèmes dus à la concurrence entre Pécout et Victor Trossero. Rien à côté de la réussite européenne qui les vit échouer seulement devant Valence et ce diable de Kempès. C'est sûr, ils seront encore dans les premiers rangs cette année.



UN DES « VIEUX » DE SOCHAUX, PATRICK REVELLI, FILANT DEVANT ZAMBELLI

Le sérieux est une religion



15/20 Sochaux

La belle et heureuse surprise de 1980. Un dynamisme et un enthousiasme fantastiques qui rappelaient les « Verts » d'autrefois. Des applaudissements partout où ils sont passés. Une élimination, aux penalties seulement, en Coupe de France, à Monaco, une place de second en championnat, la meilleure attaque de France, l'éclosion de deux jeunes talents au difficile poste d'avant centre, Stopyra et Anziani, le renouveau de Patrick Revelli... Ce ne peut être l'effet de miracles, mais le résultat d'années de travail. A Sochaux, le sérieux est une religion.

14/20 Saint-Etienne et Monaco

Les Verts n'ont pas été tout à fait les Verts. Ils avaient les stars — Platini, Rep, Zimako, Rocheteau, Lopez, Curkovic — mais ils ont perdu la solidarité qui était la leur. Un exploit face à Eindhoven, deux énormes désillusions devant Moenchengladbach et Montpellier, un championat en demi-teinte où Platini traînait un certain ennui, le bilan a été assez moyen pour cette équipe de légende. Le club et son environnement avaient besoin d'une remise en question.

Partout où ils sont passés, les Monégasques ont séduit. Des artistes au jeu bien léché, imprévisibles tels Courriol ou Noguès, solides comme Christophe, chasseurs à l'image d'Onnis. Ils avaient tout pour réussir et, encore une fois, ils ont manqué leur rendez-vous européen et la fin du championnat. Par manque de constance. Par manque de combativité. Parce que le moral n'a pas suivi. Mais il fait si bon vivre au pied du rocher... Je crois bien que cette équipe-là, vivant à Valenciennes, finirait le championnat avec cinq points d'avance !

13/20 Strasbourg et Valenciennes

Gilbert Gress s'est souvent levé de son banc de touche. Furieux de voir sa défense n'avoir plus la rigueur de la saison précédente, furieux aussi de l'inefficacité de son attaque. Carlos Bianchi pourtant était venu, mais les deux hommes ne se sont guère appréciés. Heureusement, les Alsaciens, grâce au maintien d'un certain fond de jeu, ont pu préserver la cinquième place du championnat et su conquérir leur qualification aux quarts de finale de la Coupe d'Europe des champions.

On les appelait les « smicards » du football. Plus personne aujourd'hui n'ose se moquer d'eux. Les joueurs de Valenciennes, animés d'une foi merveilleuse, n'ont cessé de bousculer les idoles et d'être un peu plus étonnants chaque jour. On les croyait voués à la seconde division, mais les Bas, Kourichi, Vésir et autres Rabier ont fini sur la même ligne que Bordeaux et Paris !

12/20 Bordeaux et Paris-Saint-Germain

Les Bordelais entretenaient les espoirs les plus fous en début de saison. Ils ont été si vite déçus que l'on a changé d'entraîneur. Avec Goethals, le Belge, le rendement s'est nettement amélioré et les Girondins sont persuadés que 81 sera leur année. Pourtant, il restera toujours un grand vide dans le club, celui laissé par la mort dramatique d'Omar Sahnoun, foudroyé un petit matin de printemps.

Georges Peyroche est arrivé, le président Borelli s'est assagi, les « affaires » se sont estompées, et voilà Paris-Saint-Germain devenu un club sérieux. Alors, on a fait les comptes : une place de septième, la meilleure de son histoire, 16 points d'avance sur le premier relégable, des victoires sur Nantes, Sochaux, Monaco et, surtout, plus de bravos...

11/20 Lens, Nîmes et Lille

Trois équipes du milieu de tableau. Trois équipes qui eurent des heures de



PETIT BALLET ENTRE JANVION ET LARIOS. AU FOND ELIE
Des verts pas tout à fait verts



LE PORTUGAIS ALVES EN CHAMPIONNAT CONTRE LENS : UNE SEULE ANNÉE A PARIS
Paris S.G. devenu un club sérieux

gloire s'approchant souvent de la tête. Des bravos à Lille pour l'élimination de Nantes en Coupe de France, à Lens pour son enthousiasme toujours intact et à Nîmes pour les progrès des jeunes Ruffier ou Castagnino.

10/20 Nancy, Angers et Laval

Encore des équipes du milieu de tableau qui, elles, se sont longtemps cherchées. Elles ont pourtant manifesté le désir de bien jouer, à l'image de Rubio, Lecornu ou Delamontagne.

9/20 Nice, Bastia, Metz

Jusqu'au bout, on a tremblé dans ces clubs. Pas de fond de jeu, peu de flamme, mais heureusement la classe de Bejkovic, de Hiard ou de Rey.

8/20 Lyon

Avec un effectif réduit, Serge Chiesa et les siens ont fait de la corde raide et il ne pouvait guère leur arriver autre chose que des ennuis. Les barrages étaient même un moindre mal.

6/20 Brest

Que pouvaient espérer les Bretons dans cette galère ? Ils ont mieux fini que commencé. C'était tout juste suffisant pour enlever trois des matches retour. Mais que ce doit être triste d'encaisser 87 buts et de n'en marquer que 35...

2/20 Marseille

L'O.M. n'amuse même plus. Avec les Trésor, Zambelli, Piette, Flores, Berdoll, Temime, Six, le club semblait posséder une nuée d'aigles royaux. Ces garnements se sont vite transformés en de vulgaires sansonnets... Joueurs, dirigeants, entraîneurs n'ont cessé de se rejeter la responsabilité. Tous coupables !

PELÉ POUR UN CONTROLE DES NAISSANCES AU BRÉSIL

De passage à Rio, Pelé a offert son appui personnel à la campagne pour le contrôle des naissances dans le pays. « Beaucoup de problèmes sociaux seraient ainsi résolus, affirme Pelé. Les enfants pauvres du Brésil sont lancés dans la vie en étant sous-alimentés, et sans avoir reçu le minimum d'éducation nécessaire à leur épanouissement. » Et dire que Pelé refuse d'être ministre au Brésil ! (G.M.)

LA GROSSE COLÈRE DE JACKY LEMÉE

Pour une colère, c'était une belle colère ! Ses éclats de voix passaient la porte et j'hésitais à rentrer. Du courage, mon garçon, ce brave Jacky ne va pas te manger. J'ouvris donc doucement la porte alors que la foule du Parc des Princes s'écoulait lentement dehors en commentant l'étrange victoire de Monaco. Les Orléanais avaient à peine retrouvé cette minuscule salle que les architectes du Parc ont baptisée vestiaire. Juste en face de moi, Lemée jetait une de ses chaussures par terre. Avant même d'avoir eu le temps de demander si je ne dérangeais pas, j'étais dans l'action.

« Tu as vu ce qu'il nous a fait, tu as vu... C'est un scandale. Jamais je n'ai connu un arbitre pareil. Il nous a volés. T'es pas d'accord ? »

Là, les choses se corsaient. Parce que je n'étais pas d'accord avec Lemée, le capitaine d'Orléans. Mais ce n'était certainement pas le moment de le lui dire. Il fallait biaiser, et vite.

« Je n'ai pas bien vu (bon sang, que je devais avoir l'air stupide...). Raconte-moi exactement ce qui s'est passé (c'était mieux...). »

La méthode n'était pas mauvaise car, la moustache plus noire que jamais, il se lança dans de véhémentes explications.

LE COUP FRANC DE LA COLÈRE : LEMÉE LÈVE LE BRAS, VIOT PART TROP TARD
Sur ce coup-là il nous a assassinés



« Il siffle son coup franc. Bon, jusque-là, rien à dire. Mais je savais que les Monégasques étaient des malins et que, tout récemment encore, ils avaient marqué en jouant très vite contre... contre... je ne sais plus qui. Alors, j'avais prévenu Albaladejo qu'à chaque coup franc il devait se mettre devant le ballon pour empêcher de jouer. Ce qu'il a fait. Mais cet arbitre de malheur l'a obligé à reculer, s'est mis à une dizaine de mètres du ballon en nous demandant de nous aligner sur lui et, pendant ce temps-là, tu entends bien, pendant qu'il nous faisait reculer, Onnis a tiré et marqué. C'est incroyable ! C'est invraisemblable ! Je ne dis pas que nous aurions enlevé la Coupe, mais, sur ce coup-là, il nous a assassinés. Assassinés ! Et il a volé une demi-heure de spectacle à tout le public. Quand tu penses qu'avant le match il nous avait bien dit : « Si je fais aligner le mur, vous attendez mon coup de sifflet pour tirer ! » Il n'a même pas suivi ce qu'il avait dit... Et tu as vu ce qu'il nous fait après ? Il refuse un but à Hammerschmitt parce que j'aurais chargé Ettori. Tu parles... Je fais 1,72 m et, comme une brute, j'aurais écrasé ce pauvre petit Ettori. Je vais te dire, je ne discute pas la victoire de Monaco qui est une bien belle équipe et à qui je souhaite une belle carrière en Coupe d'Europe, mais je suis écœuré du coup de pouce de l'arbitre. »

Et Lemée jeta son autre chaussure par terre.

Vraiment, il était en colère. « Non, je ne suis pas en colère... Si, je suis peut-être en colère, mais surtout je suis écœuré. On aurait voulu à tout prix nous empêcher de gagner qu'on n'aurait pas pu mieux s'y prendre. Tu me connais depuis longtemps, tu sais que je ne m'énerve pas facilement. Mais là, c'est trop fort... »

Peu à peu, les autres journalistes arrivaient. La véhémence de Lemée ne s'apaisait pas. Au micro de Thierry Roland, à celui des radios, il répétait sans cesse ses mots furieux, et toujours avec la même sincérité. Car Lemée était sincère. Il n'est pas de ceux qui se cherchent sans cesse des excuses. Il croyait avoir été volé et, après tout, il restera toujours un petit doute, même si la loi paraît être du côté des Monégasques. Dans cette affaire, en effet, les hommes de Banide auraient dû attendre un coup de sifflet de l'arbitre seulement s'ils avaient exigé que les Orléanais soient à distance réglementaire. Or, ils n'ont rien exigé du tout. Onnis a même demandé à M. Konrath s'il pouvait frapper tout de suite. L'arbitre ne pouvait lui refuser ce droit, ce qui aurait seulement profité aux Orléanais fautifs. L'affaire est pourtant assez complexe pour que personne n'ait de certitudes.

« Ce doute, qui planera longtemps, est une bonne affaire pour nous, commentait ensuite le stoppeur orléanais Bodji. Ce but que nous avons pris sur ce coup litigieux, sans doute l'aurions-nous encaissé un peu plus tard et on n'en parlerait pas. Avec cette histoire, nous voilà dans un joli rôle de victimes. On va encore parler de nous pendant un moment, venir nous photographier. Un petit peu de rêve supplémentaire, ça ne fait pas de mal. Mais il ne fallait pas aller trop loin. De quoi aurions-nous eu l'air en Coupe d'Europe ? »

Quelle lucidité ! Quelle sagesse aussi ! Une raison de plus d'avoir un coup au cœur pour cette formation orléanaise, douzième de son groupe de seconde division et finaliste de la grande Coupe de France. Et, à la base de cette réussite, de cette formidable aventure, Jacky Lemée.

Autrefois, lorsque l'armée nous avait réunis sous le même maillot kaki, il avait des allures de « titi » auquel on ne la fait pas. Un cœur « gros comme ça », mais de temps en temps un petit peu de vice. Juste ce qu'il faut pour empoisonner la vie de son ailier. Il était alors un bon arrière latéral dont la plus belle heure de gloire fut une victoire en Coupe



VIOT, LE GARDIEN D'ORLÉANS, DEVANT LES 50 000 SPECTATEURS DU PARC
On va encore parler de nous un moment

de France avec l'Olympique de Marseille qui, depuis, a connu plus de bas que de hauts.

« Jamais je n'aurais cru revenir au Parc pour une finale, m'avait-il dit avant cette folle soirée. Et, pourtant, j'*étais* persuadé que nous avions une bonne équipe. Tout le monde a oublié que, l'année dernière, nous étions seconds du championnat quand nous avons dû, en Coupe de France, aller jouer à Tahiti. Nous ne nous en sommes pas remis, mais nos possibilités existaient toujours. J'étais sûr qu'un jour elles apparaîtraient en pleine lumière. »

Est-ce que, par hasard, à 35 ans, Lemée rêverait encore de gloire ? Que ceux que cette pensée a effleurés rougissent de honte et l'écoutent plutôt :

« Ma vie maintenant, c'est Orléans. Orléans, et rien d'autre. Et ce que j'espère de notre aventure en Coupe de France, c'est tout simplement un stade. Actuellement, nous avons un complexe de 12 000 places qui n'est pas adapté au football. Entouré d'une large piste d'athlétisme, il rejette les spectateurs à plusieurs dizaines de mètres des joueurs. Difficile, dans ces conditions, de sentir le soutien des siens. »



ALBERT EMON A MARQUÉ. LES DOIGTS VERS LE CIEL
Vers un rachat

Etonnant Lemée. Sa colère envers l'arbitre tombée, il ne pensait plus au but égalisateur de Marette qui l'avait fait côtoyer le paradis, il ne pensait plus à cet intelligent plan de bataille qui avait troublé les Monégasques, il ne pensait même plus à sa propre réussite en quart de finale devant Angoulême, ou en demi-finale face à Paris F.C., il évoquait d'abord les projets de son club.

« Tu comprends, me glissa-t-il à l'oreille, si je parle de ce stade à tous les journalistes, la municipalité nous entendra peut-être... Attention, elle nous aide déjà bien, mais si elle pouvait nous construire un vrai stade de football... »

On a l'impression d'entendre un gosse et c'est la preuve de son éternel enthousiasme. Sa passion lui a permis de conquérir tout Orléans et, lorsqu'il arrive au stade, il suffit de voir les gosses qui courent vers lui pour comprendre. On regretterait presque que les Viot, Marette, Albaladejo, Loukaka et autres Bodji ne lui aient pas offert une deuxième Coupe, encore plus pleine que la première.

Sans doute cette vieille dame qu'est aujourd'hui la Coupe de France n'a-t-elle pas voulu d'une ultime surprise. Elle avait, il est vrai, donné déjà bien des sueurs froides à ces messieurs de la Fédération qui croyaient avoir préparé le massacre des petits et le sacre des grands avec, en toile de fond, de belles rentrées d'argent. Mais, en voulant protéger les équipes hiérarchiquement mieux placées, la Fédération avait surtout sauvé des premiers tours les formations de seconde division qui se présentèrent en rangs serrés en 1/32 de finale. Avec, de plus, un avantage géographique certain et une envie de gagner toujours supérieure. Et, ainsi, on faillit bien avoir une finale entre deux clubs de seconde division. Il fallut un dernier sursaut d'orgueil de Monaco à Montpellier, pendant la prolongation, pour l'éviter.

Les rouge et blanc du Prince sauvaient ainsi une saison encore décevante, mais il aurait été injuste qu'un fond de jeu aussi brillant, qu'une technique collective aussi fouillée, que des individualités de la trempe de Christophe, Onnis, Ettori, Dalger ou Moizan, ne soient pas récompensés.

Et, incontestablement, les Monégasques méritaient de courir un tour d'honneur au Parc, ce 7 juin.

Les Orléanais aussi, qui le firent en sens inverse sous les ovations d'un public qui se disait que tant qu'il y aurait des Lemée il y aurait du football.

Lui en aurait bien versé une petite larme. Mais il était trop en colère...

LES SPADASSINS RODENT AU POINT DE PENALTY

A quelques dizaines de mètres du Stade olympique de Rome se cache un petit gymnase où, de temps en temps, les élèves d'une école proche s'ébattent avec de grands cris. Une bâtisse bien ordinaire, siège pourtant d'un événement extraordinaire au mois de juin. Un procès... Et quel procès ! Celui de l'idole de tout le Calcio, Paolo Rossi, celui, en vérité, de tout le football italien. Au départ, une affaire de paris clandestins truqués. Des milliards de lires y étaient joués toutes les semaines par de pauvres gens qui ne se doutaient pas que l'affaire n'était qu'une vaste combine à laquelle participaient un bon nombre de footballeurs de renom qui n'hésitaient pas à manquer un but facile ou à oublier un adversaire s'il le fallait. Et quand deux ou trois intermédiaires mal payés firent éclater l'affaire, ils ne se doutaient pas de l'ampleur du scandale. Mais chaque heure qui passait, chaque témoin que les juges entendaient ajoutaient un peu plus de boue. Jusqu'au jour où le dieu des dieux, l'ange des anges, Paolo Rossi lui-même, bascula dans la fosse. Les témoins étaient formels : il avait touché 1,2 million de lires pour fausser le résultat d'un match de

QUAND RUMMENIGGE ÉCHAPPE A KROL
Le plaisir de jouer





ARCONADA EN VOLTIGE DEVANT KEVIN KEEGAN
Donner un style à cette équipe

Pérouse. Lui qui gagnait 500 millions de lires par an !

L'histoire avait beau paraître invraisemblable, les preuves manquer de solidité, Paolo Rossi était touché et, un jour, il se retrouva dans ce gymnase sur le banc des accusés. Ils étaient une trentaine, dont Albertosi, le gardien de la finale de la Coupe du Monde 70, Giordano, Wilson, Cacciatori, mais les dizaines de journalistes qui avaient envahi la salle n'avaient d'yeux que pour Rossi. Au début des audiences, le bel avant centre affectait d'être décontracté, souriant aux photographes, affirmant que son innocence serait facilement reconnue. Mais, peu à peu, il perdit de son assurance au point de bafouiller lors d'un interrogatoire et de convaincre tout son monde qu'il avait bel et bien trempé dans la combine.

Et, pourtant, il n'est sans doute qu'une victime, bientôt blanchie, mais à travers laquelle la justice italienne vise d'autres messieurs beaucoup moins reluisants.

Un vieux journaliste italien m'a dit un jour : « Si j'écrivais tout ce que je sais, je ne sortirais plus jamais de chez moi. A chaque coin de rue, tu peux rencontrer un coupable dans cette affaire. On essaie de faire payer à Rossi ce que d'autres — qu'on ne peut atteindre — ont fait. Je voudrais bien qu'on interroge un ancien président de Lanerossi Vicenza qui a vendu un beau paquet de matches, je voudrais bien que l'on demande au grand Rivera pourquoi il a vidé Albertosi six mois avant que n'éclate le scandale. Je voudrais bien que l'on épluche un peu les comptes du plus grand bookmaker qui doit gagner un milliard et demi de lires par an et qui jouait tous



TACLE DE DIETZ DANS LES PIEDS DE REP
Les attaquants ne sont plus jamais placés dans une situation favorable



VAN DE KORPUT, STEVENS, SCHRIJVERS, HRUBESCH, KIST ET RUMMENIGGE A ALLEMAGNE-HOLLANDE (3-2)
Nous manquons maintenant de joueurs de classe

les soirs aux cartes avec l'un des filous impliqués dans un immense scandale financier qui a entraîné la démission d'un ministre en début d'année 80. »

Mais ce vieux journaliste ne se régalait pas de ces vilains secrets. Il en était triste à l'image de toute une Italie qui vénérait son football et qui, soudain, le voyait se lézarder.

Seule la squadra azzura pouvait effacer, l'espace de deux semaines au moins, la détresse de tout un peuple. Enzo Bearzot, l'éternel patron de l'équipe d'Italie, était privé des services de Paolo Rossi, bien sûr, que la justice ne lâchait pas, mais il avait tout de même à sa disposition un imposant réservoir de joueurs. Ce ne devait pas être son avis puisqu'il partit en campagne avec son groupe d'Argentine. Il préférait conserver plutôt qu'innover.

Quelques-uns de ses collègues étaient du même avis. Ian Zwartkuis, par exemple, qui avait bâti son armada hollandaise autour de Krol, Haan et les frères Van de Kerkhof, ou Josef Venglos, qui était venu avec les mêmes Tchécoslovaques, champions quatre ans plus tôt. Les mêmes aussi qui avaient bouté la France hors de cette phase finale du Championnat d'Europe des Nations.

Plus révolutionnaires paraissaient l'Allemagne et la Belgique, plus rajeunies l'Espagne et l'Angleterre, plus mystérieuse la Grèce.

Pauvres Italiens qui espéraient à la fois un grand spectacle et une grande équipe d'Italie ! De Rome à Naples, de Milan à Turin, ce ne fut (presque) que désolation et somnolence.

Le match d'ouverture, par exemple. Avec cette nouvelle formule de poules

à quatre, il fallait surtout éviter une défaite. L'Allemagne et la Tchécoslovaquie en étaient si conscientes qu'elles infligèrent 90 minutes de punition à ceux qui, tout contents, s'étaient installés devant leurs postes de télévision. Et, s'il n'y avait eu un fameux coup de patte d'Hansie Muller pour offrir à Rummenigge le premier but du tournoi, il ne se serait absolument rien passé. Ce Hansie Muller qui est d'ailleurs un personnage particulièrement attachant et qui, recevant Gérard Ernault, journaliste de « L'Equipe », lui ménagea une belle surprise en lui parlant français pendant plus d'une heure. Muller a étudié le français pendant plus de sept ans et Ernault en rit encore de l'avoir entendu parler de sa femme comme du « ministre des Finances ».

Par cette morne ouverture, le ton du championnat était donné. Le lyrisme et le romantisme n'étaient pas pour cette année. Et que vit-on dans des stades souvent à moitié vides ?

Des Grecs prenant leur premier grand bain international et s'accrochant à l'espoir de ne pas repartir avec trois défaites. Ils furent trahis par leur gardien, auteur d'un stupide penalty contre les Hollandais, englués par la technique tchèque, et bénéficièrent de la mansuétude allemande pour leur dernière sortie. Leurs arguments étaient assez faibles : l'adresse de Mavros, le perçant d'Arzidoglou et les « gros bras » de Kapsis.

Les Espagnols, sur la route de leur Mondial, ont trouvé une petite merveille avec leur milieu Jesus Zamora qui fut à peu près le seul à multiplier les sortilèges, à accumuler les prises de risques. Il peut, avec le gardien volant Arconada, avec Juanito ou Quini, donner un style à cette équipe, mais le retour du défen-



LE BELGE IAN CEULEMANS AU-DESSUS D'UN DÉFENSEUR ITALIEN
Si vous lui laissez un peu de champ

seur Santamaria à sa tête laisse malheureusement présager une priorité donnée aux « durs ».

Les Hollandais ont complètement manqué leur rendez-vous. Ils sont repartis avec la mince satisfaction d'avoir participé à la plus belle rencontre, Allemagne - Pays-Bas. Ils ont essentiellement prouvé qu'ils n'avaient pas su renouveler leurs cadres et que leur méchanceté ne compenserait jamais l'absence de grands joueurs.

Au soir de ce qui avait failli être une déroute face à l'Allemagne (3-2 après avoir été menés 3-0), j'avais rencontré Johnny Rep à la sortie des vestiaires. « Il n'y avait rien à faire, disait-il. Les Allemands étaient nettement supérieurs et nous manquons maintenant de joueurs de classe. Surtout au milieu du terrain. Personne ne crée plus quoi que ce soit, et les attaquants ne sont plus jamais placés dans une situation favorable. Nous allons pouvoir partir en vacances... »

Effectivement, les Hollandais pensaient beaucoup à la détente et, pour aligner une formation, le dernier jour, contre les Tchèques, Ian Zwartkuis dut élever le ton et convoquer ses joueurs un à un. Ils voulaient tout simplement s'en aller !

Les Anglais étaient venus avec les plus grandes ambitions. Ils étaient persuadés que, plus à l'aise que dans la guerre des moutons, ils allaient mettre l'Europe à genoux. Ils ne se rendaient pas compte qu'à l'image de Kevin Keegan ils étaient épuisés par une longue saison. Sans fraîcheur physique, ils n'étaient pas armés pour l'incroyable épreuve de force que leur imposèrent les Italiens dans ce qui paraissait être un match au sommet. Mais que devait penser Tony Woodcock après son incroyable tête-à-tête avec Gentile. Jamais l'Anglais ne put contrôler ou toucher le moindre ballon sans être victime d'une faute de Gentile. Et toujours sans la moindre réaction de l'arbitre roumain, M. Rainea, à qui l'on confia pourtant la direction de la finale. Il est vrai qu'il ne devait pas être fatigué par ses coups de sifflet. Il avait laissé tout se faire et ce sont, bien sûr, les Italiens qui en avaient profité.

Au soir de cette victoire, les rues de Rome et de Milan, de Naples et de Turin, avaient été parcourues de longs cortèges de voitures qui hurlaient leur joie. Sans pudeur, car vraiment cette sélection de Bearzot côtoyait la honte. Derrière rôdaient quelques spadassins de la pire espèce emmenés par Collovatti, Sciréa, Benetti qui abattaient tout ce qui bougeait. Devant claudiquaient trois vieillards, Causio, Graziani et Bettega, qui réussirent « l'exploit » de marquer deux buts en quatre matches à domicile. De quoi se voiler la face pendant de longues minutes.

Pas celle de Bearzot, en tout cas. Celui-là, avec une invraisemblable inconscience, osa affirmer que l'Italie avait été volée dans ce tournoi, qu'elle méritait sa place en finale, qu'elle avait été beaucoup plus spectaculaire que les autres nations et qu'il garderait les mêmes joueurs pour la prochaine Coupe du Monde. Pauvres supporters italiens qui se préparent des journées aussi sombres que cette ultime sortie de Naples où, incapables de battre les Tchécoslovaques, Zoff et les siens perdirent une troisième place qu'ils ne méritaient pas dans une longue épreuve des penalties.

La troisième place des Tchèques n'est pourtant pas plus réjouissante pour le football. Eux n'ont cessé de pourrir tous les matches auxquels ils participaient. Regroupés autour du brutal Ondrus, ils ont multiplié l'anti-jeu et le gel du ballon, profitant de la faiblesse de leurs adversaires. Et s'il fallait trouver des restes de leur titre de 76, alors peut-être pourrait-on applaudir ce fabuleux tir de Jurkemik contre les Italiens.

Personne n'attendait la Belgique en finale. Et, pourtant, elle y était et y était bien. Par l'intelligence de son entraîneur Guy Thyss. Avec finesse, il a su adapter

LE BUT DE LA VICTOIRE ALLEMANDE : UNE TÊTE D'HRUBESCH
Un géant à la tête de boxeur

le jeu de ses diables rouges à celui de ses adversaires. Le piège du hors jeu face aux Anglais qui sont toujours aussi c..., le béton italien devant les... Italiens qui n'en croyaient ni leurs yeux ni leurs tibias, une technique collective poussée à fond devant les solistes espagnols. Et, dans ce groupe homogène, surgirent des individualités de talent, Van Moer le pépère, qui annonce toujours qu'il ne jouera plus le lendemain, Pfaff, que l'on croyait hors de forme, et surtout Ian Ceulemans, un attaquant de race et de pointe. « Si vous lui laissez un peu de champ, vous ne le revoyez plus. Il n'a pas son pareil pour dévorer les espaces », a dit de lui Michel Hidalgo, venu en Italie s'essayer au rôle de commentateur télévisé. Un commentateur heureux, un sélectionneur inquiet, en revanche, devant les progrès et l'ambition de ces Belges qui se dressent sur notre reroute aujourd'hui.

L'Allemagne elle-même faillit bien en être victime en finale. Et, pourtant, les hommes de Jupp Derwall sont peut-être partis pour un long règne mondial. Eux ont su se renouveler et oublier les Maier, Beckenbauer, Gerd Muller ou Hoennes. Ils ont trouvé un ange blond du nom de Schuster qui sait tout faire à cent à l'heure, un décathlonien aux allures de déménageur, Briegel, qui tient un milieu de terrain à lui seul, ou un géant à la tête de boxeur, Hrubesch, qui, furieux de n'avoir encore pas marqué, a réussi deux buts en finale. Le dernier à deux minutes de la fin, alors que l'Allemagne tremblait devant ces Belges soudain déchaînés et qui croyaient à une ultime surprise.

Force restait donc à l'Allemagne, et c'était justice, car elle seule avait montré ce que devait être le football moderne. Un mouvement incessant, une technique de tous les instants, et surtout une vitesse d'exécution qui, seule, permet de mettre hors de position les défenses renforcées d'aujourd'hui. Les Allemands ont paru en Italie avoir des années d'avance et, surtout, avoir retrouvé un plaisir de jouer qui a disparu chez d'autres. Ils ont longtemps ri et chanté après avoir repris ce titre qui avait été le leur en 72.

Pendant ce temps, Paolo Rossi se demandait ce qu'il allait dire le lendemain au juge d'instruction...



CALENDRIER DU CHAMPIONNAT 1980-1981

Paru dans le « *Journal du Dimanche* » du 29 juin 1980

Première journée

	Aller 24-7-80	Retour 2-6-81
SOCHAUX - LENS		
NIMES - NANTES		
TOURS - LAVAL		
BORDEAUX - ST-ETIENNE		
NICE - METZ		
NANCY - MONACO		
LYON - VALENCIENNES		
BASTIA - AUXERRE		
ANGERS - PARIS S.G.		
LILLE - STRASBOURG		

Deuxième journée

	Aller 29-7-80	Retour 29-11-80
SOCHAUX - TOURS		
PARIS S.G. - STRASBOURG		
AUXERRE - ANGERS		
VALENCIENNES - BASTIA		
MONACO - LILLE		
METZ - LYON		
ST-ETIENNE - NICE		
LAVAL - NANCY		
NANTES - BORDEAUX		
LENS - NIMES		

Troisième journée

	Aller 5-8-80	Retour 6-12-80
STRASBOURG - AUXERRE		
NIMES - SOCHAUX		
TOURS - LENS		
BORDEAUX - LAVAL		
NICE - NANTES		
NANCY - METZ		
LYON - MONACO		
BASTIA - ST-ETIENNE		
ANGERS - VALENCIENNES		
LILLE - PARIS S.G.		

Quatrième journée

	Aller 12-8-80	Retour 14-12-80
SOCHAUX - BORDEAUX		
NIMES - LYON		
AUXERRE - PARIS S.G.		
VALENCIENNES - STRASBOURG		
MONACO - ANGERS		
METZ - BASTIA		
ST-ETIENNE - NANCY		
LAVAL - LILLE		
NANTES - TOURS		
LENS - NICE		

Cinquième journée

	Aller 19-8-80	Retour 21-12-80
STRASBOURG - ST-ETIENNE		
PARIS S.G. - VALENCIENNES		
TOURS - NIMES		
BORDEAUX - LENS		
NICE - SOCHAUX		
NANCY - NANTES		
LYON - LAVAL		
BASTIA - MONACO		
ANGERS - METZ		
LILLE - AUXERRE		

Sixième journée

	Aller 22-8-80	Retour 25-1-81
SOCHAUX - BASTIA		
NIMES - BORDEAUX		
TOURS - LILLE		
VALENCIENNES - AUXERRE		
MONACO - PARIS S.G.		
METZ - STRASBOURG		
ST-ETIENNE - ANGERS		
LAVAL - NICE		
NANTES - LYON		
LENS - NANCY		

Septième journée

	Aller 26-8-80	Retour 1-2-81
STRASBOURG - MONACO		
PARIS S.G. - METZ		
AUXERRE - ST-ETIENNE		
BORDEAUX - TOURS		
NICE - NIMES		
NANCY - SOCHAUX		
LYON - LENS		
BASTIA - NANTES		
ANGERS - LAVAL		
LILLE - VALENCIENNES		

Huitième journée

	Aller 29-8-80	Retour 8-2-81
SOCHAUX - LYON		
NIMES - NANCY		
TOURS - NICE		
BORDEAUX - ANGERS		
MONACO - VALENCIENNES		
METZ - AUXERRE		
ST-ETIENNE - LILLE		
LAVAL - STRASBOURG		
NANTES - PARIS S.G.		
LENS - BASTIA		

Neuvième journée

	Aller 9-9-80	Retour 22-2-81
STRASBOURG - SOCHAUX		
PARIS S.G. - NIMES		
AUXERRE - MONACO		
VALENCIENNES - METZ		
NICE - BORDEAUX		
NANCY - TOURS		
LYON - ST-ETIENNE		
BASTIA - LAVAL		
ANGERS - NANTES		
LILLE - LENS		

Dixième journée

	Aller 12-9-80	Retour 28-2-81
SOCHAUX - ANGERS		
NIMES - BASTIA		
TOURS - LYON		
BORDEAUX - NANCY		
NICE - PARIS S.G.		
METZ - MONACO		
ST-ETIENNE - VALENCIENNES		
LAVAL - AUXERRE		
NANTES - LILLE		
LENS - STRASBOURG		

Onzième journée

	Aller 23-9-80	Retour 14-3-81
STRASBOURG - NANTES		
PARIS S.G. - LAVAL		
AUXERRE - SOCHAUX		
VALENCIENNES - NIMES		
MONACO - ST-ETIENNE		
NANCY - NICE		
LYON - BORDEAUX		
BASTIA - TOURS		
ANGERS - LENS		
LILLE - METZ		

Douzième journée

	Aller 26-9-80	Retour 28-3-81
SOCHAUX - PARIS S.G.		
NIMES - STRASBOURG		
TOURS - ANGERS		
BORDEAUX - BASTIA		
NICE - LILLE		
NANCY - LYON		
ST-ETIENNE - METZ		
LAVAL - MONACO		
NANTES - VALENCIENNES		
LENS - AUXERRE		

Treizième journée

	Aller 4-10-80	Retour 7-4-81
STRASBOURG - TOURS		
PARIS S.G. - ST-ETIENNE		
AUXERRE - NANTES		
VALENCIENNES - LENS		
MONACO - SOCHAUX		
METZ - LAVAL		
LYON - NICE		
BASTIA - NANCY		
ANGERS - NIMES		
LILLE - BORDEAUX		

Quatorzième journée

	Aller 14-10-80	Retour 15-4-81
SOCHAUX - VALENCIENNES		
NIMES - AUXERRE		
TOURS - PARIS S.G.		
BORDEAUX - STRASBOURG		
NICE - BASTIA		
NANCY - LILLE		
LYON - ANGERS		
LAVAL - ST-ETIENNE		
NANTES - METZ		
LENS - MONACO		

Quinzième journée

	Aller 17-10-80	Retour 21-4-81
STRASBOURG - NICE		
PARIS S.G. - BORDEAUX		
AUXERRE - TOURS		
VALENCIENNES - LAVAL		
MONACO - NANTES		
METZ - LENS		
ST-ETIENNE - SOCHAUX		
BASTIA - LYON		
ANGERS - NANCY		
LILLE - NIMES		

Seizième journée

	Aller 31-10-80	Retour 5-5-81
SOCHAUX - METZ		
NIMES - MONACO		
TOURS - VALENCIENNES		
BORDEAUX - AUXERRE		
NICE - ANGERS		
NANCY - STRASBOURG		
LYON - LILLE		
BASTIA - PARIS S.G.		
NANTES - LAVAL		
LENS - ST-ETIENNE		

Dix-septième journée

	Aller 8-11-80	Retour 15-5-81
STRASBOURG - LYON		
PARIS S.G. - NANCY		
AUXERRE - NICE		
VALENCIENNES - BORDEAUX		
MONACO - TOURS		
METZ - NIMES		
ST-ETIENNE - NANTES		
LAVAL - LENS		
ANGERS - BASTIA		
LILLE - SOCHAUX		

Dix-huitième journée

	Aller 12-11-80	Retour 22-5-81
SOCHAUX - LAVAL		
NIMES - ST-ETIENNE		
TOURS - METZ		
BORDEAUX - MONACO		
NICE - VALENCIENNES		
NANCY - AUXERRE		
LYON - PARIS S.G.		
BASTIA - STRASBOURG		
ANGERS - LILLE		
LENS - NANTES		

Dix-neuvième journée

	Aller 22-11-80	Retour 29-5-81
STRASBOURG - ANGERS		
PARIS S.G. - LENS		
AUXERRE - LYON		
VALENCIENNES - NANCY		
MONACO - NICE		
METZ - BORDEAUX		
ST-ETIENNE - TOURS		
LAVAL - NIMES		
NANTES - SOCHAUX,		
LILLE - BASTIA		

TOUS LES RÉSULTATS

CHAMPIONNAT DE FRANCE DE PREMIÈRE DIVISION

	Pts	J.	G.	N.	P.	p.	c.	Diff.
1. NANTES	57	38	26	5	7	76	30	+ 46
2. Sochaux	54	38	24	6	8	77	36	+ 41
3. Saint-Etienne	54	38	23	8	7	73	50	+ 23
4. Monaco	50	38	21	8	9	61	30	+ 31
5. Strasbourg	43	38	17	9	12	58	50	+ 8
6. Bordeaux	40	38	16	8	14	64	53	+ 11
7. Paris S.G.	40	38	15	10	13	59	52	+ 7
8. Valenciennes	40	38	14	12	13	47	47	0
9. Lens	38	38	14	10	14	51	52	— 1
10. Nîmes	38	38	15	8	15	45	50	— 5
11. Nancy	37	38	15	7	16	55	61	— 6
12. Laval	35	38	15	5	18	57	55	+ 2
13. Lille	35	38	12	11	15	45	49	— 4
14. Angers	35	38	14	7	17	45	55	— 10
15. Nice	32	38	13	6	19	53	62	— 9
16. Bastia	32	38	14	4	20	39	51	— 12
17. Metz	32	38	12	88	18	45	60	— 15
18. Lyon	29	38	10	9	19	43	65	— 22
19. Marseille	24	38	9	6	23	45	78	— 33
20. Brest	15	38	4	7	27	35	87	— 52

Sont relégués en seconde division : Brest et Marseille

Championnat de France de Deuxième Division

GROUPE A

	Pts	J.	G.	N.	P.	p.	c.	Diff.
1. TOURS	51	34	22	7	5	59	26	+ 33
2. Rennes	46	34	19	8	7	60	30	+ 30
3. Guingamp	46	34	19	8	7	53	36	+ 17
4. Besançon	39	34	14	11	9	53	39	+ 14
5. Nœux-les-Mines	39	34	16	7	11	45	35	+ 10
6. Reims	39	34	14	11	9	41	35	+ 6
7. Le Havre	38	34	15	8	11	45	32	+ 13
8. Rouen	38	34	16	6	12	44	36	+ 8
9. Angoulême	34	34	8	18	8	35	27	+ 8
10. Dunkerque	31	34	11	9	14	40	37	+ 3
11. Quimper	31	34	12	7	15	41	51	— 10
12. Orléans	30	34	9	12	13	34	44	— 10
13. Blois	27	34	9	9	16	28	50	— 22
14. Châteauroux	26	34	8	10	16	42	55	— 13
15. Limoges	26	34	8	10	16	30	44	— 14
16. Montmorillon	26	34	8	10	16	37	58	— 21
17. Lucé	23	34	8	7	19	30	62	— 32
18. Chaumont	22	34	7	8	19	35	53	— 18

Accède à la première division : Tours
Relégués en troisième division : Montmorillon, Lucé, Chaumont

GROUPE B

	Pts	J.	G.	N.	P.	p.	c.	Diff.
1. AUXERRE	44	34	16	12	6	54	30	+ 24
2. Avignon	44	34	20	4	10	54	41	+ 13
3. Cannes	40	34	15	10	9	54	36	+ 18
4. Thonon	39	34	14	11	9	47	37	+ 10
5. Gueugnon	37	34	12	13	9	54	37	+ 17
6. Toulouse	37	34	14	9	11	47	34	+ 13
7. Paris F.C.	37	34	11	15	8	41	34	+ 7
8. Montpellier	36	34	14	8	12	55	42	+ 13
9. Béziers	36	34	14	8	12	42	37	+ 5
10. Martigues	35	34	11	13	10	43	41	+ 2
11. Thionville	31	34	10	11	13	38	49	— 11
12. Montluçon	30	34	9	12	13	34	40	— 6
13. Ajaccio	30	34	9	12	13	36	56	— 20
14. Tavaux	29	34	11	7	16	38	54	— 16
15. Saint-Dié	28	34	9	10	15	40	63	— 23
16. Mulhouse	27	34	8	11	15	34	45	— 11
17. Toulon	27	34	8	11	15	36	48	— 12
18. Alès	25	34	8	9	17	37	60	— 23

Accède à la première division : Auxerre
Relégués en troisième division : Alès, Toulon, Mulhouse

LES BUTEURS

21 buts : Kostedde (Laval), Onnis (Monaco).

18 buts : Pleimelding (Lille).

17 buts : Vabec (Brest).

16 buts : Platini (Saint-Etienne).

15 buts : Ehrlacher (Lens), Rep (Saint-Etienne), Genghini (Sochaux), Bjekovic ((Nice).

14 buts : Stopyra (Sochaux).

13 buts : Pécout, Victor Trossero (Nantes), Beltramini (Paris-Saint-Germain).

12 buts : Marguerite (Nîmes), Boubacar (Paris-St-Germain), Gemmrich, Giresse (Bordeaux), Zimako (St-Etienne), Toko (Valenciennes).

11 buts : Félix (Angers), N'Gom (Marseille), Lacombe (Bordeaux), Rocheteau (Saint-Etienne), Rubio (Nancy), Benoit, Revelli (Sochaux).

10 buts : Brisson (Laval), Xuereb (Lyon), Emon (Monaco), Rampillon (Nantes), Ivezic (Sochaux).

9 buts : Luizinho (Nîmes), Diallo (Metz), Delamontagne (Laval), Augustin (Angers).

8 buts : Papi (Bastia), Joly (Lens), Berdoll (Marseille), Valadier (Lyon), Amisse (Nantes), Rouyer, Umpierrez, Antic (Nancy), Bianchi, Decastel, Piasecki (Strasbourg).

7 buts : Gonfalone (Angers), Krimau (Bastia), Domergue (Bordeaux), Six (Marseille), M'Pelé (Lens), Dalger, Nogues (Monaco), Roussey (St-Etienne), Meyer (Nîmes).

6 buts : Maroc, Lecornu (Angers), Marcialis (Bastia), Soler (Bordeaux), Cabral (Lille), Lacombe, Françoise (Lens), Redon (Metz), Enzo Trossero (Nantes), Sanchez, Bousdira, Bocchi (Nice), Bathenay, Dahleb (Paris-Saint-Germain), Girard (Nîmes), Vésir, Kourichi, Ladinsky (Valenciennes), Wagner (Strasbourg), Bourebbou (Laval).

5 buts : Vucekovic (Bastia), Shanoun (Bordeaux), Olarevic (Lille), Tigana (Lyon), Zaremba, Battiston (Metz), Petit (Monaco), Zénier, Jeannol (Nancy), Muller (Nantes), Ascery (Nice), Bureau, Abel (Paris-Saint-Germain), Parizon, Durkalic (Sochaux), Gentes (Strasbourg), Maillard (Valenciennes).

Matches de barrage :

Avignon bat Rennes 00 et 3-2
Lyon bat Avignon 6-0 et 2-4

CLUB PAR CLUB

ANGERS

A domicile :

Bat : Bordeaux (3-0), Bastia (3-1), Marseille (3-1), Nancy (1-0), Strasbourg (1-0), Lille (2-0), Metz (2-0), Laval (3-1), Brest (2-0), Lens (2-1), Valenciennes (2-1).
Nul avec : Lyon (1-1).
Battu par : Sochaux (3-1), Monaco (4-1), Paris-Saint-Germain (2-1), Nice (3-2), Saint-Etienne (2-0), Nantes (1-0), Nîmes (1-0).

A l'extérieur :

Bat : Metz (1-0), Lyon (1-0), Brest (1-0).
Nul avec : Nice (0-0), Lille (0-0), Saint-Etienne (3-3), Nîmes (1-1), Bastia (1-1), Paris-Saint-Germain (1-1).
Battu par : Valenciennes (2-1), Laval (1-0), Lens (2-0), Nantes (3-1), Bordeaux (2-1), Marseille (3-1), Sochaux (4-0), Nancy (1-0), Strasbourg (4-0), Monaco (3-0).

BASTIA

A domicile :

Bat : Strasbourg (2-1), Valenciennes (2-1), Strasbourg (2-1), Marseille (2-0), Laval (2-1), Brest (1-0), Nîmes (2-0), Nice (3-0), Lille (4-0), Lyon (2-0), Nantes (1-0), Monaco (2-0), Paris-Saint-Germain (1-0).
Nul avec : Angers (1-1), Nancy (2-2).
Battu par : Saint-Etienne (1-0), Sochaux (1-0), Metz (1-0), Lens (2-1).

A l'extérieur :

Bat : Metz (2-0).
Nul avec : Lyon (1-1), Paris-Saint-Germain (1-1).
Battu par : Nîmes (2-0), Angers (3-1), Nice (2-1), Lille (2-0), Nantes (1-0), Monaco (1-0), Nancy (3-1), Strasbourg (1-0), Valenciennes (5-0), Bordeaux (2-1), Sochaux (3-0), Marseille (2-1), Laval (3-0), Brest (3-0), Lens (2-0), Saint-Etienne (2-0).

BORDEAUX

A domicile :

Bat : Valenciennes (7-0), Lyon (3-0), Monaco (3-1), Angers (2-1), Nîmes (2-1), Bastia (2-1), Marseille (2-0), Laval (4-1), Brest (4-1), Saint-Etienne (5-1), Nancy (4-1), Nice (3-1).
Nul avec : Lille (1-1), Lens (1-1).
Battu par : Strasbourg (3-1), Nantes (3-1), Sochaux (3-2), Paris-Saint-Germain (1-0), Metz (3-1).

A l'extérieur :

Bat : Brest (1-0), Lille (1-0), Paris-Saint-Germain (1-0).
Nul avec : Metz (1-1), Marseille (2-2), Saint-Etienne (3-3), Nice (0-0), Lyon (1-1), Monaco (0-0).
Battu par : Angers (3-0), Nîmes (2-0), Bastia (2-1), Laval (1-0), Lens (2-1), Valenciennes (3-0), Nantes (4-1), Sochaux (2-0), Strasbourg (4-0), Nancy (3-1).

BREST

A domicile :

Bat : Lyon (5-1), Nice (1-0), Bastia (3-0), Marseille (7-2).
Nul avec : Lens (0-0), Nîmes (2-2), Lille (1-1), Laval (2-2), Nancy (3-3).
Battu par : Sochaux (2-1), Monaco (2-1), Saint-Etienne (2-0), Angers (1-0), Bordeaux (1-0), Nantes (1-0), Paris-Saint-Germain (4-0), Strasbourg (5-2), Valenciennes (5-1), Metz (3-1).

A l'extérieur :

Nul avec : Paris-Saint-Germain (0-0), Metz (0-0).
Battu par : Marseille (3-0), Laval (3-0), Nantes (3-0), Nancy (5-1), Strasbourg (2-1), Valenciennes (2-1), Nice (3-0), Bastia (1-0), Sochaux (7-0), Monaco (4-0), Saint-Etienne (2-1), Lens (3-0), Angers (2-0), Nîmes (2-0), Bordeaux (4-1), Lille (1-0), Lyon (3-0).

LAVAL

A domicile :

Bat : Brest (3-0), Angers (3-2), Nîmes (3-1), Bordeaux (1-0), Lille (2-0), Paris-Saint-Germain (3-1), Valenciennes (3-0), Nice (3-0), Bastia (3-0), Metz (3-2), Marseille (3-0).
Nul avec : Lens (0-0), Sochaux (3-3), Strasbourg (0-0).
Battu par : Nantes (2-0), Saint-Etienne (3-2), Lyon (2-1), Monaco (2-0), Nancy (1-0).

A l'extérieur :

Bat : Strasbourg (3-0), Marseille (2-0), Nice (1-0), Metz (4-1).
Nul avec : Valenciennes (1-1), Brest (2-2).
Battu par : Monaco (2-1), Paris-Saint-Germain (3-1), Nancy (2-1), Bastia (2-1), Saint-Etienne (3-1), Lens (1-0), Angers (3-1), Nîmes (2-0), Bordeaux (4-1), Lille (2-0), Lyon (2-0), Sochaux (2-0), Nantes (4-1).

LENS

A domicile :

Bat : Sochaux (2-0), Angers (2-0), Saint-Etienne (4-3), Nîmes (1-0), Bordeaux (2-1), Lille (5-3), Marseille (4-1), Laval (1-0), Brest (3-0), Nancy (4-0), Bastia (2-0), Metz (4-1).
Nul avec : Paris-Saint-Germain (1-1), Lyon (1-1), Strasbourg (1-1), Valenciennes (1-1).
Battu par : Nantes (3-1), Monaco (3-0), Nice (1-0).

A l'extérieur :

Bat : Strasbourg (1-0), Bastia (2-1).
Nul avec : Lyon (1-1), Laval (0-0), Brest (0-0), Nancy (1-1), Bordeaux (1-1), Lille (0-0).
Battu par : Metz (2-1), Marseille (3-1), Valenciennes (3-1), Nantes (3-0), Sochaux (3-0), Nice (1-0), Monaco (2-0), Paris-Saint-Germain (3-0), Saint-Etienne (3-1), Angers (2-1), Nîmes (3-1).

LILLE

A domicile :

Bat : Nancy (2-0), Nîmes (4-0), Nice (4-3), Bastia (2-0), Monaco (3-1), Paris-Saint-Germain (4-2), Strasbourg (2-0), Metz (3-0), Lyon (1-0), Laval (2-0).
Nul avec : Angers (0-0), Nantes (1-1), Marseille (1-1), Sochaux (1-1), Lens (0-0).
Battu par : Saint-Etienne (2-0), Valenciennes (1-0), Bordeaux (1-0), Brest (1-0).

A l'extérieur :

Bat : Monaco (1-0).
Nul avec : Saint-Etienne (0-0), Valenciennes (0-0), Bordeaux (1-1), Brest (1-1), Nice (0-0), Paris-Saint-Germain (2-2).
Battu par : Strasbourg (3-2), Metz (2-0), Lyon (4-2), Laval (2-0), Lens (5-3), Nîmes (3-2), Angers (2-0), Bastia (4-0), Nantes (1-0), Marseille (2-0), Sochaux (3-0), Nancy (1-0).

LYON

A domicile :

Bat : Valenciennes (3-1), Lille (4-2), Sochaux (3-1), Nancy (2-1), Nîmes (2-1), Metz (1-0), Marseille (1-0), Laval (2-0), Brest (3-0).
Nul avec : Paris-Saint-Germain (1-1), Lens (1-1), Saint-Etienne (0-0), Bastia (1-1), Nice (2-2), Bordeaux (1-1).
Battu par : Strasbourg (2-0), Nantes (2-1), Monaco (1-0), Angers (1-0).

A l'extérieur :

Bat : Laval (2-1).
Nul avec : Angers (1-1), Lens (1-1), Valenciennes (1-1).
Battu par : Nancy (1-0), Nice (3-1), Nîmes (3-2), Bordeaux (3-0), Metz (5-2), Marseille (3-1), Brest (5-1), Strasbourg (3-1), Saint-Etienne (2-0), Bastia (2-0), Lille (1-0), Sochaux (3-1), Nantes (3-0), Monaco (4-0), Paris-Saint-Germain (2-1).

MARSEILLE

A domicile :

Bat : Brest (3-0) Lens (3-1), Metz (1-0), Lyon (3-1), Angers (3-1), Nice (3-1), Bastia (2-1), Lille (2-0).
Nul avec : Bordeaux (2-2), Nancy (2-2), Sochaux (1-1).
Battu par : Saint-Etienne (5-3), Nîmes (1-0), Strasbourg (3-1), Monaco (3-0), Laval (2-0), Paris-Saint-Germain (2-0), Valenciennes (6-3), Nantes (1-0).

A l'extérieur :

Bat : Nice (3-0).
Nul avec : Lille (1-1), Nîmes (0-0), Strasbourg (1-1).
Battu par : Paris-Saint-Germain (2-1), Nancy (5-0), Angers (3-1), Valenciennes (1-0), Bastia (2-0), Sochaux (3-0), Nantes (4-1), Saint-Etienne (3-1), Lens (4-1), Bordeaux (2-0), Metz (3-2), Lyon (1-0), Monaco (1-0), Laval (3-0), Brest (7-2).

METZ

A domicile :

Bat : Lens (2-1), Nancy (2-1), Lille (2-0), Lyon (5-2), Valenciennes (1-0), Nice (2-0), Paris-Saint-Germain (5-2).
Nul avec : Nîmes (0-0), Bordeaux (1-1), Nantes (0-0), Brest (0-0), Strasbourg (0-0), Monaco (1-1), Sochaux (0-0).
Battu par : Angers (1-0), Laval (4-1), Saint-Etienne (2-1), Bastia (2-0), Marseille (3-2).

A l'extérieur :

Bat : Bastia (1-0), Nancy (1-0), Bordeaux (3-1), Brest (3-1).
Nul avec : Valenciennes (2-2).
Battu par : Strasbourg (3-2), Saint-Etienne (2-1), Nice (4-2), Marseille (1-0), Sochaux (4-0), Monaco (3-0), Paris-Saint-Germain (2-0), Nîmes (2-1), Angers (2-0), Lille (3-0), Lyon (1-0), Laval (3-2), Nantes (4-1), Lens (4-1).

MONACO

A domicile :

Bat : Laval (2-1), Nancy (3-0), Nice (2-1), Strasbourg (4-1), Saint-Etienne (2-1), Bastia (1-0), Metz (3-0), Nantes (2-1), Brest (4-0), Lens (2-0), Angers (3-0), Marseille (1-0), Lyon (4-0).
Nul avec : Paris-Saint-Germain (2-2), Nîmes (0-0), Bordeaux (0-0).
Battu par : Valenciennes (1-0), Lille (1-0), Sochaux (1-0).

A l'extérieur :

Bat : Sochaux (2-1), Brest (2-1), Lens (3-0), Angers (4-0), Marseille (3-0), Lyon (1-0), Laval (2-0), Nice (2-1).
Nul avec : Nantes (0-0), Nîmes (1-1), Strasbourg (1-1), Metz (1-1), Valenciennes (0-0).
Battu par : Lille (3-1), Bordeaux (3-1), Paris-Saint-Germain (2-1), Nancy (2-1), Saint-Etienne (2-1), Bastia (2-0).

NANCY

A domicile :

Bat : Lyon (1-0), Marseille (5-0), Laval (2-1), Valenciennes (1-0), Bastia (3-1), Monaco (2-1), Paris-Saint-Germain (3-2), Nîmes (1-0), Angers (1-0), Bordeaux (3-1), Lille (1-0), Brest (5-1).
Nul avec : Lens (1-1), Saint-Etienne (1-1).
Battu par : Strasbourg (4-3), Nice (2-1), Metz (1-0), Sochaux (2-1), Nantes (2-0).

A l'extérieur :

Bat : Paris-Saint-Germain (2-1), Laval (1-0), Valenciennes (1-0).
Nul avec : Saint-Etienne (2-2), Marseille (2-2), Brest (3-3), Nice (1-1), Bastia (2-2).
Battu par : Lille (2-0), Metz (2-1), Sochaux (5-1), Monaco (3-0), Nantes (2-0), Nîmes (4-2), Angers (1-0), Bordeaux (4-1), Lyon (2-1), Lens (4-0), Strasbourg (1-0).

NANTES

A domicile :

Bat : Brest (3-0), Paris-Saint-Germain (4-2), Nancy (2-0), Bastia (1-0), Nice (5-0), Angers (3-1), Marseille (4-1), Lens (3-0), Strasbourg (2-1), Bordeaux (4-1), Saint-Etienne (2-0), Nîmes (4-1), Lille (1-0), Lyon (3-0), Metz (4-1), Sochaux (3-2), Laval (4-1).
Nul avec : Monaco (0-0), Valenciennes (0-0).

A l'extérieur :

Bat : Laval (2-0), Lens (3-1), Bordeaux (3-1), Lyon (2-1), Brest (1-0), Nancy (2-0), Nice (2-1), Angers (1-0), Marseille (1-0).
Nul avec : Strasbourg (2-2), Lille (1-1), Metz (0-0).
Battu par : Saint-Etienne (4-2), Nîmes (2-1), Sochaux (1-0), Monaco (2-1), Paris-Saint-Germain (1-0), Valenciennes (1-0), Bastia (1-0).

NICE

A domicile :

Bat : Lyon (3-1), Bastia (2-1), Metz (4-2), Brest (3-0), Lens (1-0), Valenciennes (2-0), Paris-Saint-Germain (3-0), Strasbourg (6-1).
Nul avec : Angers (0-0), Bordeaux (0-0), Lille (0-0), Nancy (1-1).
Battu par : Marseille (3-0), Saint-Etienne (4-2), Laval (1-0), Monaco (2-1), Sochaux (2-1), Nantes (2-1), Nîmes (2-1).

A l'extérieur :

Bat : Nancy (2-1), Strasbourg (3-2), Angers (3-2), Lens (1-0), Nîmes (1-0).
Nul avec : Paris-Saint-Germain (2-2), Lyon (2-2).
Battu par : Valenciennes (1-0), Bordeaux (3-1), Lille (4-3), Monaco (2-1), Sochaux (2-1), Nantes (5-0), Bastia (3-0), Metz (2-0), Marseille (3-1), Laval (3-0), Brest (1-0), Saint-Etienne (2-1).

NIMES

A domicile :

Bat : Bastia (2-0), Bordeaux (2-0), Lyon (3-2), Nantes (2-1), Paris-Saint-Germain (2-0), Nancy (4-2), Lille (3-2), Metz (2-1), Sochaux (2-0), Brest (2-0), Lens (3-1), Laval (2-0).
Nul avec : Monaco (1-1), Strasbourg (0-0), Angers (1-1), Marseille (0-0), Valenciennes (1-1).
Battu par : Saint-Etienne (1-0), Nice (1-0).

A l'extérieur :

Bat : Marseille (1-0), Angers (1-0).
Nul avec : Metz (0-0), Brest (2-2), Monaco (0-0).
Battu par : Nice (2-1), Lille (4-0), Sochaux (2-1), Laval (3-1), Lens (1-0), Saint-Etienne (3-1), Valenciennes (4-1), Bastia (2-0), Bordeaux (2-1), Lyon (2-1), Nantes (4-1), Paris-Saint-Germain (4-0), Nancy (1-0), Strasbourg (1-0).

PARIS-SAINT-GERMAIN

A domicile :

Bat : Marseille (2-1), Laval (3-1), Valenciennes (3-0), Strasbourg (1-0), Metz (2-0), Sochaux (3-1), Monaco (2-1), Nantes (1-0), Lens (3-0), Nîmes (4-0), Lyon (2-1).
Nul avec : Brest (0-0), Nice (2-2), Bastia (1-1), Saint-Etienne (2-2), Angers (1-1), Lille (2-2).
Battu par : Nancy (2-1), Bordeaux (1-0).

A l'extérieur :

Bat : Angers (2-1). Bordeaux (1-0), Marseille (2-0), Brest (4-0).
Nul avec : Lyon (1-1), Monaco (2-2), Lens (1-1), Valenciennes (1-1).
Battu par : Sochaux (1-0), Nantes (4-2), Saint-Etienne (2-0), Nîmes (2-0), Lille (4-2), Laval (3-1), Nancy (3-2), Nice (3-0), Strasbourg (2-1), Bastia (1-0), Metz (5-2).

SAINT-ÉTIENNE

A domicile :

Bat : Metz (2-1), Sochaux (2-1), Nantes (4-2), Paris-Saint-Germain (2-0), Nîmes (3-1), Marseille (3-1), Laval (3-1), Brest (2-1), Lyon (2-0), Lens (3-1), Monaco (2-1), Strasbourg (2-1), Nice (2-1), Bastia (2-0).
Nul avec : Lille (0-0), Nancy (2-2), Angers (3-3), Bordeaux (3-3).
Battu par : Valenciennes (1-0).

A l'extérieur :

Bat : Bastia (1-0), Marseille (5-3), Laval (3-2), Brest (2-0), Nice (4-2), Lille (2-0), Metz (2-1), Angers (2-0), Nîmes (1-0).
Nul avec : Lyon (0-0), Valenciennes (0-0), Paris-Saint-Germain (2-2), Nancy (1-1).
Battu par : Lens (4-3), Monaco (2-1), Strasbourg (1-0), Sochaux (4-1), Nantes (2-0), Bordeaux (5-1).

SOCHAUX

A domicile :

Bat : Paris-St-Germain (1-0), Nancy (5-1), Nîmes (2-1), Nice (2-1), Metz (4-0), Marseille (3-0), Nantes (1-0), Brest (7-0), Lens (3-0), Saint-Etienne (4-1), Bastia (3-0), Angers (4-0), Bordeaux (2-0), Lyon (3-1), Lille (3-0), Laval (2-0).
Nul avec : Strasbourg (1-1).
Battu par : Monaco (2-1), Valenciennes (1-0).

A l'extérieur :

Bat : Brest (2-1), Bastia (1-0), Angers (3-1), Bordeaux (3-2), Nancy (2-1), Strasbourg (1-0), Nice (2-1), Monaco (1-0).
Nul avec : Lille (1-1), Laval (3-3), Valenciennes (1-1), Metz (0-0), Marseille (1-1).
Battu par : Lens (2-0), Saint-Etienne (2-1), Lyon (3-1), Paris-Saint-Germain (3-1), Nîmes (2-0), Nantes (3-2).

STRASBOURG

A domicile :

Bat : Metz (3-2), Lille (3-2), Brest (2-1), Saint-Etienne (1-0), Valenciennes (2-1), Bastia (1-0), Lyon (3-1), Nancy (1-0), Paris-Saint-Germain (2-1), Nîmes (1-0), Angers (4-0), Bordeaux (4-0).

Nul avec : Nantes (2-2), Marseille (1-1), Monaco (1-1).

Battu par : Laval (3-0), Lens (1-0), Nice (3-2), Sochaux (1-0).

A l'extérieur :

Bat : Bordeaux (3-1), Lyon (2-0), Marseille (3-1), Nancy (4-3), Brest (5-2).

Nul avec : Sochaux (1-1), Nîmes (0-0), Metz (0-0), Laval (0-0), Lens (1-1), Valenciennes (1-1).

Battu par : Bastia (2-1), Monaco (4-1), Paris-Saint-Germain (1-0), Angers (1-0), Nantes (2-1), Lille (2-0), Saint-Etienne (2-1), Nice (6-1).

VALENCIENNES

A domicile :

Bat : Angers (2-1), Nice (1-0), Marseille (1-0), Brest (2-1), Lens (3-1), Nîmes (4-1), Bastia (5-0), Nantes (1-0).

Nul avec : Lille (0-0), Metz (2-2), Laval (1-1), Saint-Etienne (0-0), Lyon (1-1), Sochaux (1-1), Paris-Saint-Germain (1-1), Strasbourg (1-1), Monaco (0-0).

Battu par : Bordeaux (3-0), Nancy (1-0).

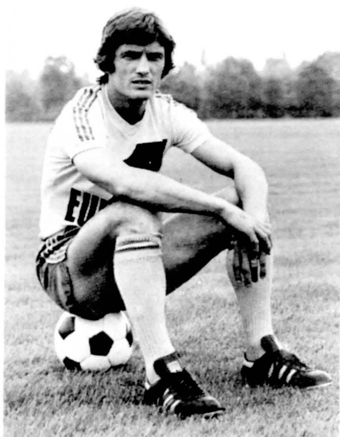
A l'extérieur :

Bat : Sochaux (1-0), Monaco (1-0), Lille (1-0), Marseille (6-3), Saint-Etienne (1-0), Brest (5-1).

Nul avec : Nantes (0-0), Lens (1-1), Nîmes (1-1).

Battu par : Bordeaux (7-0), Bastia (2-1), Lyon (3-1), Paris-Saint-Germain (3-0), Nancy (1-0), Strasbourg (2-1), Nice (2-0), Metz (1-0), Laval (3-0), Angers (2-1).

HENRI MICHEL,
Capitaine du F.C. Nantes



CHAMPIONNAT DE FRANCE DE TROISIÈME DIVISION

CENTRE

1. Saint-Etienne, 42 pts ; 2. Corbeil, 42 pts ; 3. Fontainebleau, 41 pts ; 4. Auxerre, 39 pts ; 5. I.N.F. Vichy, 33 pts ; 6. Melun, 32 pts ; 7. Pont-de-Cheruy, 30 pts ; 8. Paris F.C., 30 pts ; 9. Cuiseaux, 28 pts ; 10. Montceau, 28 pts ; 11. Saint-Priest, 27 pts ; 12. Gueugnon, 25 pts ; 13. Cournon, 24 pts ; 14. Beaune, 22 pts ; 15. Police Paris, 22 pts ; 16. Lyon, 15 pts.

CENTRE-OUEST

1. Nantes, 48 pts ; 2. Angers, 42 pts ; 3. Libourne, 38 pts ; 4. La Rochelle, 34 pts ; 5. Tours, 33 pts ; 6. Le Mans, 31 pts ; 7. Poitiers, 31 pts ; 8. Saumur, 30 pts ; 9. Bourg-la-Roche, 30 pts ; 10. F.C. Yonnais, 29 pts ; 11. Bordeaux, 28 pts ; 12. Saintes, 28 pts ; 13. Châtellerault, 28 pts ; 14. Niort, 26 pts ; 15. Saint-Pierre-des-Corps, 16 pts ; 16. Cerizay, 8 pts.

EST

1. R.C. Strasbourg, 51 pts ; 2 Metz, 44 pts ; 3. Vauban, 42 pts ; 4. Sochaux, 36 pts ; 5. Talange, 34 pts ; 6. Belfort, 34 pts ; 7. Epinal, 34 pts ; 8. Dole, 27 pts ; 9. Merlebach, 26 pts ; 10. Nancy, 26 pts ; 11. Châlons, 25 pts ; 12. Haguenau, 24 pts ; 13. Blenod, 23 pts ; 14. Romilly, 22 pts ; 15. Dampierre, 20 pts ; 16. Forbach, 12 pts.

NORD

1. Abbeville, 42 pts ; 2. Lens, 41 pts ; 3. Lille, 37 pts ; 4. Valenciennes, 36 pts ; 5. Calais, 35 pts ; 6. Amiens, 34 pts ; 7. Douai, 31 pts ; 8. Sedan, 29 pts ; 9. Hazebrouck, 28 pts ; 10. Saint-Quentin, 27 pts ; 11. Senlis, 27 pts ; 12. Dieppe, 26 pts ; 13. Saint-Omer, 26 pts ; 14. Le Touquet, 25 pts ; 15. Boulogne, 19 pts ; 16. Arras, 13 pts.

OUEST

1. Caen, 46 pts ; 2. Saint-Brieuc, 38 pts ; 3. Malakoff, 37 pts ; 4. Laval, 36 pts ; 5. Creil, 35 pts ; 6. Paris-Saint-Germain, 33 pts ; 7. Poissy, 32 pts ; 8. A.S. Brest, 31 pts ; 9. Viry, 30 pts ; 10. Racing-Club de France, 30 pts ; 11. Stade Brestois, 29 pts ; 12. U.S. Normande, 29 pts ; 13. U.S. Montagnarde, 23 pts ; 14. Concarneau, 21 pts ; 15. Chartres, 15 pts ; 16. Lisieux, 15 pts.

SUD

1. Monaco, 48 pts ; 2. Nice, 37 pts ; 3. Grenoble, 37 pts ; 4. Orange, 36 pts ; 5. Sète, 34 pts ; 6. Bastia, 32 pts ; 7. Marseille, 32 pts ; 8. Muret, 29 pts ; 9. Montauban, 28 pts ; 10. Montélimar, 28 pts ; 11. Arles, 27 pts ; 12. Saint-Cyr, 26 pts ; 13. Albi, 26 pts ; 14. Le Puy, 23 pts ; 15. Aix, 19 pts ; 16. Millau, 18 pts.

COUPE DE FRANCE

1/32 de finale

Sochaux bat Thionville : 2-1 - Valenciennes bat Limoges : 1-1 (4 penalties à 3 - Angoulême bat Lyon : 0-0 (4 penalties à 2) - Cannes bat Marseille : 1-1 (4 penalties à 2) - Strasbourg bat Montluçon : 4-0 - Le Havre bat Bordeaux : 2-1 - Rennes bat Laval : 2-0 - Monaco bat Béziers : 3-1 - Nantes bat Tours : 4-1 - Nîmes bat Toulouse : 5-1 - Lille bat Ajaccio : 3-0 - Metz bat Chaumont : 2-0 - Martigues bat Bastia : 1-0 - Besançon bat Nancy : 1-0 - U.S. Montagnarde bat Angers : 1-0 - Fontainebleau bat Brest : 2-1 - Paris-Saint-Germain bat Creil : 2-0 - Lens bat Abbeville : 0-0 (6 penalties à 5) - Saint-Etienne bat Saint-Médard : 4-0 - Nice bat Valence : 1-0 - Orléans bat Nœux-les-Mines : 2-1 (après prolongations) - Quimper bat Montmorillon : 5-1 - Rouen bat Châteauroux : 2-0 - Alès bat Toulon : 3-2 (après prolongations) - Auxerre bat Libourne : 2-1 - Montpellier bat I.N.F. Vichy : 4-1 - Mulhouse bat Vauban : 2-0 - Reims bat Racing C.F. : 2-0 - Calais bat Dunkerque : 1-0 - Paris F.C. bat Belfort : 2-1 (après prolongations) - Guingamp bat Véloce Vannes : 2-0 - Avignon bat Norcap Grenoble : 1-1 (6 penalties à 5).

1/16 de finale

Sochaux bat Nîmes : 1-1 et 1-0 - Nice bat Strasbourg : 2-0 et 0-1 - Lens bat Paris-Saint-Germain : 2-0 et 1-1 - Lille bat Nantes : 1-0 et 1-2 - Monaco bat Martigues : 3-1 et 5-2 - Saint-Etienne bat Rouen : 4-0 et 4-2 - Valenciennes bat Guingamp : 2-1 et 2-0 - Metz bat Fontainebleau : 0-0 et 2-1 - Besançon bat Cannes : 1-1 et 1-0 - Angoulême bat Avignon : 0-0 et 1-0 - Reims bat Alès : 1-0 et 4-0 - Montpellier bat Mulhouse : 4-0 et 2-3 - Paris F.C. bat Quimper : 2-1 et 2-0 - Rennes bat Le Havre : 0-0 et 2-2 - Orléans bat La Montagnarde : 3-0 et 3-0 - Auxerre bat Calais : 1-0 et 5-1.

1/8 de finale

Saint-Etienne bat Nice : 4-1 et 2-2 - Sochaux bat Valenciennes : 0-2 et 3-0 - Monaco bat Lille : 4-0 et 0-2 - Montpellier bat Lens : 4-5 et 2-0 - Auxerre bat Metz : 2-2 et 1-0 - Angoulême bat Reims : 2-0 et 0-1 - Paris F.C. bat Rennes : 0-2 et 4-0 - Orléans bat Besançon : 1-0 et 2-1.

1/4 de finale

Monaco bat Sochaux : 0-1 et 1-0 (4 penalties à 3) - Montpellier bat Saint-Etienne : 0-0 et 1-1 - Orléans bat Angoulême : 0-2 et 5-1 - Paris F.C. bat Auxerre : 1-1 et 2-0.

1/2 finales

Orléans bat Paris F.C. : 3-1 et 1-2 - Monaco bat Montpellier : 2-1 et 4-2 (après prolongations).

Finale

Monaco bat Orléans : 3-1.

COUPE D'EUROPE DES CLUBS CHAMPIONS

Tour préliminaire

Dundalk (Irl.) bat Linfield Belfast : 1-1 et 2-0.

1/16 de finale

Dynamo Tbilissi bat Liverpool : 1-2 et 3-0 - Arges Pitesti (Roum.) bat Aek Athènes : 3-0 et 0-2 - Real Madrid bat Levski Sofia : 1-0 et 2-0 - S.V. Hambourg bat Valur Reykjavik : 3-0 et 2-1 - Servette Genève bat Beveren : 3-1 et 1-1 - Vejle (Dan.) bat Austria Vienne : 3-2 et 1-1 - Nottingham Forest bat Oesters Vaexjoe : 2-0 et 1-1 - F.C. Porto bat A.C. Milan : 0-0 et 1-0 - Omonia Nicosie bat R.B. Differdange : 1-2 et 6-1 - Hajduk Split bat Brazonspor : 1-0 et 1-0 - Dundalk bat Hiberians La Valette : 2-0 et 0-1 - R.C. Strasbourg bat Start Kristiansans : 2-1 et 4-0 - Celtic Glasgow bat Partizan Tirana : 0-1 et 4-1 - Ajax Amsterdam bat J.K. Helsinki : 8-1 et 8-1 - Dukla Prague bat Ujpest Dosza Budapest : 2-3 et 2-0 - Dinamo Berlin bat Ruch Chorzow : 4-1 et 0-0.

1/8 de finale

S.V. Hambourg bat Dinamo Tbilissi : 3-1 et 3-2 - Celtic Glasgow bat Dundalk : 3-2 et 0-0 - Real Madrid bat F.C. Porto : 1-2 et 1-0 - Hajduk Split bat Vejle B.K. : 3-0 et 1-2 - Ajax Amsterdam bat Omonia Nicosie : 10-0 et 0-4 - Dynamo Berlin bat Servette Genève : 2-1 et 2-2 - R.C. Strasbourg bat Dukla Prague : 0-1 et 2-0 - Nottingham Forest bat Arges Pitesti : 2-0 et 2-1.

1/4 de finale

S.V. Hambourg bat Hajduk Split : 1-0 et 3-2 - Nottingham Forest bat Dynamo Berlin : 0-1 et 3-1 - Ajax Amsterdam bat R.C. Strasbourg : 0-0 et 4-0 - Real Madrid bat Celtic Glasgow : 0-2 et 3-0.

1/2 finale

Nottingham Forest bat Ajax Amsterdam : 2-0 et 0-1 - S.V. Hambourg bat Real Madrid : 0-2 et 5-1.

Finale

A Madrid, Nottingham Forest bat Hambourg : 1-0.

COUPE DES VAINQUEURS DE COUPE

Tour préliminaire

Glasgow Rangers bat Lillestroen (Norv.) : 1-0 et 2-0 - B.K. 1903 Copenhague bat Apoel Nicosie : 6-0 et 1-0.

1/16 de finale

Glasgow Rangers bat Fortuna Düsseldorf : 2-1 et 0-0 - Dinamo Moscou bat Vlaznia Shkodra (Alb.) : par forfait - Juventus Turin bat Vasas Gyoger : 2-0 et 1-2 - Panionios Athènes bat Twente Enschede : 4-0 et 3-1 - F.C. Barcelone bat Akranes (Isl.) : 1-0 et 5-0 - Beroe Starazagora bat Arka Gdynia (Pol.) : 2-3 et 2-0 - Nantes bat Cliftonville : 1-0 et 7-0 - Magdebourg bat Wrexham : 2-3 et 5-2 - Steaua Bucarest bat Young Boys de Berne : 2-2 et 6-0 - Aris Bonnevoie bat Lahden Reipas (Finl.) : 1-0 et 1-0 - Lokomotive Kosice bat S.S.W. Innsbruck : 1-2 et 1-0 - F.C. Rijeka bat Beerschoot Anvers : 0-0 et 2-1 - Valence F.C. bat B.K. Copenhague : 2-2 et 4-0 - Boavista Porto bat Sliema Wander Malte : 8-0 et 1-2 - Arsenal bat Fenerbahce Istanbul : 2-0 et 0-0 - Ifk Goteborg bat Waterford (Irl.) : 1-0 et 1-1.

1/8 de finale

Arsenal bat F.C. Magdebourg : 2-1 et 2-2 - F.C. Barcelone bat Aris Bonnevoie : 4-1 et 7-1 - Ifk Goteborg bat Panionios Athènes : 0-1 et 2-0 - N.K. Rijeka bat Lokomotive Kosice : 0-2 et 3-0 - F.C. Nantes bat Steaua Bucarest : 3-2 et 2-1 - Dinamo Moscou bat Boavista Porto : 0-0 et 1-1 - Juventus Turin bat Beroe Starazagora : 0-1 et 3-0 - Valence F.C. bat Glasgow Rangers : 1-1 et 3-1.

1/4 de finale

Arsenal bat Ifk Goteborg : 5-1 et 0-0 - Valence F.C. bat Barcelone : 0-1 et 4-3 - Nantes bat Dynamo Moscou : 2-0 et 2-3 - Juventus Turin bat N.K. Rijeka : 0-0 et 2-0.

1/2 finale

Valence F.C. bat Nantes : 1-2 et 4-0 - Arsenal bat Juventus Turin : 1-1 et 1-0.

Finale

A Bruxelles, Valence et Arsenal : 0-0 - Valence vainqueur aux penalties : 5-4.

COUPE DE L'UNION EUROPÉENNE

1/32 de finale

Eintracht Francfort bat Aberdeen : 1-1 et 1-0 - Dinamo Kiev bat CSCA Sofia : 2-1 et 1-1 - Keflavik bat Kalmar : 1-0 et 1-2 - Grassohppers Zurich bat Progres Niedercorn : 0-2 et 4-0 - PSV Eindhoven bat Gijon : 0-0 et 1-0 - Spor. Lisbonne bat Bohemians Dublin : 2-0 et 0-0 - Zbrojovska Brno bat Esbjerg (Dan.) : 6-0 et 1-1 - Bayern Munich bat Bohemians Prague : 2-0 et 2-2 - E.R. Belgrade bat Galatasaray Istanbul : 3-1 et 0-0 - Diogyoer Miskold (Hong.) bat Rapid Vienne : 1-0 et 3-2 - Inter Milan bat San Sebastian : 2-0 et 3-0 - Dynamo Dresde bat Atletico Madrid : 3-0 et 2-1 - Leeds United bat F.C. La Valette : 4-0 et 7-0 - Pérouse bat Dinamo Zagreb : 1-0 et 0-0 - Aris Salonique bat Benfica Lisbonne : 3-1 et 1-2 - Kaiserlautern bat F.C. Zurich : 5-1 et 3-1 - A.S. St-Etienne bat Widzew Lodz : 1-2 et 3-0 - Ipswich Town bat Skeid Oslo : 3-1 et 7-0 - Borussia Moenchengladbach bat Viking Stavanger : 3-0 et 1-1 - Dundee bat Anderlecht : 0-0 et 1-1 - Stal Mielec bat Aarhus : 1-1 et 1-0 - C.Z. Iena bat West Bromwich Albion : 2-0 et 2-1 - Malmö F.F. bat Pallaseura Kuopio : 2-1 et 2-0 - Feyenoord Rotterdam bat Everton : 1-0 et 1-0 - Standard Liège bat Glenovan : 1-0 et 1-0 - Lokomotive Sofia bat Ferencvaros Budapest : 3-0 et 0-2 - Naples bat Olympiakos Pirée : 2-0 et 0-1 - Monaco bat Chacktior Donetz : 1-2 et 2-0 - Dinamo Bucarest bat Alki Larnaca : 3-0 et 9-0 - Banik Ostrava bat Orduspor : 2-0 et 6-0 - Uni Craiova bat Wiener Sportklub : 0-0 et 3-1 - V.F.B. Stuttgart bat A.C. Turin : 1-2 et 2-0.

1/16 de finale

Diosgyoer Miskold bat Dundee United : 0-1 et 3-1 - Borussia Moenchengladbach bat Inter Milan : 1-1 et 3-2 - Bayern Munich bat F.C. Aarhus : 2-1 et 3-1 - E.R. Belgrade bat C.Z. Iéna : 3-2 et 3-2 - Grasshoppers Zurich bat Ipswich Town : 0-0 et 1-1 - Zbrojovka Brno bat Keflavik : 3-1 et 2-1 - A.S. Saint-Etienne bat P.S.V. Eindhoven : 0-2 et 6-0 - Kaiserlautern bat Sporting Lisbonne : 1-1 et 2-0 - Aris Salonique bat Pérouse : 1-1 et 3-0 - Université Craiova bat Leeds United : 2-0 et 2-0 - V.F.B. Stuttgart bat Dynamo Dresde : 1-1 et 0-0 - Dinamo Kiev bat Banik Ostrava : 0-1 et 2-0 - Eintracht Francfort bat Dinamo Bucarest : 0-2 et 3-0 - Lokomotiv Sofia bat A.S. Monaco : 4-2 et 1-2 - Standard Liège bat S.S. Naples : 2-1 et 1-1 - Feyenoord Rotterdam bat Malmö F.F. : 4-0 et 1-1.

1/8 de finale

Kaiserlautern bat Diosgyoer : 2-0 et 6-1 - Borussia Moenchengladbach bat Université Craiova : 2-0 et 0-1 - Bayern Munich bat E.R. Belgrade : 2-0 et 2-3 - V.F.B. Stuttgart bat Grasshoppers Zurich : 2-0 et 3-0 - A.S. Saint-Etienne bat Aris Salonique : 4-1 et 3-3 - Eintracht Francfort bat Feyenoord Rotterdam : 4-1 et 0-1 - Lokomotive Sofia bat Dinamo Kiev : 1-0 et 1-2 - Zobroka Brno bat Standard Liège : 2-1 et 3-2.

1/4 de finale

Borussia Moenchengladbach bat A.S. Saint-Etienne : 4-1 et 2-0 - Bayern Munich bat Kaiserlautern : 0-1 et 4-1 - V.F.B. Stuttgart bat Lokomotive Sofia : 3-1 et 1-0 - Eintracht Francfort bat Zabroka Brno : 4-1 et 2-3.

1/2 finale

Eintracht Francfort bat Bayern Munich : 0-2 et 5-1 - Borussia Moenchengladbach bat V.F.B. Stuttgart : 1-2 et 2-0.

Finale

Eintracht Francfort bat Moenchengladbach : 2-3 et 1-0.

LA SAISON DE L'ÉQUIPE DE FRANCE

21 août 1979, à Paris
(Parc des Princes)

France bat Bayern Munich 4-1 (2-0)
36 143 spectateurs

Arbitre : M. Rion (Belgique)
Buts : Larios (23e), Lopez (40e), Zimako (66e), Platini (78e) pour la France. Janzon (90e) pour le Bayern.
France : Dropsy, puis Bergeroo (46e), Battiston puis Janvion (78e), Specht, Lopez, Bossis, Larios, Bathenay puis Moizan (63e), Platini, Rocheteau, Pécout, Six puis Zimako (63e).
Bayern Munich : Junghans, Gruber puis Steinkirschner (72e), Weiner, Augenthaler, Dremmier, Niedermayer, Oblak puis Janzon (60e), Breitner puis Reisinger (55e), Durnberger, D. Hoeness, Rummenigge.

5 septembre 1979 à Stockholm

France bat Suède 3-1 (1-1)
14 395 spectateurs

Arbitre : M. Martinez (Espagne)
Buts : Lacombe (14e), Platini (54e), Battiston (71e) pour la France. Backe (23e) pour la Suède.
France : Dropsy - Battiston, Specht, Lopez, Bossis - Moizan, Bathenay, Platini - Rocheteau puis Zimako (55e), Lacombe, Amisse.
Suède : Hellstroem - Ronnberg, Johnsson, Borg, Erlandsson - Nordin, Linderoth, Nordgren - Gronhagen puis Svenssen (75e), Backe, Johansson.

10 octobre 1979 à Paris
(Parc des Princes)

France bat Etats-Unis 3-0 (3-0)
25 000 spectateurs

Arbitre : M. Van Ettekvoen (Pays-Bas)
Buts : Platini (5e), Wagner (18e), Amisse (23e).
France : Dropsy puis Bergeroo (45e) - Janvion, Specht puis Trésor (45e), Lopez, Bossis - Bathenay, Moizan, Platini puis Larios (42e) - Wagner puis Lecornu (45e), Lacombe, Amisse.
Etats-Unis : Mausser puis Dubosc (46e) - Lawson, Keough, Pecher, Makowski - Crudo puis Van Der Beck (46e), Cantillo, Bandov - Hulcer, Villa puis Pesa (74e), Liveric puis Nachoff (61e).

17 novembre 1979 à Paris
(Parc des Princes)

France bat Tchécoslovaquie 2-1 (0-0)
39 973 spectateurs

Arbitre : M. Brummeier (Autriche)
Buts : Pécout (67e), Rampillon (76e) pour la France. Kozac (80e) pour la Tchécoslovaquie.
France : Dropsy - Battiston, Specht, Lopez, Bossis - Petit, Moizan, Rampillon - Zimako, Lacombe, puis Pécout (46e), Amisse.
Tchécoslovaquie : Hruska - Barmos, Jurkemic, Ondrus, Goegh - Panenka, Stambacher, Kozac - Gajdusek, Vizek, Kroupa puis Masny (72e).

27 février 1980 à Paris
(Parc des Princes)
France bat Grèce 5-1 (2-1)
29 992 spectateurs
(plus 3.600 scolaires gratuits)
Arbitre : M. Garcia Carrion, Espagne
Buts : Bathenay (7e sur penalty), Platini (37e et 62e), Christophe (63e), Stopyra (66e) pour la France. Mavros (32e) pour la Grèce.
France : Dropsy puis Ettori (46e) - Battiston, Specht, Lopez, Tusseau - Bathenay, Christophe puis Genghini (70e), Platini - Lecornu puis Rouyer (56e), Pécout puis Stopyra (46e), Zimako.
Grèce : Konstantinou - Gounaris, Kapsis, Firos, Iossifidis - Livathinos puis Nikoloudis, Damanakis puis Xanthopoulos (72e), Anastasiadis - Ardizoglou, Kostikos puis Anastopoulos (46e), Mavros.

26 mars 1980 à Paris
(Parc des Princes)

France et Pays-Bas 0-0
47 000 spectateurs

Arbitre : M. Casarin (Italie)
France : Dropsy - Janvion, Specht, Trésor, Bossis - Bathenay puis Rampillon (64e), Christophe puis Tusseau (78e), Platini - Couriol, Pécout, Six puis Rouyer (71e).
Pays-Bas : Schrijvers - Wijnstekers, Balkestein puis Willy Van de Kerkhof (46e), Krol, Hovenkamp - D. Schoenaker, Stevens, Thijssen - Rep, Kist puis Nanninga (73e), Vermeulen puis René Van de Kerkhof.

23 mai 1980, à Moscou

U.R.S.S. bat France 1-0 (0-0)
55 000 spectateurs

Arbitre : M. Kuli (Hongrie)
But : Tcherenkov (84e).
France : Bergeroo - Janvion, Specht, Trésor, Bossis - Tigana, Christophe, Platini - Zimako, Lacombe puis Pécout (62e), Emon puis Couriol (46e).
U.R.S.S. : Dassaev - Rodine, Tchivadze, Khidistoline, Romantsev - Tcherenkov, Bessonov, Gavrilov - Chavlo, Andreev, Tchelebadze.



BATHENAY, PÉCOUT, STOPYRA
Des hommes d'Hidalgo

LE CHAMPIONNAT D'EUROPE DES NATIONS

GROUPE A

Le 11 juin, à Rome :

R.F.A. bat Tchécoslovaquie 1-0 (0-0)
15 000 spectateurs
Arbitre : M. Michelotti (Italie)

Buts : Rummenigge (56e).
Avertissements : Dietz et Allofs (R.F.A.).

Le 11 juin, à Naples :

Pays-Bas bat Grèce 1-0 (0-0)
15 000 spectateurs
Arbitre : M. Prokop (R.D.A.)

But : Kist (63e) sur penalty.
Avertissements : Mavros (Grèce), et Willy Van de Kerkhof (Pays-Bas).

Le 14 juin, à Rome :

Tchécoslovaquie bat Grèce 3-1 (2-1)
7 614 spectateurs
Arbitre :
M. Partridge (Grande-Bretagne)

Buts : Panenka (6e), Vizek (25e), Nehoda (63e) pour la Tchécoslovaquie ; Anastopoulos (13e) pour la Grèce.

Le 14 juin, à Naples :

R.F.A. bat Pays-Bas 3-2 (1-0)
40 000 spectateurs
Arbitre : M. Wurtz (France)

Buts : Allofs (20e, 60e, 66e) pour la R.F.A. ; Rep (80e, penalty), W. Van de Kerkhof (85e), pour les Pays-Bas.
Avertissements : Schuster (R.F.A.), Stevens (Pays-Bas).

Le 17 juin, à Milan :

Tchécoslovaquie - Pays-Bas 1-1 (1-0)
11 889 spectateurs
Arbitre : M. Ok (Turquie)

Buts : Nehoda (15e) pour la Tchécoslovaquie ; Kist (48e) pour les Pays-Bas.
Avertissements : Rep et Haan (Pays-Bas).

Le 17 juin, à Turin :

R.F.A. et Grèce 0-0
13 901 spectateurs
Arbitre : M. McGinlay (Ecosse)
Avertissement : Gounaris (Grèce).

GROUPE B

Le 12 juin, à Milan :

Italie et Espagne 0-0
70 000 spectateurs
Arbitre : M. Palotai (Hongrie)
Avertissement : Graziani (Italie).

Le 12 juin, à Turin :

Angleterre et Belgique 1-1 (1-1)
35 000 spectateurs
Arbitre : M. Aldinger (R.F.A.)

Buts : Wilkins (26e) pour l'Angleterre ; Ceulemans (30e) pour la Belgique.

Le 15 juin, à Milan :

Belgique bat Espagne 2-1 (1-1)
11 430 spectateurs
Arbitre : M. Corver (Pays-Bas)

Buts : Gerets (17e), Cools (65e) pour la Belgique ; Quini (36e) pour l'Espagne.
Avertissement : Migueli (Espagne).

Le 15 juin, à Turin :

Italie bat Angleterre 1-0 (0-0)
59 649 spectateurs
Arbitre : M. Rainea (Roumanie)

But : Tardelli (79e).
Avertissements : Benetti, Tardelli (Italie).

Le 18 juin, à Naples :

Angleterre bat Espagne 2-1 (1-0)
20 000 spectateurs
Arbitre : M. Linemayr (Autriche)

Buts : Brooking (19e) et Woodcock (61e) pour l'Angleterre ; Dani (48e, sur penalty) pour l'Espagne.
Avertissements à McDermott (Angleterre) et Carrasco (Espagne).

Le 18 juin, à Rome :

Italie et Belgique 0-0
60 000 spectateurs
Arbitre : M. Garrido (Portugal)
Avertissements : Oriali et Causio (Italie), Meeuws (Belgique).

FINALE POUR LA 3e PLACE

Tchécoslovaquie bat Italie 1-1 (1-0)

(9 penalties à 8)
25 000 spectateurs
Arbitre : M. Linemayr (Autriche)

Buts : Jurkemik (54e) pour la Tchécoslovaquie ; Graziani (73e) pour l'Italie.
Penalties réussis par Masny, Nehoda, Ondrus, Jurkemik, Panenka, Goegh, Gajdusek, Kozak et Barmos pour la Tchécoslovaquie ; Causio, Altobelli, G. Baresi, Cabrini, Benetti, Graziani, Scirea, Tardelli pour l'Italie. Manqué par Collovati.
Avertissement à Jurkemik (Tchécoslovaquie).

FINALE

R.F.A. bat Belgique 2-1 (1-0)

60 000 spectateurs
Arbitre : M. Rainea (Roumanie)

Buts : Hrubesch (10e et 88e) pour la R.F.A. ; Van Der Eycken (72e, penalty) pour la Belgique.
Avertissements : Millecamps, Van Der Eycken, Van Der Elst (Belgique) ; K.H. Forster (R.F.A.).
R.F.A. : Schumacher - Kaltz, K.H. Forster, Stielike, Dietz - Briegel puis Cullmann (53e), H. Muller, Schuster - Rummenigge, Hrubesch, Allofs.
Belgique : Pfaff - Gerets, Millecamps, Meeuws, Renquin - Van Moer, Van Der Eycken, Cools - Mommens, Van Der Elst, Ceulemans.

ORIGINE DES DOCUMENTS PHOTOGRAPHIQUES COULEUR

Couverture : Colin (Parisport) - Schachmes (SAM) - Dos de couverture : SAM.
Schachmes-SAM : pages 2, 32, 85 - *Stevens-SAM :* pages 21, 39 - *Tissier-SAM :* page 25 - *Simon-SAM :* page 46 - *Uzam-SAM :* page 47 - *Swarc-SAM :* page 77 - *All sport-SAM :* page 81 - *Bedeau-Parisport :* pages 6, 20, 28 - *Colin-Parisport :* pages 7, 80 - *Schachmes-Diasport :* page 92.

ORIGINE DES DOCUMENTS PHOTOGRAPHIQUES NOIR/BLANC

SAM : pages 9, 11, 13, 15, 16, 23, 31, 33, 40, 43, 45, 50, 51, 53, 55, 56, 58 (2), 60, 61, 62, 68, 71, 83, 93, 95, 96, 97, 98, 99, 100, 101, 103 - *Diasport :* pages 58, 67, 75, 78, 79, 87, 91 - *Parisport :* pages 4, 5, 30, 44, 49, 69, 89, 90, 109, 111 - *André Noé :* page 18 - *Stan Perec :* page 35 - *Sources privées :* pages 14, 32.

Toutes les histoires encadrées sont de Guy Mislin. *Maquette :* Michel Bai

Achevé d'imprimer sur les presses de Bernard Neyrolles - Imprimerie Lescaret, à Paris, le 30 juillet 1980.
Dépôt légal : 3e trimestre 1980. Numéro d'éditeur : 789.





Marius Trésor et Dominique Rocheteau : un nouveau départ

Chaque année, le football emporte ses fanatiques dans un tourbillon fou. LE LIVRE D'OR DU FOOTBALL 1980, un ouvrage traditionnellement annuel de Charles Bietry, dépeint admirablement cette épopée permanente.

En feuilletant ce livre, on parcourt les terrains de France, d'Europe et du monde pour y revivre les fameuses heures internationales de la « Bande des Quatre » marquées par la réussite nantaise, ou les chauds et froids des « Verts » entre Eindhoven et Moenchengladbach. On découvre aussi l'ascension irrésistible des jeunes loups du football français, les carnets secrets d'un arbitre, un Platini « pleine page », les rêves de Michel Hidalgo, la face cachée de Robert Herbin, l'incroyable richesse de l'Allemagne ou le désarroi de l'Italie, etc.

On retrouvera aussi tout au long de pages colorées et vibrantes la détresse de Carlos Bianchi, les inquiétudes de Jean-Marc Guillou, les colères de Madame Pecout, la rage de Jacky Lemée, les « numéros » de Francis Borelli, bref tout ce qui fait la lumière et l'ombre, le spectaculaire et le secret du football.

Rehaussé d'une préface signée Henri Michel, le capitaine du F.C. Nantes, LE LIVRE D'OR DU FOOTBALL 1980, plus complet et brillant que jamais, s'est assuré les plus belles illustrations de l'année, en noir et en couleur.

En couverture : Michel Platini en Coupe d'Europe contre P.S.V. Eindhoven
et F.C. Nantes - A.S. Monaco, un "sommet" du football français

ISBN 2-263-00471-8